Vie agitée Ire

avec soin, avec régularité, car ils sont
nés à paraître dans le parement du pan
ois, à saillir sur la mâcrelle. Il faut qu'ils
à justifier leur présence dans l'élévation
décoration Aussi la croix de Saint-
é, les décharges entrecroisées, les tour-
s, sont assemblées, parementées, avi-
comme on raccorde une peinture ou un
. Chaque pièce a son rôle utile, présenté
son aspect le plus convenable. La maison
lle au vent du nord ou de la pluie? Au-
is du rez-de-chaussée un auvent proté-
le marchand et le chaland. Il se répétera
aque étage, varié de motifs, varié d'exé-
on, se réduisant en largeur à mesure
la projection du pignon se fera plus
cement sentir. Voudra-t-on préserver
bois du parement sans ôter le jour?
abris se rétréciront ou disparaîtront;
alors l'ardoise viendra s'agencer entre
ièces moulurées de la façade et la déco-
le ses écailles. Sur cet ensemble va s'é-
nir le pigeon du comble. Soutenus par
brasseaux, les rampants ou arbalétriers
stent sur la traverse du sabot et sur la
bette; ils montent se réunir à la rencon-
l'un poinçon dont l'extrémité supporte
rait retroussé et les pièces des liens qui
ifient le motif ascendant décrit par le
rt de la jambette. Une figurine, des feuil-
s, le plus souvent une vierge ou un ange
endu dans l'espace, ornent le poinçon.
le pignon, des chevrons suivent le mou-
ent des rampants ou décrivent des poly-
es; ajoutons que toujours le comble est à
rons portant fermes, le plus intelligent
ons les systèmes de toiture qui répartit la
rge de la façon la plus régulière.

'encorbellement, quelquefois démesuré,
saillit sur le rez-de-chaussée, est dû à l'i-
ination des habitants resserrés par l'ali-
ment, ou jaloux de s'étendre aux dépens
a voie publique.

a plupart du temps, il règne à plomb du
eau de l'étage inférieur jusqu'à la montée
ème du pignon; quelquefois il se double
second étage, et alors les saillies donnent
es façades un caractère original, des effets
oresques. Les encadrements des fenêtres
t couverts de sculptures fines comme des
lures sur métal; mélange d'écailles, de lo-
ges, de guillochis, de prismes et de strilles
ombrables dans leurs dispositions. Le pi-
le, le meneau en application, le médail-
, le cartouche, le chapiteau à formes mul-
es, s'arrangent avec ces décorations et
duisent des ajustements quelquefois bizar-

préoccupation manifeste de variété
physionomie. Ce n'est pas encore
bien franc; il y a des accoupl'ements l
des appropriations qui décèlent l'ino
car elles copient amalgament et risquent
la protection de la fantaisie, des anachronis
et des fusions dont il faudrait se garder:
enfin, on sort de la platitude; on déco
sculpte, on fait valoir des reliefs et d
fils; on revient aux grandes lignes, on
on se risque. Il y a dans la rue de Rivol
les boulevards de Sébastopol et de Strasb
au boulevard Beaumarchais et dans
Champs Elysées des constructions qui
ritent d'être étudiées et applaudies. Cert
ment, il sortira de tout ceci quelque ch
d'original.

La province obéit à l'impulsion; o co
mence à abandonner les façades monoton
on établit des reliefs, on pose des balcons,
ouvertures osent sortir du patron rétréci
lequel on les perçait.

Il est assez curieux de constater q
avant-garde dans cette voie on trouve
cafés et ensuite les magasins de nouveau

Cela s'explique facilement par la con
rence et la nécessité de soutenir une com
raison à laquelle s'attachent la vogue e
profit.

Une ville de province qui ne passe pas
abuser de l'initiative, et où l'on procède
une lenteur circonspecte, la ville de Tro
où il reste un grand nombre de maisons
ciennes fort curieuses, fournit mainten
quelques motifs nouveaux dont il faut enc
rager les auteurs. Sans sortir des const
tions particulières, nous signalerons *le C*
du Nord que reproduit notre gravure.

Il y a là comme un reflet de la Re
sance; c'est son ornementation simplifiée
sont ses plafonds qu'encadrent des caiss
ses arabesques et ses volutes pleines d
prices et qui se combent en lustres et e
randoles; l'or brille en reliefs et en file
si la peinture murale n'a pas eu à ris
des essais périlleux sur les murs, il y
tentures de cuir et des glaces q
presque des objets d'art. La glace mod
si hardie dans ses dimensions, émervei
les anciens possesseurs des miroirs de V
pour les cuirs, il y a tout simplement à
tater qu'on n'a jamais mieux fait, et p
aussi bien fait au beau temps des ten
cuir de Cordoue, de Lyon, de Venis
Flandres, dont les magnats hongrois,
graves, les bourguemestres, les gou
et les fermiers-généraux décoraient l

022
V.1
SmR
PO
215
.A
V6
18
V.

UNE

VIE AGITÉE

PARIS. — TYP. GAITTET, RUE GIT-LE-CŒUR, 7.

UNE

VIE AGITÉE

PAR

JACQUES ARAGO

I

PARIS
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR
RUE DES BEAUX-ARTS, 5

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie 70 - BORDEAUX

I

« Rêves d'or, folles espérances,
» nuages empourprés, mais fugi-
» tifs, qui glissez sur le ciel de la
» jeunesse, ne disparaissez pas trop
» vîte de son firmament d'azur. »

(Alexandre Dumas, *Mémoires tome 7.*)

Ce qui semble le plus digne d'envie parmi les nombreux priviléges du jeune âge, c'est cette fraîcheur d'idées, d'émotions qui ne se dissipe et ne se perd qu'à toute extrémité; ce sont ces illusions que nous conservons souvent, après nous être refusés à les voir nous quitter, en même temps que nous acquérons cette triste compagne des années, l'expérience, insuffisante compensation des beaux jours à jamais éteints.

Quels trésors d'amour et de bonheur renferme un cœur de vingt ans dans toute sa force de jeunesse et de vie! Et toutefois combien ce cœur peut souffrir, en raison

même de la vivacité de ses sensations ! L'homme parvenu à trente ans devra se féliciter, s'il est sorti de cette époque si dangereuse, au prix seulement de peines cuisantes, maintes fois ravivées, sans engager son avenir. Les intérêts pécuniaires, plus ou moins froissés, ne sont ici qu'un accessoire insignifiant.

Charles de Surval venait d'atteindre sa dix-neuvième année, et d'être reçu bachelier en droit, à Grenoble, sa ville natale, sous les yeux de sa mère qui, jeune et belle au jour de son veuvage, s'était refusée à un second mariage, pour se conserver tout entière à son fils.

Jusqu'alors l'existence de Charles avait été douce, paisible et uniforme. Il n'avait d'autre ami intime de collége que Jules Lepetit, plus jeune que lui de quelques mois et étourdi renforcé.

Madame de Surval enseignait la harpe à son fils, et l'oncle paternel de Charles, président à la cour de Grenoble, lui servait de répétiteur pour l'étude du droit. Il destinait son neveu à la magistrature.

Ce fut le digne président, austère et homme de cabinet plus qu'aucun, qui crut devoir engager sa belle-sœur à se séparer momentanément de leur enfant, de leur héritier commun.

— Il est temps, ma chère amie, dit-il à madame de Surval, que notre Charles vive de la vie de tous les jeunes gens. J'aime à l'entendre jouer de la harpe, et j'ai hâte qu'il aille en prendre des leçons du fameux Godefroi. Je me reproche les heures qu'il passe avec moi à pâlir sur les vieux auteurs qui font mes délices, mais qu'il n'est pas dans l'obligation de goûter autant que la folle gaîté de Jules. J'ai eu l'occasion

d'apprendre qu'il faut autre chose que du droit pour atteindre les hautes fonctions de la magistrature. J'ai vécu célibataire et non moins studieusement qu'un bénédictin. J'ai passé, à la lettre, ma vie dans le travail et l'exercice de mon état; mes collègues prétendent que je suis ce qu'on appelle un puits de science... Eh bien! l'on m'a jeté à la tête mon amour de l'étude et de la vie de cabinet, lorsque je me suis présenté modestement à mon tour pour la première présidence. Il faut, avant tout, la pratique et les habitudes du monde pour y faire son chemin, m'a-t-on dit fort poliment..... Je suis désormais trop vieux pour changer de route; mais que mon expérience profite à ton fils. Il a du savoir autant, sans médisance, que maint collègue en faveur qui ne manquera pas de me passer sur le corps au premier jour. Que le cher enfant

aille à Paris chercher ce qui nous manque à tous deux. Je ne sais pas bien précisément ce que c'est, mais Charles doit le rencontrer sans peine à l'aide de son ami Jules, puisqu'il paraît que c'est plutôt dans les salons que dans les bibliothèques, que l'on acquiert l'aptitude des affaires, la dignité des grandes positions.

Madame de Surval ne fut pas peu surprise, et, pour la première fois, elle était tentée de résister à l'ascendant de son beau-frère. Elle voulait au moins accompagner son fils à Paris.

— Non, lui dit encore le président, je te condamne à me faire compagnie : il faut livrer complètement Charles à ses instincts. Je tremble qu'ils ne restent à Paris ce que je me suis traîtreusement prêté à les faire, si l'ami Jules, qui part avec lui, n'y met ordre.

— Plaisant complément d'éducation! dit madame de Surval en étouffant un soupir.

— Tu es, comme moi, de l'autre siècle, ma chère sœur.

Charles se récria lui-même sur la volonté de son oncle, et ne partit qu'à contre-cœur et les yeux pleins de larmes.

— Carte blanche pour tes dépenses, lui dit le vieux magistrat, mais termine tes études, prends tes licences dans l'année scolaire. On m'a promis de te faire substitut dès que ton stage sera terminé.

Charles arrivait à Paris en novembre, le temps était humide et froid. Jamais jeune homme ne goûta moins sa nouvelle position, à cela près des leçons de harpe de Godefroi. Nul n'était plus embarrassé de sa liberté, et il travailla à son coin du feu de la rue de Tournon avec non moins d'assiduité que dans le cabinet de son oncle. Sa

correspondance presque quotidienne avec sa mère était le journal le plus régulier du monde.

— Diable! diable! disait M. de Surval, l'ami Jules est-il devenu sage lui-même? Le quartier latin ne serait-il plus tel qu'on me l'a dépeint? Advienne donc le mauvais sujet.

Charles ne devait être mauvais sujet qu'à sa façon.

Ses examens, sa thèse étaient un jeu pour lui tant il avait bien travaillé à Grenoble chez son oncle.

Après sa harpe et l'heure qu'il allait passer avec Jules à la salle d'armes et au tir, il n'aimait de distraction que le spectacle. Son ami, qui en était lui-même passionné, l'y entraînait souvent.

La belle saison venue, ils fréquentèrent le boulevart du Temple, et même les pe-

tits théâtres de la banlieue, celui de Montparnasse particulièrement, où ils se lièrent à l'orchestre avec quelques uns de ces jeunes artistes que l'on nommait *les martyrs Sevestre.*

Ceux-ci plaisantaient les premiers de l'épithète, et ne se récriaient pas lorsqu'on leur faisait jouer dans la soirée même le drame à la barrière du Maine et à Belleville.

Jules trouva plaisant de courir ainsi en costume barriolé côte à côte avec des jeunes filles à demi vêtues et fort barriolées elles-mêmes, à des distances considérables, et il voulut en essayer.

Charles s'y refusa d'abord; puis il fit comme Jules, et y prit un plaisir infini.

Grand, distingué, d'une noble figure, doué de beaucoup de force et de grâce naturelle, profondément musicien, et dirigeant une

belle voix de ténor avec méthode et sûreté, il se lança dans les rôles les plus difficiles et y obtint du succès.

On savait sa position, sa fortune ; on ne lui parlait pas d'engagement ; mais on ne le traitait pas en *martyr :* c'était uniquement par l'attrait du plaisir qu'on le retenait.

Les vacances étaient venues ; la correspondance de Charles n'était plus qu'hebdomadaire, et il n'annonçait nullement un prochain voyage en Dauphiné.

Madame de Surval s'inquiétait.

— Que peut-il faire ? dit le président à sa sœur. J'y vais voir par mes propres yeux, et je te ferai un fidèle rapport.

L'honorable magistrat, arrivé à Paris, découvrit son neveu chantant le *Châlet*, au théâtre Montparnasse.

— Bravo ! lui dit-il, loin de se récrier : cela te donnera ce qu'on appelle de l'aplomb

et te servira dans la carrière du ministère public. Bravo! bravo! mon garçon.

— Comment! vous ne me blâmez pas, mon cher oncle? répondit Charles enchanté.

— Non, parbleu! je m'en garderai bien. Si j'en avais agi comme toi, je serais sans doute maintenant plus avancé dans ma carrière.

« Ton fils a le goût des bonnes choses, dit le président à madame de Surval, à son retour à Grenoble; laissons-le jouer la comédie : cette folie lui passera comme toute autre. Il aime trop la bonne compagnie, pour se plaire longtemps avec les commis et les grisettes, ses camarades actuels. Il en reviendra. »

Charles ne pouvait manquer de procédés pour sa mère et son oncle. En continuant ses exercices lyriques, ainsi que M. de Surval les avait nommés, en acquérant une

force d'artiste sur la harpe, il se fit docteur en droit l'année suivante.

Mais M. de Surval jugea la licence un peu forte, lorsqu'il apprit, quelques mois après, que son cher neveu était chantant les ténors légers au Théâtre-Royal de Bruxelles. La pauvre mère de Charles en versa des larmes : elle était humiliée, honteuse de savoir son fils comédien. Elle était effrayée aussi de ce que l'on dit dans le monde de quelques actrices.

— Il faut encore passer par là, dit stoïquement le vieux magistrat, et gardons-en au surplus le secret.

La tendresse de madame de Surval avait prévu le danger réel.

Charles, d'abord tout à l'amour de l'art, regarda bientôt autour de lui.

Il venait de chanter la *Dame Blanche* avec la méthode et les traditions de son

maître et professeur Ponchard, et une fraîcheur de voix délicieuse.

Son *Anna* était elle-même parfaite de manières et de distinction.

Mélite Périer avait vingt-six ans et était toute charmante de grâce.

— C'est très bien, *mon petit*, dit-elle à Charles au dénoûment, avec cette familiarité des coulisses. Tu es un amoureux comme j'en ai toujours désiré, sans en avoir jamais rencontré au théâtre. C'est bien, très gentil.

Charles l'aima bientôt avec passion, et l'adorable folle le paya si ouvertement de retour, qu'elle négligea toute précaution à l'égard d'un grand personnage de la cour, fort épris lui-même de la jolie femme et qui se ruinait pour elle.

Connaissant le cœur, la délicatesse de Charles, c'était surtout à lui qu'elle s'effor-

çait de cacher sa position, sans s'inquiéter de fâcher son gros flamand, comme elle le nommait. C'était une guerre, un embarras de chaque jour.

Parfois le jeune artiste s'inquiétait, se désespérait à en perdre la raison, et la coquette oubliait son rôle. Hélas! il aimait quand même.... Il en vint au point d'avouer sa position et d'offrir sa fortune et sa main.

Ces femmes de théâtre, ces talents de premier ordre que l'on rencontre à Paris et dans les grandes villes, sont souvent aussi séduisantes d'aimable folie, d'originalité que de beauté. Elles ont un système, une philosophie, une insouciance complète de l'avenir; rien ne leur est antipathique comme de se fixer, surtout avant trente ans, et elles ne sauraient aimer d'une manière absolue que leur égal.... un

artiste. Leur état leur plaît d'autant plus peut-être que tout en est précaire, le succès comme le salaire lui-même.

La belle Mélite répondit à l'offre de Charles par mille éclats de rire, accompagnés d'autant de caresses.

— Non, non, non, non, lui dit-elle. Me comprends-tu bien? Je ne veux ni de ton nom ni de ta fortune, je serais criminelle de te faire un pareil tour. Mon ami, je ne saurais me changer, et je suis incapable d'aller vivre *au sein de ta famille*, où tu ne manquerais pas de vouloir me conduire avant peu, puisque tu es riche. Tu as eu tort de m'apprendre cela, je vais t'aimer beaucoup moins, si je t'aime encore, enfant que tu es.

Charles tomba malade.

Mélite ne perdit pas un moment et écrivit à M. de Surval.

Celui-ci accourut, fidèle à son mandat tutélaire, et apprit tout de la brillante syrène elle-même. Les bons soins prodigués au cher neveu ne permettaient pas au digne oncle le moindre reproche.

Le président fit un magnifique présent et protesta de sa reconnaissance.

Il paya le dédit stipulé dans l'engagement et put emmener Charles à Grenoble.

— Allons, allons, mon ami, dit-il au jeune artiste, voilà une campagne en Belgique qui corrobore ton diplôme de docteur. Tes vingt-deux ans sont tantôt révolus, et l'on m'a promis que tu serais prochainement substitut. Ta santé va se rétablir pendant les vacances au château de Ruval où tu te plaisais tant avant ton séjour à Paris. Tu es trop jeune, paraît-il, pour la vie éche-

vélée, et je dois te faire essayer d'une carrière sérieuse, sauf à revenir sur nos pas. Il est très possible que tu ne sois encore propre ni aux arts, ni aux affaires; nous verrons bien.

II

« Insensé ! ne savais-tu pas que
» des paroles d'amour sont brû-
» lantes, corrosives, qu'elles don-
» nent le ciel ou la mort ! »

(Lieutenant et Comédien,
tome II.)

Il est des circonstances difficiles où le meilleur vouloir peut échouer. L'homme de cœur se maudit d'avoir causé du mal, après avoir sacrifié son bonheur même pour l'éviter.

Charles était fort aimé de sa famille et accueilli avec distinction dans les meilleures maisons du Dauphiné. Son arrivée fut une fête au château de Ruval.

La comtesse était reine à Grenoble, par l'esprit et la fortune.

L'hiver son hôtel était le rendez-vous des notabilités de la ville, et pendant la belle

saison elle recevait fort dignement à son château.

Elle aimait le monde. On ne pouvait lui être plus agréable qu'en allant s'établir à sa terre pour un mois ou deux.

Quinze à vingt convives s'asseyaient chaque jour à sa table. Sexagénaire et depuis longtemps veuve, sa conduite avait toujours été si honorable que la médisance n'y avait pas trouvé prise. Le ton de sa maison était ce que la mère de famille la plus exigeante peut désirer; l'on y savait rire, plaisanter, s'amuser sans offenser la pudeur la plus timorée, jamais une jeune personne n'y avait eu l'occasion de cacher sa rougeur derrière son éventail.

Il s'était fait nombre de mariages dans la société de madame de Ruval, et l'on n'y avait pas connu une intrigue.

Deux jeunes nièces de la comtesse con-

duisaient, chaque année, leurs meilleures amies de pension au château.

Charles se plaisait en si bonne et aimable compagnie; amateur de la chasse et au milieu de mille distractions, il ne put manquer d'oublier la trop coquette Mélite.

Il était le favori du vieux Lapierre, ancien soldat de la garde impériale et mari de la femme de chambre de madame de Ruval.

Lapierre était une autorité au château, par lui-même, en raison de ses campagnes; par sa femme, qui avait plus que personne l'oreille de la comtesse; et, peut-être plus encore, par sa fille, la jeune Marie, petite merveille de gentillesse, vrai bijou d'amour, comme disaient ses bons parents.

Marie venait de compléter sa seizième année. Rien de plus frais, de plus rose, de plus mignon : ses grands yeux avaient une douceur infinie, et de beaux cheveux blonds

encadraient sa charmante tête d'un ovale irréprochable. Sa taille toute gracieuse était d'une incomparable souplesse; son teint était d'une blancheur, d'une pureté parfaites ; son ensemble présentait le type de la bonté, de la douceur; petite, frêle, les yeux étaient étonnés, ravis à son aspect, le cœur en extase; son empire, supérieur à celui de la beauté la plus régulière, était un charme tout moral.

On la regardait, et l'on n'avait rien vu comme elle; elle parlait et faisait éprouver le plaisir que donne la plus délicieuse mélodie. Après une heure de sa gentille causerie, si naïve, si ingénue, on ne pouvait s'en éloigner, on regrettait de ne l'avoir pas connue plus tôt.

Élevée dans une maison religieuse, elle fut appelée, enfant, à complimenter, au nom de ses compagnes, une auguste prin-

cesse à son passage. Elle en reçut un baiser, un souvenir, la promesse d'une protection spéciale.

Marie avait profité des leçons de ses maîtres, de la fréquentation des jeunes nièces de madame de Ruval : elle écrivait avec une délicatesse merveilleuse, elle brodait comme une fée, et chantait à ravir, d'une voix fraîche et sonore, et non sans méthode. La guitare résonnait comme une harpe sous ses doigts; tous ses goûts étaient aimables et distingués : elle n'était nullement déplacée au salon de la comtesse, sans s'y enorgueillir de sa présence, comme sans colère de sa position.

Sa dignité naturelle en aurait imposé au plus hardi, si quelqu'un avait pu penser à lui manquer en quoi que ce soit. Les gros garçons du pays qui l'avaient vue enfant la tutoyaient, mais se seraient bien gardés de

dire un mot déplacé devant elle. La jolie fille n'était pas de la même nature qu'eux; ils le reconnaissaient et subissaient sa loi; nul n'aurait osé la demander en mariage. « Je ne suis pas digne de Marie », disait le plus riche, le mieux élevé.

Adorée, caressée autant par la comtesse que par sa mère elle-même, Marie n'était obligée à aucun service et entrait à peine à l'office. Sans cesse retenue ou appelée pour prendre part aux travaux d'aiguille ou aux jeux des petites nièces de madame de Ruval et de leurs jeunes amies, elle vivait par le fait beaucoup plus en noble demoiselle qu'en humble fille d'un ancien soldat.

Le vieux garde raffolait de son bijou et ne tarissait pas sur ses mérites que personne n'était tenté de lui contester.

Il en entretenait incessamment Charles, soit qu'il le conduisît où il savait qu'une compagnie de perdrix s'était remisée, soit qu'ils fussent ensemble à l'affût dans le petit bois aux lapins.

Charles se gardait bien de l'interrompre. Marie ne lui paraissait que trop charmante, et il s'était surpris à la regarder plus qu'aucune des grandes dames du château.

Marie avait souvent rencontré les yeux de Charles et les avait trouvés fort bienveillants ; elle l'avait examiné et s'était dit qu'il était beau. Elle savait qu'il était aimable, bon et estimé de tous. Marie en vint elle-même à regarder le jeune de Surval plus que tout autre, et son cœur battait bien fort.

Le mouvement était grand au château de Ruval, et le bon esprit des habitués était trop général, pour que l'on fût porté à s'y

épier réciproquement. Marie n'y était en évidence que sous le rapport de la gentillesse, et ne cherchait nullement à se faire remarquer. Modeste et réservée avant tout, elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle éprouvait. Elle dormait moins, elle pensait incessamment à *M. Charles,* sans s'en étonner, sans s'interroger. On aime ainsi sans s'en douter, et il n'y a danger dans cette position que si l'objet aimé vous révèle lui-même son amour ou met en jeu celui que vous éprouvez. L'indiscrétion d'un tiers aussi est à craindre, un confident devrait se borner à écouter, et ne pas faire connaître sa pensée, ou du moins tout ce qu'il croit apercevoir. L'amour est surtout à redouter quand il est reconnu pour ce qu'il est.

Un roué, *un lion* aurait facilement découvert le secret de Marie, et en eût sans doute

abusé. Charles fut inquiet de la douceur du regard de la jeune fille, et il s'étudia à ne pas se tourner trop souvent vers elle, il s'y efforça; puis il craignait de lui sembler indifférent, de la blesser, il cherchait de nouveau ses yeux, les voyait baissés, humides, et les plus douces paroles venaient bientôt rendre le calme à Marie.

Charles avait assez vécu déjà pour se reconnaître au milieu des émotions qui le tourmentaient. L'amour de la belle actrice, sans lui gâter le cœur, lui avait appris à y lire, à le scruter.

— Je suis perdu, se dit-il, j'aime Marie, rien ne peut m'en distraire, et cependant je ne dois pas l'aimer, madame de Ruval la traite avec une bonté maternelle, Marie est sa filleule ou plutôt son enfant. Chacun la regarde ici comme la joie, l'ornement du château, on la voit, on la rencontre partout

chantant comme une jeune fauvette, tout le monde l'aime. Et son vieux père, ce brave soldat de Wagram, il adore sa fille comme la gloire, comme l'honneur. Ce n'est pas là une grisette qu'on peut aimer pendant trois mois et quitter sans inquiétude, sans remords... L'amour est sérieux avec Marie, je ne l'éprouve que trop. O mon Dieu !....

On dansait à la harpe ou au piano le soir sur la pelouse en face du salon, et chaque habitant du château faisait partie obligée de ce bal de famille, Marie aussi bien que la comtesse.

Charles n'osa plus inviter Marie, il se tint constamment jouant de la harpe, sous prétexte d'une légère douleur au pied.

Il était convenu que chacun cueillerait dans le jardin les fruits de son dessert, et Charles, parti pour la chasse au lever du

soleil, arrivait trop fatigué pour pouvoir moissonner des fraises, déjà devenues rares par la saison. Marie, chargée souvent des intérêts de madame de Ruval, veilla à ceux de Charles; chaque jour, elle lui servait tout ce qu'il y avait de mieux, et Charles ne rougissait pas moins que Marie en se voyant l'objet de soins aussi obligeants.

Ils avait les habitudes de Marie et pouvait facilement la rencontrer seule, il l'évitait au contraire.

La jeune fille, dans son inexpérience, le cherchait peut-être.

Un matin, de très bonne heure, Charles entrait dans un bosquet du jardin. Il avait mal dormi, il voulait rêver, réfléchir sur sa position.

Marie était assise, rêveuse elle même, dans le bosquet. Elle jeta un cri à l'aspect de Charles, et voulut fuir; ses forces ne le

lui permirent pas, et elle resta immobile, éperdue d'émotion.

Charles, oubliant ses résolutions les plus énergiques, serra la jolie fille sur son cœur et lui donna un baiser, en lui disant : « Que » je t'aime, Marie. »

Le devoir, l'honneur reprirent aussitôt leur empire. Il déposa Marie palpitante sur un banc de gazon et s'enfuit à toutes jambes.

— Mon Dieu ! se dit-il, pardonnez-moi ; mais l'épreuve est trop dangereuse, j'ai failli succomber, je succomberais en effet, mieux vaut m'éloigner.

Le courrier quotidien venait d'arriver et apportait à Charles une lettre de son ami Jules. Il prétexta une affaire qui le rappelait à la ville et prit congé de madame de Ruval, à petit bruit, comme s'il avait dû revenir dans quelques jours.

Sa nomination de substitut étant en retard, il se rendit à Paris.

Il essaya de s'étourdir dans les démarches officielles à faire auprès des grands personnages, et dans la compagnie de ses amis. Vains efforts! l'image de Marie était là, présente devant ses yeux, et il souffrait d'autant plus qu'elle lui semblait triste, languissante. Pour un noble cœur, l'anxiété la plus cuisante est la crainte d'un tort envers la femme qu'il aime.

L'hiver avait ramené madame de Ruval à Grenoble, et Marie espérait y retrouver Charles.

Le baiser du bosquet avait décidé du sort de la jeune fille, le souvenir lui en était brûlant, Marie se sentait malheureuse.

Tel est le printemps de la vie, quelques éclairs de bonheur, puis des orages et d'affreuses déceptions.

Charles ne souffrait pas moins.

Il était lié avec un ecclésiastique, son compatriote, homme de cinquante ans, d'un caractère élevé, l'oracle du monde religieux. Il lui confia son amour, sa position, sa conduite.

— Tu as fait ton devoir, mon cher Charles, lui répondit son ami, l'honneur te défendait de tromper Marie, et les convenances sociales ne te permettaient pas un mariage avec la fille d'un garde-chasse. Pareille alliance aurait empoisonné ton existence tout entière. Dans quelques mois, tu ne penseras plus à cette petite que pour te féliciter de ton courage, de ta fermeté. Marie elle-même te remerciera, et s'estimera heureuse d'épouser quelque riche fermier des environs du château de Ruval.

Le temps s'écoulait, et le sentiment de sa bonne action ne donnait nullement à Char-

les la satisfaction intime que son ami le grand-vicaire lui avait assurée, garantie. La sœur de l'honorable abbé, femme du monde et pleine d'esprit et de cœur, devina, comprit son secret, et le lui arracha.

— Je ne suis pas de l'avis de mon frère, dit-elle à Charles : il n'entend rien en affaires semblables. Votre conduite, mon ami, est sans doute fort noble, mais vous en souffrez cruellement, et je doute que Marie s'en trouve bien elle-même. Je ne saurais vous dire ce qui aurait mieux valu, cela est extrêmement délicat. Retournez à Grenoble, et livrez-vous aux circonstances : elles conseillent parfois mieux qu'aucun docteur.

Trois jours après, Charles, dans un état d'angoisses inexprimables, arrivait à Grenoble et courait chez madame de Ruval.

Minuit sonnait, le temps était affreux, la

saison très rigoureuse, la neige couvrait la terre en abondance. Il n'espérait pas trouver la porte cochère ouverte, elle l'était, un domestique qui venait de sortir en courant n'avait pas pensé à la pousser.

Tout était dans une agitation, un mouvement extrêmes. L'on entendait des pleurs, des gémissements; madame de Ruval éclatait en sanglots.

Charles, en proie aux pressentiments les plus sinistres, arriva jusqu'à la chambre de Marie. Une malheureuse mère au désespoir avait eu seule la force de rester près du lit où sa fille gisait mourante.

A genoux, en larmes, éperdue de douleur, elle sollicitait de Dieu un miracle, le retour de son enfant à la vie.

Marie touchait au moment suprême. Elle reconnut Charles, et, faisant un dernier effort, elle balbutia, en lui tendant une main

déjà glacée : « Ingrat! vous venez trop tard! Il fallait m'aimer comme je vous aimais!.. »

Marie retomba inanimée. Elle venait de rendre son âme à Dieu.

III

« A celui qui pour nous fut un ami sincère,
» Nous devons à jamais les sentiments d'un frère;
» A celle dont l'amour a fait notre bonheur
» Nous devons notre sang et même notre honneur. »

Charles alla se jeter dans les bras de sa mère, sans oser lui dire le sujet de ses larmes et de son désespoir.

M. de Surval, tout au positif de la vie, à son ambition très naturelle pour son neveu, crut que celui-ci se chagrinait de n'avoir pas été nommé substitut, et il lui montra une lettre du ministre qui lui annonçait qu'il n'y avait qu'ajournement, afin de donner à Charles un siége plus important, une résidence plus agréable.

Le malheureux jeune homme n'en continuait pas moins à se désoler.

Une lettre de Jules vint changer le cours

de ses idées, en le forçant à s'occuper sérieusement des intérêts de son ami.

Jules Lepetit avait cultivé de très heureuses dispositions pour la peinture. Dès le collége, il excellait dans la caricature, le portrait. Souvent il *croquait* tel de ses professeurs dont il subissait ou venait de subir une remontrance.

Non sans avoir maudit, maintes fois le jour, le latin, le grec, surtout les mathématiques, et, plus encore, les malheureux savants chargés de lui en inculquer les douceurs, il était arrivé à l'heure tant désirée de sa sortie du collége. Après en avoir franchi le seuil, il se retourna et dit avec une expression d'amertume dont on ne saurait rendre l'énergie : « Ah! comment peut-on être assez sot, assez faux, pour prétendre que le plus beau temps de la vie est celui où l'on a langui entre ces quatre murs, en

proie au despotisme le plus absurde! »

Et Jules se jetait avec une joie délirante dans les bras de sa mère, bonne vieille dame qui n'existait que pour son fils.

— Méchant enfant, répondait-elle, crois-tu donc que je n'ai pas attendu ce moment avec la même impatience que toi. Voilà tes études finies, eh bien! fais-toi peintre, et pis que cela, s'il est possible. Je te laisse libre de choisir une carrière, je te fais ton maître à dix-sept ans. Dieu lit dans mon cœur, et il me pardonnera si les hommes me condamnent.

— Je vous bénirai, moi, aujourd'hui comme toujours, reprit Jules, en redoublant de caresses. Je prends Charles à témoin de votre promesse, et je m'engage, en retour, à n'aller travailler à Paris que lorsque M. de Surval jugera à propos d'y envoyer son neveu faire ou continuer ses étu-

des en droit. Le portrait de mon ami sera le premier que j'exposerai au salon, de même que Charles plaidera aussi mon premier procès.

Les deux jeunes gens ne partirent pour Paris que deux ans après, sous la conduite de madame Lepetit; et pendant que Charles se faisait avocat, Jules devenait un peintre fort habile.

— Tu n'entends rien à la vie, disait-il à son ami, plus sérieux, plus régulier que lui dans ses études. Je sais quel est le vrai, le seul plaisir, et je le goûte dans toute sa saveur. Il est dans l'amour et dans ce qui lui ressemble. Les femmes! ah! qui ne serait à genoux devant elles! qui peut ne pas les adorer, les respecter même dans leurs faiblesses, dans leurs caprices, dans leurs folies! Je donnerais ma fortune pour un de leurs regards, et ma vie, mon honneur à celle qui

m'aurait aimé, ne fût-ce qu'un jour. Quelle délicatesse de sentiments! Nul n'est excusable de blesser leur cœur. Si nous cessons d'aimer, nous devons cacher notre inconstance avec plus de soin que nous n'en avons mis à plaire. Voilà la saine philosophie, et je te defie, mon ami, de la combattre, de la détruire par tes arguments les plus spécieux.

— Je m'en garderai bien, je n'en suis pas tenté, répondait Charles. Amour et délicatesse, rien de plus naturel, rien qui me soit plus sympathique. C'est une maxime dont je ne veux jamais m'écarter.

— Tu me reprochais parfois la légèreté de mes études au collége, et je suis plus fort que toi sur l'article le plus important de la vie, le grand chapitre du bonheur. C'est sur celui-là qu'on aurait dû nous exercer uni-

quement : à coup sûr, je t'aurais enlevé le premier prix.

— Nous verrons bien, répondit Charles en riant, tu m'y fais penser; mais je ne veux nullement te prendre pour modèle. *Tu aimes* de tous côtés et toutes nos petites actrices de Belleville et Montmartre.

Jules perdit sa mère. Charles ne quitta pas son ami, il assista aux derniers moments de madame Lepetit.

— Vous me le promettez, Charles, lui dit-elle, vous resterez un frère pour Jules. Il est si bon, mais si fou, mon pauvre enfant! Sa récente majorité lui fait perdre la tête, et je le quitte au moment peut-être où mon amour lui était le plus nécessaire... Je vous en prie, aimez-le pour vous et pour moi.

Jules parlait depuis longtemps d'aller étudier à Rome, aux sources de l'art; Charles

pressa son départ, dans l'espoir d'atténuer sa douleur, ses regrets par la distraction, et, en effet, Jules lui écrivit deux mois après : « Je continue la vie que tu sais, mon ami, et je ne saurais m'en lasser. L'esprit humain, le cœur des femmes ne sont pas moins variés que les sites des Alpes et des Appennins. C'est une étude délicieuse où je découvre incessamment des trésors; toutefois notre France vaut mieux, je crois, que ce pays-ci. Il faut voir l'Italie, mais non pas s'y fixer, et je passerai l'hiver prochain en Languedoc. J'y veux vivre entièrement de mes pinceaux, afin de ne me faire aimer que pour moi-même. J'ajouterai par là des charmes de plus à mon existence. »

Bientôt il découvrit aux environs de Castelnaudary *la perle des perles, un ange, une divinité, une enchanteresse,* la femme avec laquelle il voulait, disait-il, vivre et mourir.

Charles le croyait en pleine lune de miel, lorsqu'il reçut à Grenoble une nouvelle lettre.

« Accours à mon aide, mon ami, sans perdre un seul instant, écrivait Jules. J'ai rempli, tu le sais, mes engagements envers toi. Ton portrait est le premier que j'ai exposé au salon, et il ne t'a pas fait moins d'honneur qu'à moi-même. Entre nous, il t'aurait procuré une magnifique clientèle, si tu n'avais complètement négligé l'art oratoire pour la musique. J'ai confiance en ton éloquence, et je te prie d'ouvrir ton code une fois en mon honneur... Je suis envoyé devant la cour d'assises de C... comme accusé de vol...

» Je te vois d'ici te récrier, n'y rien comprendre. Je n'y comprends trop rien moi-même; mais on vient de me signifier ce qu'on appelle un arrêt et un acte d'accusa-

tion : mon cas y est présenté comme pendable. On prétend que j'ai éprouvé une passion coupable, désordonnée, non pour une belle dame, mais pour ses diamants, et je ne saurais dire le contraire. De graves magistrats, habitués à lire dans le cœur humain et à flairer le crime d'une lieue, en ont vu ainsi, et sans doute ils sont infaillibles.

» Viens débrouiller ce grimoire : c'est ton affaire, ton métier. Je t'ai entendu professer que tu serais honteux de ne savoir que chanter et jouer de la harpe : voici l'occasion de faire autre chose. Hâte-toi donc. »

Trois jours après, Charles était à C..., et il courait à la prison se jeter tout ému dans les bras de Jules.

— Je m'y attendais, dit celui-ci : c'est moi qui serai obligé de raffermir ton courage; c'est au malade de rendre des forces au

médecin. Eh! sois à mes affaires et ne te désole pas.

— Explique-moi donc, lui dit Charles...

— Oh! je n'ai rien à t'apprendre. J'ai, mon ami, les qualités de mes défauts. Je suis résigné à subir les conséquences de mes mauvaises actions, de mes mauvaises pensées même. Or, il paraît que je suis un grand criminel... Vois plutôt. Voilà les pièces qui m'accusent, qui m'accablent. Tâche de me préserver de la peine infamante : il n'y a que cela qui m'effraie. On peut peindre et s'occuper en prison, aussi bien que partout ailleurs, et j'ai déjà fait ici le portrait du concierge, belle figure, une vraie tête d'étude. J'ai consulté ce brave homme, et il m'a assuré que, pour peu que tu eusses une ombre de savoir-faire, tu obtiendrais des jurés, en les attendrissant sur ma famille, ma jeunesse, mon inexpérience, etc., une déclara-

tion de circonstances atténuantes. Cela ne se refuse à personne, même aux parricides, à cette heureuse époque de philanthropie, et je suis encore à mes débuts dans le crime, je te le jure.

Charles avait jeté les yeux sur le récit de faits imputés à son ami.

— Tu n'es accusé, lui dit-il, que de tentative de vol, et c'est bien différent.

— Oui, mais lis ce qui suit : « Laquelle tentative, manifestée par un commencement d'exécution, n'a manqué son effet, etc. »

— Il n'y a, à bien dire, contre toi que tes aveux.

— Et d'avoir été pris sur les lieux, ouvrant le secrétaire qui renfermait les diamants de madame Darville pendant qu'elle était au bal.

— Peu avant qu'elle en revînt et dans sa chambre à coucher, le soir même où son

mari, le colonel, arrivait sans être attendu...

Allons, je suis rassuré sur ta criminalité. Il est bien d'être délicat, de ménager l'honneur de la femme qu'on aime; mais il serait trop fort de s'exposer à une peine criminelle...

— Je ne comprends ni ne veux comprendre, reprit Jules, ce que tu prétends dire. La force de la vérité m'a entraîné à tout avouer. Le plus honnête homme peut céder à un mauvais mouvement. Ce n'était certainement pas par amour pour madame Darville que j'étais en devoir de fouiller dans son secrétaire lorsque le colonel m'a surpris.

— Tu avais un motif quelconque, que je devinerai ou que tu me diras.

— Je ne te dirai rien de plus, et j'ajoute que si tu veux me faire acquitter, quoique coupable, je te prie de reprendre la poste et de me laisser en paix. Il est sans doute

très louable à l'avocat de ne voir que le beau côté de ses clients; mais je suis un voleur exceptionnel, et la vérité m'est tellement sainte et sacrée, que je te défends de la fausser, de la tourner en quoi que ce soit à mon bénéfice. La vérité, Charles !... elle était, dit-on, autrefois au fond d'un puits. Certaines gens prétendent qu'elle s'y est noyée, ou du moins que, de nos jours, elle est relative. Moi, mon cher, je t'apprends qu'elle est réfugiée dans mon cœur. Je suis un voleur, et je dois être condamné comme tel, en l'honneur de la vérité.

— Traite gaîment tout ce qu'il y a de plus sérieux. Tu te rappelles, plus ou moins, les recommandations de ta mère à son lit de mort ; je m'y conformerai.

— Puisque tu te rappelles aussi le côté sérieux de la vie, vois ce pistolet que j'ai su cacher à mes geôliers. Je te préviens que

je me brûle la cervelle au moment où tu me feras acquitter par des moyens qui me déshonoreraient. Je te supplie de comprendre, comme moi, ma position, de ne pas trembler plus que moi-même. Il y va ici de l'honneur artistique.

Les débats étaient fixés à deux jours de là.

M. et madame Darville étaient assignés comme témoins, et ils descendirent au même hôtel que Charles.

L'amour est ingénieux. Madame Darville apprit que Charles était l'avocat de Jules. Elle lui demanda un moment d'entretien.

Jules n'avait rien exagéré : madame Darville était fort belle.

— Vous savez sans doute la vérité? dit-elle au jeune avocat, en baissant les yeux.

— Jules s'est obstinément refusé à me la

dire, répondit Charles, mais je crois, madame, l'avoir devinée.

— Eh bien! monsieur, plaidez sans aucun ménagement pour moi. Je viens m'entendre avec vous dans l'intérêt de Jules, fût-ce au prix de mon honneur. M. Darville ne se doute de rien. Son juste courroux ne m'effraie qu'à l'égard de votre client. Avant tout, l'innocent ne doit pas être condamné : mon amant n'est pas un voleur.

— J'espère sauver mon ami par une voie dont vous n'aurez rien à redouter ou à souffrir; je démontrerai facilement, je crois, au jury que les faits de l'accusation ne constituent pas les caractères qui assimilent la tentative au vol lui-même. Pardon, madame : cela serait long et fastidieux à développer. Dites-moi seulement, car Jules est intraitable, et se refuse aux moindres renseignements, dites-moi comment je devrai

expliquer cette circonstance qu'il a été surpris ouvrant votre secrétaire.

— Jules m'attendait, et je rentrais en effet quelques instants après ; il ignorait l'arrivée du colonel. Ne pouvant justifier sa présence dans ma chambre, il s'est fait voleur autant qu'il a été en lui.

— C'est ainsi que je l'avais compris.

— Sur un coup d'œil de vous, monsieur, je me tairai ou je parlerai. Ma vie est à Jules, croyez-le bien, à Jules uniquement.

Un beau jeune homme accusé de vol et s'avouant coupable ; des circonstances inexplicables; un avocat de Paris venant défendre son ami ; une femme de vingt-quatre ans, d'une grande beauté, déposant comme témoin...

La foule accourut.

Le président était un homme d'esprit, sachant le monde, la vie.

Charles lui avait fait visite et eut occasion de l'approcher de nouveau.

Aussi, au moment de l'audience, la bienveillance du président le rendit bien fort.

— Vous allez plaider uniquement en droit, monsieur, lui dit-il. Vous avez raison, et je dois vous appuyer. Les chambres d'accusation renvoient trop facilement aux assises ; elles devraient apprécier les faits, les approfondir.

Jules fut un plus rude adversaire que l'avocat-général lui-même. Charles en vint à le menacer de se retirer, s'il ne laissait la bonté intelligente du chef de la cour expliquer, interpréter ses intentions. Ce fut de la plus mauvaise grâce du monde qu'il répondit : *Peut-être* à l'affirmation du pré-

sident, que sans doute, après s'être introduit dans la maison pour voler, puisqu'il le disait, il avait à la réflexion changé d'intention, et qu'il allait sortir sans voler en effet, au moment où il avait été surpris par le colonel.

Il tenta de revenir sur la concession qu'on lui avait, disait-il, arrachée.

— Il est inhumain, cruel, inoui au delà de toute expression, s'écria-t-il, de torturer ainsi un malheureux. Faut-il donc m'humilier une fois de plus et répéter mes aveux ! Oui, je suis entré chez madame, la sachant au bal, pour voler ses diamants que j'avais aperçus dans son secrétaire, en allant faire son portrait... L'on prétend que j'ai ensuite changé de résolution. Je n'en sais rien, je n'en dis rien, je m'en rapporte à mes juges beaucoup plus qu'à mon avocat. Eh ! que l'on me condamne, mais que

l'on me sorte d'ici, fût-ce pour m'envoyer au bagne !...

Le président lui imposa silence.

Le ministère public se borna à rappeler les aveux de l'accusé, en peu de mots, sans insistance, pour la forme.

Charles exposa froidement, méthodiquement son système de droit, invoquant les précédents de son ami, sa position, ses sentiments honorables. Il accorda que si Jules s'était peut-être introduit pour voler, ce que personnellement il ne pouvait croire, l'accusé avait toutefois changé d'avis, lors de l'entrée du colonel.

Il développa tellement son texte, que Jules s'emporta de nouveau et voulut lui interdire de présenter ses arguments qu'il qualifia de subtilités.

Il fournit involontairement une pérorai-

son éloquente à son avocat. Celui-ci s'emporta, s'écria à son tour : « Je ne plaide plus pour un indigne ami, mais pour l'honneur du nom de la femme respectable qui me confia son fils en mourant. »

Il trouva dans ses souvenirs, dans son cœur, des accents très pathétiques, et quelques larmes vinrent compléter l'effet de ses paroles.

— Sois maudit, Charles ! lui dit Jules à l'oreille, au milieu de l'émotion générale. Tu viens de calomnier ma mère ; tu m'as fait pleurer aussi, mais tu peux avoir perdu madame Darville, et, si je suis acquitté, tu m'en rendras raison, je t'immole à son honneur.

Le président ne jugeait pas le crime réel de Jules passible de la cour d'assises. Passionné, lui aussi, de l'amour du vrai, il résuma les moyens de droit avec une force ir-

résistible, et le jury n'alla pas même aux voix pour acquitter.

— Cela n'a pas le sens commun, dit Jules à son ami. Il n'est pas possible à un homme de faire son devoir. Tout le monde devine ce qu'il s'efforce de cacher, et les mystères du cœur, ce qu'il y a de plus saint et sacré sur la terre, sont livrés, quoi qu'on fasse, à la malignité publique. L'amitié n'est pas mieux comprise que le reste... Cela m'est intolérable, et je quitte la partie. J'ai à choisir entre le cloître, le suicide, un duel avec toi ou le colonel. Le cloître m'ennuierait avant deux jours ; ma mort ne changerait rien au train des choses; quelqu'habile que tu sois aux armes, tu es capable de te laisser tuer avec toute impassibilité, pour me faire damner une fois de plus... C'est avec M. Darville que je vais traiter.

— Merveilleuse conclusion ! Excellent

moyen d'imposer silence aux médisants! Un vieux soldat, contre lequel tu n'as aucun grief, est peut-être le seul à ignorer la vérité; il est très moral de la lui apprendre.

— Que faire donc? Je ne saurais tenir en place.

— Accorde-moi vingt-quatre heures de réflexion. Je n'ai pas la pensée aussi rapide que toi, et j'ajoute que je suis physiquement brisé. Que je meure, si l'on me reprend à plaider pour toi ou pour tout autre. Permets-moi de me réjouir pendant un jour de te voir sorti d'une position au moins embarrassante. Demain soir, s'il te faut absolument du mouvement dans ton existence, je m'engage à me battre avec toi, faute de mieux.

— Soit. Je veux te griser en attendant, et nous allons passer la nuit à table. Tu de-

vrais bien m'indiquer un moyen de procédure pour amener le président de la cour d'assises à souper avec nous. Celui-là aussi s'est montré si habile, que je voudrais lui en témoigner ma reconnaissance à ma manière.

— C'est une idée fort heureuse.

Charles avait d'excellentes raisons pour solliciter de Jules un répit de vingt-quatre heures. Il savait que le colonel avait reçu, à l'audience même, l'ordre de partir immédiatement pour Alger. Il ne fallait que gagner du temps pour empêcher un duel.

Jules se grisa, en se livrant à son dévergondage de paroles. Il en fut malade et ne put sortir le lendemain; mais il saisit le moment où Charles reposait, et envoya un cartel à M. Darville.

Il devint furieux en apprenant le départ du colonel. Il accourut dans la chambre de

son ami, et lui reprocha de l'avoir empêché de tuer le colonel.

— Laisse-le en paix. Sa femme est encore ici. N'est-ce pas l'essentiel pour toi?

— Sa femme! ne m'en parle pas : elle a menti, en disant que je ne savais pas qu'elle eût des diamants dans son secrétaire, et j'ai le mensonge en horreur. Tu ne me vaux pas sur cet article. Ta morale est d'une facilité déplorable.

— Autre billevesée saugrenue! Tu traites ta maîtresse comme ton avocat. Madame Darville est trop douce et trop bonne pour tes exigences; c'est une femme comme ma Mélite, de Bruxelles, qu'il te faudrait pour t'adoucir les mœurs. Nos fillettes des théâtres de la banlieue de Paris t'ont gâté. Tu paieras tout cela quelque jour. L'ami Guébin qui s'y connaît t'a prédit mal-

heur en amour, si ce n'est en mariage.

— Bon! je défie le diable même en corset; mais tu as la malice de tenter de me faire perdre la piste. Je veux absolument tuer ce soldat qui m'a forcé à mentir. Nous le rejoindrons à Toulon. Partons à l'instant.

— Non, parbleu !

Jules se mit à faire un discours mi-pathétique et mi-burlesque sur la jurisprudence Dupin, au sujet des duellistes, et sur la frayeur que son ami en pouvait éprouver; puis il lui rappela ses promesses à madame Lepetit, leur vieille amitié d'enfance, etc.

Charles céda comme toujours, il l'accompagna à Toulon.

Le colonel s'était embarqué la veille pour Alger.

Ils frétèrent à grands frais une véritable

coque de noix sur laquelle ils partirent le soir même.

Les vents et Neptune semblèrent d'accord pour retarder leur arrivée. Il fallut relâcher quinze jours à Minorque par un temps affreux. Et quel désappointement de vengeance pour le pauvre Jules !... Ils apprirent la mort du colonel, en débarquant en Afrique. M. Darville avait été tué presque seul, dans une attaque sur les confins de la Kabylie.

— Cela n'est pas vrai, cela ne saurait être vrai ! s'écria Jules. Tu as des émissaires ici, Charles, et c'est une nouvelle rouerie de ta part ; mais tu ne me tromperas plus : je loue ou achète des chevaux, nous prenons un guide, et nous partons demain au matin. Je parie que le colonel n'est pas mort.

Ils seraient partis en effet, si Charles

n'avait eu la bonne pensée de conduire Jules chez le général-gouverneur où l'on voulut bien leur communiquer le rapport officiel et très circonstancié de l'affaire dans laquelle avait péri M. Darville.

Jules, à bout de force et de patience, consentit enfin à quitter Alger.

Pendant deux longs mois, le jeune de Surval avait dû s'absorber dans les intérêts, les passions ou les folies de son compagnon d'études, et ces soins l'avaient forcément distrait de la douleur de la mort de Marie; mais quelle malheureuse distraction! Il n'avait rien oublié; il souffrait comme au jour fatal.

IV

« Quels sont les obstacles à
» l'instruction du peuple? — Les
» écrivains mercenaires qui l'éga-
» rent par des impostures journa-
» lières. »

(*Notes* laissées par Robespierre.)

Charles avait certainement, surtout au fond du cœur, tout le sérieux désirable lorsqu'il fut enfin nommé substitut du procureur du roi, dans la jolie petite ville de R***

La magistrature est belle, même dans ses rangs inférieurs, et le jeune d'Aguesseau en herbe, bien accueilli et fêté de tous, adopta bientôt sa position avec plaisir. La campagne est pittoresque aux environs de R***; les châteaux sont nombreux; le palais du tribunal est confortable, et son personnel est composé d'hommes de

mérite et d'expérience. On y juge, dit-on, aussi bien qu'en cour d'appel.

Un substitut, aimable et joli homme, est invité-né de tous les repas, de tous les bals; point de fête sans lui. Si Paris est le but de ses rêves d'ambition, il est, lui, l'objet de plus d'un doux rêve de jeune fille. Les magistrats, hommes essentiellement sédentaires, aux mœurs pacifiques, sont des maris fidèles et soumis. Ils ne doivent faire de bruit d'aucune sorte, et sont naturellement impassibles comme la loi: leurs femmes ne peuvent manquer d'être maîtresses au logis, et de jouir d'une liberté qui n'est point à dédaigner. Les demoiselles à marier et leurs parents estiment fort la magistrature, et le mariage est une des bases les plus importantes d'un gouvernement monarchique.

Charles était d'autant mieux accueilli à

R***, que son oncle le président y était connu et estimé. M. de Surval y avait répandu de nombreux bienfaits sur les victimes d'une inondation récente.

A son arrivée, Charles fut invité chez un condisciple de son père. Il se vit l'objet des prévenances empressées de tous, et, la cordialité des convives excitant la sienne, il se livra complètement à un abandon naturel en bonne et aimable compagnie. Plein de franchise, n'ayant aucun mauvais sentiment à dissimuler, il ne craignait pas de dire son avis sur les questions de l'époque, et quelques heures après, on connaissait son cœur, son esprit et sa politique.

Aucun choc saillant, aucune dissidence intéressante n'eurent occasion de se produire, et Charles ne se rappelait pas même avoir rectifié une date historique citée

par un des convives, homme de trente-six ans, aux manières communes, au discours trivial et prétentieux.

Cet homme était le journaliste de l'endroit.

La légère rectification de date échappée à Charles, l'avait humilié, et il avait pris le substitut en antipathie. Il se mit à rendre compte des audiences où M. de Surval tenait le parquet, et à travestir ses conclusions les plus insignifiantes.

Le bon esprit des membres du tribunal et de leur entourage, trouva le moyen de cacher quelque temps ces attaques à Charles. Ces messieurs ne laissaient jamais le journal à sa disposition à la chambre commune de lecture, et ils y cessèrent leur abonnement.

Les diatribes continuèrent plus violentes, et un méchant, se doutant de l'ignorance où

se trouvait Charles et voulant le vexer ou l'humilier sous le couvert d'autrui, lui envoya la feuille impudente.

Charles ne fut pas moins surpris qu'indigné. Il ne concevait pas pareil épanchement de bile.

Les lois sur la presse lui offraient un moyen sûr et facile de répression : il n'en eut pas même la pensée.

Il se dirigea droit au bureau de diffamation. Son chef, le procureur du roi, homme d'honneur et d'expérience, le rencontra et fut frappé de l'altération de ses traits. Plus qu'aucun, le vieux magistrat s'était efforcé de laisser ignorer à son substitut ces attaques. Il avait été l'auteur principal de la ligue, du cordon sanitaire, établi pour que le journal n'arrivât pas jusqu'à lui. « Cela blesse, disait-il, l'homme le plus impassible;

il lui répugne d'être livré en pâture à la malignité des sots et des méchants. »

Ces raisons l'avaient éloigné de poursuivre lui-même.

Il se douta que Charles était instruit et le questionna. Charles avoua qu'il allait demander raison au journaliste.

— Demander raison, mon ami! s'écria le procureur du roi... voilà des mots qu'il ne vous est pas permis de prononcer. Vous n'êtes pas un sous-lieutenant de cavalerie, bien que vous en ayez l'âge et l'énergie, et nous devons, hommes de la loi, jeter à jamais et bien loin notre épée, au jour où nous endossons la robe du magistrat.

— Ah! des coups de canne tout au moins! s'écria le jeune substitut.

— Gardez-vous-en bien, mon ami. Je suis surpris de votre ignorance de l'A, B, C, judiciaire. Il devrait être inscrit en tête

de nos codes. Nos avocats vous ont gâté. Si vous aviez milité près de tel autre tribunal, vous seriez aguerri ou cuirassé à l'égard des impertinences ; mais, quoiqu'il en soit, vous devez, je regrette d'employer ces expressions, mais mes instructions sont péremptoires, *vous devez*, dis-je, mépriser ces vilenies, n'en tenir aucun compte, ou... résigner vos fonctions. L'homme public ne s'appartient plus : tout sentiment personnel doit être éteint en lui, toute violence le rend indigne de sa position. Je vous dénoncerais lâchement ; je vous noterais comme incapable de votre état, vous ne pourriez non plus vous venger de moi. Ce sont là les douceurs du pouvoir : il ne peut ni mal faire, ni se tromper, et il doit subir les éclaboussures de la presse, ou ne s'en venger que légalement, judiciairement.

Voulez-vous que je poursuive? Je suis à vos ordres.

— Non, cela me répugne.

— Et à moi aussi. Allons, rebroussez chemin, mon jeune collègue. Si vous persistez à agir en homme ou en jeune homme, je suis obligé d'en rendre compte dans les vingt-quatre heures, ou je vous demande votre démission. Oh! une place à dix-huit cents francs de traitement impose de grandes obligations. Il ne suffit pas de l'avoir méritée par de longues études et une grande élévation d'esprit; il faut prendre en patience les injures d'un goujat. A cinquante ans vous comprendrez mieux cette morale.

— Il faut le croire, dit Charles en baissant la tête. Aujourd'hui mon intelligence

s'y refuse. Oh ! si ce n'était mon oncle !.....

Il était facile de reconnaître que l'honorable procureur du roi n'exprimait que le système du fonctionnaire public et nullement son opinion spontanée et personnelle.

Charles se résigna à céder pour le moment. Il n'osait pas même épancher sa peine avec son oncle, qui ne cessait de l'entretenir dans ses lettres des avantages de la magistrature, de la supériorité de cette carrière sur toutes les autres.

Mais son repos était troublé. Il se procura la collection du journal depuis son séjour d'une année à R***, et la parcourut en entier, pour en peser ce qui pouvait le concerner. Le mot le plus vague lui semblait une allusion, et il se l'appliquait.

Le journaliste l'ayant su l'attaqua d'au-

tant plus, et le jeune magistrat vit tronquer, dénaturer jusqu'à ses conclusions sur une mitoyenneté de mur.

Les conseils le plus fortement motivés de ses amis devinrent impuissants. Il courut au bureau de rédaction, et apostropha énergiquement l'homme de la presse.

Celui-ci cria à l'indépendance de sa position et ameuta contre le plaignant jusqu'aux porteurs de son journal. Charles dut reculer devant vingt satellites menaçants, et la scène fut hideusement travestie dans le numéro qui parut le soir même.

La position n'était plus tenable, et, la fatalité ayant voulu que M. de Surval rencontrât le pamphlétaire en pleine rue, Charles s'oublia jusqu'à le frapper, après une réponse négative à un cartel, d'abord poliment formulé.

Le châtiment était reconnu par tous bien mérité, et, quelque soit l'esprit d'une petite ville, quel que soit le mauvais vouloir des oisifs pour les fonctionnaires, les rieurs ne furent pas, cette fois, pour le journaliste. Le jovial du pays fit une chanson là-dessus.

Le folliculaire porta plainte.

Le procureur du roi n'était sévère ou légal d'une manière absolue qu'officiellement. Il avait mentionné à son substitut son opinion de magistrat sur la matière, dans son désir de lui éviter les chagrins qui suivent tout débat; mais il ne mettait point en pratique ce qu'il appelait la rigueur des principes. « J'en aurais fait autant que mon collègue à son âge, se dit-il; je ne suis pas une machine à réquisitoires, je ne poursuis que sur une plainte qui me semble juste... celle-ci n'est qu'une mé-

chante action, une lâcheté... au feu. Qu'on l'adresse ailleurs, plus haut. »

Il porta la délicatesse jusqu'à ne rien dire à Charles de la dénonciation. Le mal était fait, et une mercuriale ne pouvait désormais ni le prévenir ni le réparer.

Le journaliste avait tout prévu et adressé un double de sa plainte au procureur général. Ces gens-là ne négligent rien et se font légistes au besoin.

Charles fut mandé au parquet de la cour.

Les hauts fonctionnaires sont parfois peu paternels. Prenant la raideur pour la dignité, ils se gourment et traitent comme un crime ce qui ne mérite pas même un reproche. On leur imputerait à tort d'avoir de l'esprit de corps, ils ne savent que re-

quérir et réprimander. La contradiction surtout leur est odieuse.

Charles de Surval n'avait nullement à courber la tête devant son chef, quelque haut placé qu'il fut, et, au premier mot fâcheux, à la première mention d'un déplacement, nécessité, disait-on, par les violences déplorables auxquelles il s'était livré, il coupa court à la mercuriale.

— Pardon, Monsieur, répondit-il en interrompant, je n'ai pu faire autrement, et je n'en éprouve aucun regret. Je suis justement en garde contre les erreurs de mon esprit, mais les impulsions de mon cœur ne sauraient me tromper. J'ai souffert longtemps, trop longtemps les impertinences les plus gratuites. J'ai dû agir en simple citoyen, lorsque la raison et la dignité du magistrat étaient impuissantes. Je ne comprends pas bien ma position, paraît-il. Je

la résigne en faveur d'un plus intelligent. L'état exceptionnel où il faut faire abnégation du cœur ne saurait me convenir, et je dois rentrer dans les rangs du grand nombre... J'ai vu assez de la magistrature pour ne rien craindre des suites de la plainte dont je suis l'objet. On n'accorde pas de dommages-intérêts à un pareil homme... Voilà ma démission, je ne suis pas à la hauteur des fonctions publiques, et j'en cède sans regret les priviléges et les douceurs. »

Charles se retira la tête haute, et emportant l'estime de ceux même qui croyaient devoir le réprimander officiellement.

Il avait avec raison bien présumé du bon esprit de ses juges : son acquittement ne souffrit aucune difficulté.

Pareil événement est toutefois solennel. Charles ne correspondit qu'avec sa mère

jusqu'à conclusion, et, bien entendu, sans lui rien mentionner de ces singulières péripéties. Madame de Surval ne se douta pas des angoisses de son fils, grâce à la discrétion parfaite du président, qui ne put manquer, lui, de tout apprendre.

Charles se reprochait sa réserve avec son oncle, et ce fut chez lui qu'il se rendit, à son arrivée à Grenoble, le soir même de la fin de son procès.

— Je sais déjà ton acquittement, mon ami, lui dit le vieillard, et je t'en félicite de tout mon cœur, car enfin il y a des esprits bizarres ou chagrins, fort peu philosophes, même dans la magistrature. En cela, comme en tant de choses : mieux, vaut tenir qu'attendre, espérer ou courir... Embrasse-moi et ne redoute aucun reproche. Tu es déjà trop vieux pour que je te gronde, et encore trop jeune pour avoir pu agir autrement que

tu n'as fait. Il y a de ma faute dans tout cela.

Sans doute le théâtre et le procès de ton ami Jules, pouvaient avoir fait de toi un homme grave avant le temps; mais tu as le cœur de ton père, et je vois bien qu'il te fallait laisser courir le monde avant de te revêtir de ma vieille robe noire ou rouge. Tu reprendras la clé des champs à ton loisir, après quelques mois. Ta mère est malade, et ta place est maintenant auprès de nous; mais commande à ta douleur, à tes émotions même, chante, n'en eusses-tu aucune envie. Ma digne belle-sœur me priait ce matin de t'écrire, de t'appeler : le son de ta harpe, disait-elle, pourrait peut-être adoucir d'affreuses tortures.... »

Ah! Dieu a témoigné, une fois de plus, de sa bonté intelligente en créant l'homme essentiellement frivole et oublieux. S'il en

était autrement l'existence serait trop abrégée, et nous succomberions bientôt sous un fardeau tout-à-fait au-dessus de nos forces.

Pendant près de deux mois, Charles ne quitta plus sa mère, qu'il voyait dépérir, mourir sous ses yeux.

Madame de Surval, douée d'une fermeté peu commune, en proie à une maladie qui ne pardonne pas, souffrait d'autant plus qu'elle s'efforçait de le cacher. Elle avait beaucoup aimé la harpe, et exigeait que Charles, qui refusait de s'éloigner un seul instant, lui fit de la musique plusieurs heures par jour. Elle cessa d'exister, en bénissant son fils adoré.

— Mon ami, dit le bon président à son neveu, je ne sais pas si je ne serai pas assez peu philosophe pour t'imposer pareils soins, pareille douleur, à mon tour, et je suis donc

intéressé à ce que tu recouvres des forces, à ce que tu rentres dans la vie normale à ton âge... Rappelle-toi mes recommandations. Je vais régler tes affaires, et tu trouveras dans le secrétaire de ta mère des valeurs considérables, tu sais que toute sa fortune était mobilière... Veux-tu que j'écrive à ton ami Jules de venir te chercher ?

— Non, mon oncle, je vous en prie. Je suis incapable d'une détermination quelconque. Permettez-moi seulement de prendre une chambre chez vous et d'y demeurer quelque temps.

— Tu me feras plaisir, mon cher enfant. »

V

« *Laudator temporis acti.* »
(Horace.)

Il faut être gai, bien disposé, pour s'arranger des folies d'un étourdi, et Charles, tout au deuil de sa mère et au souvenir de Marie, était loin de souffrir de l'éloignement de Jules. Il s'en était séparé presque avec plaisir, à leur retour d'Afrique, tant son ami avait abusé de sa patience ; et il ne désirait nullement le voir à Grenoble ; mais Jules se déplut à Paris, et il s'avisa très spontanément de venir retrouver son avocat. La peinture même avait perdu ses charmes à ses yeux. Il est des moments fâcheux, dans la jeunesse surtout, où l'homme est à charge à lui-même.

Jules s'était refusé à séjourner à Grenoble depuis bientôt quatre ans. Il redoutait fort, s'il n'avait pris en antipathie, ce qu'il appelait ses grands parents, sa tante aux falbalas, comme il la nommait, madame de Lucy, qui devait bien avoir quarante-cinq ans, et, plus encore, son oncle, le frère aîné de son père, honnête conseiller de préfecture, quasi sexagénaire.

Les jeunes gens regardent les hommes d'un âge mûr comme des êtres à part, avec lesquels ils n'ont rien de commun, et qui leur sont fatigants et le plus souvent ridicules. Il ne s'en occupent qu'à leur corps défendant et en redoutent des lieux communs ou des remontrances, de sots conseils tout au moins.

Le théâtre et les romans les entretiennent dans cette manière de voir. Le grand Molière lui-même présente les hommes de

cinquante ans comme quinteux, fâcheux, jaloux, radoteurs et follement amoureux de jeunes filles qui les trompent.

Jules riait en lui-même, en se rappelant la parole grave et sentencieuse, le maintien raide et guindé de son oncle, et les toilettes absurdes de sa tante.

Les émotions de sa comparution en cour d'assises, finirent par lui rendre Paris même monotone, et, son aventure l'effrayant des amours des grandes dames, il s'éprit d'une grisette émérite et sentimentale.

Ici, l'inconvénient était d'autre nature: la belle Clotilde se piquait d'une constance incomparable, et ne voulait que son Jules pour pilote sur le grand océan de l'existence.

Il y a ainsi, au faubourg St-Germain, au centre le plus civilisé de la France, de malheureuses exceptions, qui font le désespoir de la jeunesse.

Clotilde venait de faire une scène à Jules, de l'accabler de reproches. Il ne l'aimait plus, disait-elle, il ne l'avait jamais aimée ; il avait détruit le repos, le bonheur de sa vie. Elle menaçait de s'asphixier.

Jules était beaucoup plus réellement désespéré. Il déménagea deux fois pour échapper à un amour si tenace, et toujours Clotilde le rejoignit, plus passionnée, plus exigeante, plus insupportable, il faut trancher le mot.

Rien de fâcheux comme un amour qui n'est plus partagé. Les hommes se sont fait une raison à ce sujet; ils permettent ou ils se permettent de rompre à volonté la douce chaîne; les femmes devraient passer condamnation à leur tour. L'insistance leur sied moins encore qu'à nous, celui-là a tort qui n'est plus aimé. Nul sentiment n'est plus vif, plus passionné que l'amour, mais aussi

nul sentiment n'est plus égoïste, plus inconstant, plus volontaire. On aime ou l'on cesse d'aimer sans savoir pourquoi. Tout ne finit-il pas? pour revivre sans doute, mais sous une autre forme, à d'autres égards.

On jugera de la douleur de Jules par la résolution héroïque qu'elle lui inspira.

Les Parisiennes redoutent étonnamment la province, se dit-il, et la grisette la plus échevelée recule à l'aspect d'un oncle ou d'un tuteur. Clotilde, qui m'a poursuivi de la rue de Seine à la rue St-Lazare et au faubourg du Temple, me laissera paisible en Dauphiné. Je me réfugie au sein de ma famille. *Où peut-on être mieux?...* J'y serai réellement bien, si j'y suis paisible, et mes grands parents ne sauraient guère radoter plus que Clotilde.

Il éprouva un singulier embarras à son

arrivée sur le sol natal. Il avait si peu cultivé ses liens de parenté depuis son départ pour Paris, qu'il n'osa pas descendre familièrement chez sa tante ou chez M. Lepetit. Il craignit, d'autre part, de les fâcher, en allant prendre un lit chez Charles.

Il descendit à l'hôtel et dîna à table d'hôte.

Ses préjugés si fous de jeunesse, sur les mœurs et les manières de ses parents, le portèrent à faire une vraie toilette de marié pour se présenter chez eux. Il ne se rappelait qu'à peine leur adresse, et l'ensemble de la tenue de la maison de son oncle le surprit. Un vieux domestique, à bon visage, au regard doux et prévenant, l'introduisit dans un salon élégamment meublé, que Jules reconnut enfin. Il y avait joué cent fois avec Charles et sa petite cousine.

Son entrée ne fut pas remarquée. Une jeune fille de douze ans était au piano, et un homme, au visage grave mais bienveillant, son père, l'accompagnait de son violon, souriant avec bonheur à la grâce avec laquelle l'aimable exécutante venait de rendre un passage difficile.

Jules regarda ce tableau avec plaisir, et le trouva plein de charme.

M. Lepetit l'aperçut et vint à lui les bras ouverts.

— Eh ! mon ami, c'est toi ! Sois le bienvenu. Tu me trouves dans un moment de loisir, faisant de la musique avec ma Lucie. Elle est sortie dès ce soir de sa pension pour passer son dimanche avec moi demain. C'est notre jour de fête à tous les deux... Hein ? tu n'aurais pas reconnu ta petite poupée d'il y a quatre ans. Embrassez-vous donc, enfants... Mais tu n'es pas là en

habit de voyage, et tu arrives cependant. Il fallait donc m'écrire pour que nous allions t'attendre à la voiture. Viens, Lucie, que nous installions ton cousin dans sa chambre. Tu aideras ta bonne et notre vieux Joseph à tout mettre en ordre.

Jules était ému de cet accueil si simple et cordial. Il n'osait pas dire avoir dîné à l'hôtel, et encore moins y avoir pris une chambre.

— Pardon, mon oncle, dit-il enfin, ne vous ayant pas prévenu...

— Comment! mais tu es toujours attendu, mon ami. C'est ici pour toi la maison paternelle, puisque mon frère n'existe plus. Sois tranquille, tu ne me déranges en rien, et tu ne seras pas troublé toi-même chez moi. Je ne suis à peu près à la maison que la nuit ou aux heures des repas. M. le préfet est souvent à Paris ou en tournées, en mis-

sions de toute espèce, et il me laisse volontiers administrer en son nom. Cela l'arrange et me dérange peu, car ce sont de fort belles fonctions, qui me plaisent et dont j'ai désormais l'habitude. Mes compatriotes sont même satisfaits, disent-ils, de leur préfet *ad honores* à peu près, et veulent m'en récompenser par la députation... Je laisserai faire cette fois encore; j'ai la philosophie des gens heureux. Lucie terminera son éducation à Paris, et j'essaierai, à mon tour, de la vie de la capitale... Je suis tout joyeux de ta présence, cher Jules, et tu vois que je babille en conséquence. C'est pour t'exciter à causer toi-même. Tu égaîras mes repas solitaires, et tu me diras tes peines et plaisirs, tes émotions et tes projets, si mon amitié ne te semble pas indiscrète...

Jules se trouvait heureux de ce sans-fa-

çon de son oncle, et il s'emménagea avec plaisir dans une jolie chambre, à la fois riche et commode. Il était enchanté de la grâce toute naturelle de sa jeune cousine, courant, sautant comme un faon autour de son père, jouant avec lui, sans que M. Lepetit craignît de déroger à la gravité de son âge ou de sa position.

Ils allèrent passer la soirée chez madame de Lucy, *la tante aux falbalas*, veuve depuis quelques années, avec un fils unique, joli garçon de dix-sept ans, qui finissait sa philosophie au collége de Grenoble.

Jules avait maintes fois plaisanté de sa vieille tante. Il ne fut pas peu surpris de la trouver belle encore, vêtue avec goût, sans exagération aucune, brillante de blancheur et de santé.

Madame de Lucy l'accueillit, comme avait fait M. Lepetit, sans reproche d'oubli

ou de négligence, comme si sa présence à Grenoble était un fait tout simple et attendu.

Ils passèrent ensemble la journée du lendemain à la campagne de madame de Lucy, sans laisser à Jules le temps d'aller voir son ami Charles.

M. Lepetit ouvrit son courrier préfectoral en leur présence, pendant que Jules causait avec son cousin, le philosophe, aimable enfant, plein d'esprit et de savoir; et, le soir en rentrant à la ville, ils reconduisirent Lucie à sa pension.

Jules était fort surpris de n'avoir pas éprouvé un moment d'ennui.

Après le déjeûner du lundi, en tête à tête, M. Lepetit prit congé de son neveu.

— Excuse-moi, mon ami, lui dit-il en lui montrant sa bibliothèque. Je te laisse avec mes amis Montaigne, Molière, George

Sand et compagnie, et je suis sûr que tu attendras mon retour sans impatience. Tu dois d'ailleurs aller voir ton ami de Surval, digne garçon qui vient de donner à sa pauvre mère, à ses derniers moments, des soins qui lui font honneur.

Jules était plongé, rêveur, dans un fauteuil. Il se surprenait à envier le sort de ses vieux parents, aux dépens desquels il s'était amusé tant de fois. La vie, la position de M. Lepetit lui semblaient excellentes : une jolie enfant à aimer, une belle fortune, un état honorable.

— Mon oncle jouit-il donc constamment de cette santé florissante que je lui vois, de cette humeur égale et gaie? dit-il à Joseph, qui achevait de ranger sa chambre.

— Lui, monsieur! répondit le vieux serviteur, heureux de pouvoir parler; à cinquante-cinq ans il vaut mieux qu'un jeune,

homme. Il dansa avec madame sa sœur, pour compléter un quadrille, au bal d'enfants que donna mademoiselle Lucie, au carnaval dernier. Il passe sans difficulté la nuit à travailler à la Préfecture quand il en est besoin. Pis que tout cela, je vous le dis en confidence : il y a telle grisette de vingt-deux ans, fraîche et fringante, que je vois venir ici plus souvent que de raison, et qui me semble toujours joyeuse et gaillarde.

— C'est bien, c'est bien, reprit Jules, en congédiant le babillard.

Il courut chez Charles.

— Parbleu, mon ami, lui dit-il, si le deuil de ta mère n'était pas aussi récent, j'épancherais avec toi bonne dose de gaîté ou de fureur. L'alternative t'étonne peut-être, et cependant il est trop vrai que je ne sais pas bien si je dois rire ou me récrier de l'ab-

surdité de la vie. La belle Clotilde, que tu connais, m'a chassé de Paris, et je suis venu ici pour me moquer de mes vieux parents; mais je te vois peu disposé à rire avec moi, et je suis tout à mon juste désespoir d'être beaucoup plus sot et ridicule que ma famille. Ma tante est belle à me rendre amoureux, et mon oncle est heureux à me faire envie, même sous un rapport inoui, anormal, phénoménal, incroyable : il a une maîtresse jeune, jolie et de bonne humeur! C'est sans doute une grâce d'état, de position, et il faut toucher à la fin de sa carrière pour rencontrer de ces merveilles là. L'hiver de la vie en vaudrait-il donc mieux que le printemps ou l'été! je vais tantôt désirer avoir trente ans de plus. J'ai pensé à enlever à mon oncle sa Lisette; mais, adorable pour lui, elle serait probablement détestable pour moi, et je dois des procédés à ce

digne homme. Mieux aurait valu m'établir ici sous ses auspices : je lui aurais demandé ensuite la main de sa jolie petite Lucie; mais ici, nouvelle difficulté : mon cousin m'a prévenu, Lucie est le rêve de sa philosophie de dix-sept ans. Je ne dois pas non plus aller sur ses brisées, de sorte que l'amour et l'hymen me sont interdits à Grenoble. Force m'est de retourner à Paris; au risque d'y retomber dans les fers de Clotilde. Viens avec moi, ton éloquence m'en sortira peut-être, comme de la cour d'assises.

— Je ne saurais, mon ami, répondit Charles. J'ai ici à placer les cent mille francs que ma mère m'a laissés en billets de banque, et je ne veux pas en disposer jusqu'à ce que je sois fixé sur un autre sujet, qui me tourmente fort. La vie n'est pas difficile pour toi seul.

— Veux-tu donc encore tuer ton journaliste de R...?

— Pas si fou : son ombre me ferait procès, et il n'y a que toi pour aimer les émotions d'audience.

— Tu me fais penser à madame Darville. Je suis tenté d'aller la chercher et de l'emmener à Paris pour jouer la comédie avec nous. Avec *nous*, Charles ; car tu ne peux manquer de me rejoindre bientôt. Tu sais la fantaisie de cet enragé de docteur Guébin et du dilettante Fouilleul. Il faudra bien en venir là... Adieu, capitaliste embarrassé. Eh! jette tes billets dans l'Isère, ou à la tête d'une jolie fille qui t'aimera six mois, à pareil prix. Prends-là très jeune, pour qu'elle n'ait pas eu le temps de devenir méchante. Je suis sûr que Clotilde était adorable à quinze ans. Il y en a neuf de cela, et les instincts de la femme se développent de

bonne heure. Rappelle-toi mes instructions... J'ai eu tort de venir ici. Que le diable m'emporte, si je sais en quoi, sous quels rapports, par quels côtés, ma jeunesse est préférable à la vieillesse de mon oncle.

VI

« Amour, ô chaste joug où le monde se plie,
» Aurore et souvenir du ciel,
» Viens, sagesse sublime et sublime folie !
» Amour, en qui j'espère, amour, par qui j'oublie ;
« Amour, souffle de l'éternel ! »

Si l'amour a des charmes infinis, il offre aussi des chagrins, des dangers de toute espèce. L'inconstance est inhérente au cœur humain, et nous pouvons en souffrir cruellement, parfois de la nôtre, le plus souvent même, mais surtout de celle de l'objet aimé. C'est aussi assumer l'immense responsabilité de tout l'avenir d'un autre être, que d'en obtenir une affection sans bornes et que l'on prétend devoir rester telle, lorsque la triste expérience prouve incessamment le contraire. Un homme raisonnable ne s'exposerait pas sur cette mer sans fond ; mais amour et raison sont incompatibles.

La ville de Grenoble, quoique assez peuplée, est peu étendue; ses maisons sont élevées et ont toutes plusieurs étages. Il n'en est presque pas qui ne contiennent aussi plusieurs familles.

Celle habitée au premier étage par M. de Surval avait pour locataires, au second, des artistes, M. et madame Mauclair.

Ces bonnes gens, assez avancés dans leur carrière et en possession de quelques économies, comptaient avant tout, pour assurer leur avenir, sur leur fille unique, à peine âgée de quinze ans, mais déjà forte pianiste et cantatrice distinguée.

Ida, malgré son extrême jeunesse, était femme aussi bien au moral qu'au physique. La pensée, l'imagination surtout avaient chez elle devancé les années. Grande et forte, parfaitement blanche et belle, ses yeux noirs avaient une expression adora-

ble, son regard était irrésistible. Ida n'avait plus de l'enfant que l'âge et l'inexpérience : le germe des passions fermentait déjà dans son cœur.

Les partitions classiques lui étaient familières, et elle chantait *Norma* et *Lucia* avec âme et sentiment; elle avait essentiellement ce que l'on nomme *le feu sacré.*

Ses père et mère étaient ses admirateurs les plus enthousiastes, et presque ses serviteurs sous maints rapports.

Ida se regardait elle-même comme esclave sous tant d'autres. Elle se dépitait d'être retenue au piano huit ou dix heures par jour, et n'y prenait souvent place que les larmes aux yeux. Artiste passionnée, elle n'aurait toutefois voulu voir dans la musique qu'un sujet de délassement, et non pas un moyen d'existence.

Elle avait les goûts, les manières des

grandes dames, dont elle enviait follement la position. Elle aimait à trôner sur un canapé dans un salon, à rêver, à sommeiller sur une causeuse, à muser à sa fenêtre, à regarder à travers sa jalousie, à fixer l'attention des passants. Avide d'hommages, elle se retirait timide, mais heureuse, si un jeune homme s'arrêtait pour l'admirer.

On ne pouvait pas la contrarier davantage que de la traiter comme un enfant, que de lui rappeler même son âge. Ida se sentait de force à prendre son essor dans la vie, et son amour-propre souffrait de ne pouvoir sortir sans être accompagnée de ses parents. Il lui semblait extraordinaire encore de n'avoir pas une voiture à ses ordres. La fortune était, à ses yeux, l'accessoire obligé de ses talents et de sa beauté.

Ida se regardait avec délices dans son miroir. Son génie, bon ou mauvais, lui di-

sait qu'être belle était la condition première de bonheur pour une femme, et qu'une haute et riche position ne pouvait manquer de lui être acquise.

Admise à faire de la musique dans les salons de l'aristocratie, elle y était souvent retenue aux petits bals qui suivaient le concert.

Ida se regardait, comparait, et tout lui prouvait qu'elle y était parfaitement à sa place. Plus belle et non moins distinguée qu'aucune comtesse ou marquise, elle en adopta sans efforts les manières et jusqu'au langage. Le laisser-aller artistique lui était, lui devenait de plus en plus antipathique. Sa raideur avait éloigné tous les amis, tous les camarades de son père, de la maison de celui-ci.

Elle avait la prétention d'être invitée pour elle-même, et non comme artiste à

prix d'argent. Elle ne voulait pas savoir que ses parents s'engageaient pour elle, à ce qu'elle chantât telle ou telle cavatine, ou exécutât au piano tel morceau de Bethowen ou de Litz. « Je ne sais s'il me sera possible, » disait-elle lorsqu'on venait jusqu'à elle, « je verrai, je ne suis pas bien, je ne puis rien promettre. »

Sur les lieux, au moment même, il fallait la solliciter, elle refusait crûment, au moindre caprice, et ses parents ne pouvaient pas insister, dans la crainte de faire couler les larmes de leur enfant adoré, ou de lui causer une crise de nerfs.

Une extrême indulgence est inséparable d'une position élevée, les enfantillages de la jolie fille étaient excusés, pardonnés avec une délicatesse exquise. Les gens les plus sérieux, les plus stoïques cèdent au prestige, au charme de la beauté, sans le savoir,

sans en convenir, et parfois même très sciemment.

Charles avait vu Ida dans le monde musical, à ses courtes apparitions à Grenoble. Il avait fait récemment de la musique avec elle, et en avait même reçu des compliments : « c'est noble, c'est distingué, la harpe, lui avait-elle dit spontanément, et je vous sais gré d'en jouer aussi bien. Il est incroyable que mes parents ne m'aient pas fait travailler cet instrument de préférence à l'insipide piano, qui me repousse tant il est commun. A la vérité, vous seul jouez de la harpe à Grenoble.

— Ah ! je serais trop heureux de vous l'enseigner ! avait répondu Charles.

Les beaux yeux d'Ida s'étaient levés sur lui, pleins de la plus bienveillante expression.

Charles avait été contraint par sa mère

d'aller se distraire quelques instants à cette soirée, et le souvenir incessant de la jeune fille, l'avait suivi au chevet de madame de Surval mourante. Il se le reprochait, et toutefois ce fut pour se rapprocher d'Ida qu'il vint bientôt se loger chez son oncle.

Là, tout le jour, il entendait le piano et la voix de sa bien aimée.

— Quel organe pur et mélodieux! se disait-il. Ah! c'est l'artiste au cœur élevé, enthousiaste comme celui du poète, son amour doit donner le ciel.

Il remarqua les heures où M. et madame Mauclair s'absentaient, laissant Ida au piano dans le salon, et leur servante occupée de l'autre côté du palier de l'escalier.

Le bruit du piano pouvait par instants empêcher la domestique d'entendre ce qui se passait dans l'appartement sur la rue.

Charles, cédant à la fièvre qui le brûlait

et donnant au hazard, comme il en est toujours en amour, monte à pas de loup, et, sans frapper, sans se faire annoncer, ouvre et referme après lui la porte du salon.

Eperdu, il est aux pieds d'Ida, et ne peut prononcer d'autre mot que : « pardon.... pardon, ma.... mademoiselle.... »

La jeune fille savait que le brillant joueur de harpe était dans la maison, à l'étage inférieur, là tout près d'elle, depuis plusieurs jours, et c'était à lui qu'elle adressait ses plus beaux chants, ses airs italiens les plus passionnés. Elle avait compris quo c'était pour elle que Charles était venu habiter chez son oncle, et qu'il avait besoin de ses consolations pour la mort de madame de Surval.

Ida ne fut donc ni surprise, ni effrayée.

— Merci, lui dit-elle, de vous être souvenu de moi. Je m'ennuyais à mourir : le

printemps est si délicieux! Ah! suis-je donc condamnée à languir dans l'étroite enceinte d'une petite ville, lorsque je parcours incessamment par la pensée les Pyrénées, les Alpes, et cette romantique Italie, dont je serais heureuse de parler la langue si douce et si sonore. La vie élégante des salons est agréable en hiver, mais après avoir passé la belle saison dans les émotions des voyages.

— Mon Ida, ton rêve est le mien, et je le caresse avec amour, depuis cette soirée de musique où j'ai eu le bonheur de rencontrer tes yeux.... Je taime, je n'existe que pour toi, je l'éprouve, et je ne saurais te le taire dans ce moment, qui peut ne pas se présenter aussi favorable une seconde fois. Tu parles de voyages, tu en aimerais le mouvement, l'animation; viens avec moi en Italie, en Espagne, au bout du monde.

Confie moi, donne moi ta vie, ton amour, et je suis à toi à jamais. L'honneur m'est cher comme toi-même, je ne saurais te tromper.

— Oui... oui, je te crois; mais hâte-toi de descendre, j'aperçois sur la place, ma mère qui rentre .. reviens demain...

Le sort en était jeté, la voix des passions avait parlé et ne pouvait manquer d'être entendue. L'attrait d'un sexe pour l'autre est réciproque, souvent irrésistible, et, à vingt-quatre ans, Charles n'avait déjà plus cette délicatesse scrupuleuse, inquiète, qui l'avait porté à s'enfuir loin de la jeune Marie. Cette fois il voulait s'éloigner aussi, mais avec Ida, dont l'amour lui était devenu un besoin, une aspiration du cœur.

Loin de lui toute pensée de tromperie, seulement il ne pouvait pas entretenir son oncle du sujet de ses préoccupations. M. de

Surval jugeait des besoins des hommes d'après leur âge et leur position. Il reconnaissait s'être trompé en faisant son neveu magistrat à vingt-deux ans, et il l'avait autorisé à se rejeter dans le monde artistique, mais non pas à s'y établir, à s'y fixer. Le vieux président ne pouvait non plus approuver une mauvaise action, même à l'égard d'une artiste; aussi Charles comprit-il qu'il devait cacher entièrement à son oncle son projet, ses espérances; il sentait surtout que l'honorable frère de son père ne devait être compromis en rien dans ce que la magistrature qualifie de rapt. C'est de ce côté qu'il porta toutes ses idées, s'efforçant de n'être ni entraîné, ni aveuglé. Si madame Perrier l'avait rendu si malheureux, c'est qu'elle n'en était plus à la candeur d'un premier amour. Marie, à seize ans, n'avait pensé qu'au bonheur d'être aimée, et n'avait pas compris

que son ami put s'éloigner. Ida, plus jeune encore, ne pouvait manquer de voir comme Marie... Charles ne devait donc pas la fuir.

Il ne voulut ni témoins, ni confident. Il pressait le départ de Jules pour Paris. Il craignait ses indiscrétions, jusqu'à sa gaîté. Il lui fit toutefois écrire une douzaine de lettres non moins vives que celles de Saint-Preux à la Julie, de Rousseau, avec des dates successives et fort rapprochées, tendant à faire croire qu'Ida était cachée à Grenoble même chez un grand personnage.

La jeune fille laisserait ces lettres dans sa chambre, à son départ, afin qu'on ne la cherchât pas sur les grandes routes.

Jules n'y comprenait rien et riait aux éclats en écrivant :

— Tu es plus fort que je ne pensais, dit-

il à son ami. Quelle passion as-tu au cœur? Ces lettres me compromettraient, n'était mon habileté à contrefaire mon écriture. Tu es un grand trompeur : tu te dis riche de deux millions, et je ne te connais que cent vingt mille francs de la succession de ta mère... Allons, voilà ma tâche accomplie... je tâcherai de me rappeler les plus beaux passages de ta prose... Adieu, mon ami, je pars ce soir pour Paris.

— Moi, dit Charles, je vais en Espagne, probablement aux Baléares, à Palma.

— Miséricorde ! enlèverais-tu quelque religieuse espagnole ? On dit qu'il y en a deux fort belles à l'hospice... Gare l'inquisition. C'est une extravagance de conduire une méridionale dans sa patrie. Il faut toujours dépayser les femmes ; tu sais que Lafontaine professe qu'elles nagent comme les saumons, au rebours du courant. Si ton

andalouse aperçoit les clochers de Séville, elle te dominera et tu seras le plus malheureux des hommes. Va manger ton argent à Pétersbourg, et tu reviendras faire fortune au théâtre avec Guébin, Fouilleul et moi.

Charles avait indiqué l'Espagne pour son but de voyage, parce qu'il voulait aller en Italie. Il avait une chaise de poste et deux chevaux à lui, qu'il était fort habile à conduire, et qu'il tenait remisés sur la route de Chambéry, à une toute petite maisonnette de campagne appartenant à M. de Surval, et où le digne magistrat n'allait pas vingt fois par an.

Il avait simulé son départ pour Lyon, à pied, le sac au dos, à la manière des touristes, et, rentré à Grenoble, il revenait attendre Ida, pour la conduire vers l'incomparable vallée du Grésivaudan, si renommée

par ses jolies femmes, moins jolies encore que la jeune artiste.

Ida n'hésitait pas. Le romanesque d'un enlèvement, d'un départ, d'un voyage avec un amant adoré, lui souriait au cœur; elle était heureuse; elle avait attendu avec impatience l'heure fixée, et ce fut avec bonheur qu'elle rejoignit Charles, à la nuit, à l'entrée du pont sur l'Isère, en face du beau lion du sculpteur Sapey. Elle s'était enveloppée d'un grand châle, présent de son ami; un chapeau et un long voile cachaient ses traits à tout regard indiscret, et son ensemble était celui d'une femme de trente ans, tant sa tournure avait d'assurance et de distinction.

— Viens, ma bien aimée, lui dit Charles, ma voiture est à dix minutes de distance, nous arriverons avant le jour à Chambéry. Les environs sont délicieux, et, dès demain,

quand tu seras bien reposée, je te promènerai aux Charmettes, aux lieux tout pleins du souvenir de Rousseau. Nous irons à Aix. Tu comprendras le charme de ce beau pays. Je veux le doubler par mon amour, car tu seras mon idole. Tous mes instants, mes soins t'appartiennent. Je te promets bien mieux que les jouissances du luxe, mon cœur ne battra que pour toi. Que je meure si je cesse de t'adorer, si je te fais la moindre peine, si je te contrarie en quoique ce soit! Ah! laisse toi être aimée, être heureuse!

Ida s'appuyait bien fort sur le bras de son heureux ami, et marchait palpitante, énivrée, sans un regret.

Bientôt en voiture, les deux jeunes gens s'éloignaient au galop de deux excellents chevaux, et Ida ne tardait pas à s'endormir paisiblement, bercée des plus rassurantes

paroles d'amour. Charles s'exagérait presque les exigences de sa position. Il avait, pensait-il, non pas seulement à être digne de l'amour d'Ida, mais à lui faire oublier celui de ses parents. Il devait l'aimer pour trois, pour lui-même surtout, et, sous ce dernier rapport, il pouvait être content de lui.

Plein d'esprit et d'instruction, d'un cœur noble et bienveillant, il ne laissait pas à son amie le temps d'exprimer un désir.

Au spectacle, à Chambéry, dans cette belle salle toute dorée, toute royale; sur le lac du Bourget, dans ces sites si agrestes des environs d'Aix, aux lieux où la reine Hortense fut témoin, en 1813, de la mort de madame de Broc, Charles n'était jamais en défaut de mémoire ou d'imagination. Il saisissait avec intelligence l'occasion de fixer

l'attention d'Ida sur un beau paysage, ou par une anecdote locale.

La belle artiste l'écoutait avec bonheur, le laissait dire, ou s'épanchait elle-même avec abandon.

— Ah! s'écriait Charles en extase, Ida semble heureuse, et je goûte moi-même toutes les joies du ciel; quel charme est-ce donc que l'amour! Je n'ai plus rien à désirer: pour moi l'existence est sans peines, sans soucis même. Je ne me doutais pas du bonheur qu'on peut devoir à une femme: le rêve, quel qu'il soit, est au dessous de la réalité.

Ida en disait ainsi en d'autres termes. Elle était parvenue à la position qu'elle avait souhaitée : ses toilettes étaient parfaites de goût et d'élégance, et elle faisait de la musique au salon du casino d'Aix, où les baigneurs arrivaient en foule.

A Genève, elle eut un piano dans sa chambre, à son hôtel, et sa fenêtre avait aspect sur le lac.

L'extrême difficulté d'un tête à tête prolongé et continu semblait résolue à l'honneur de l'amour par les deux amants.

Ils décidèrent de n'aller en Italie que pour y passer l'hiver, et se dirigèrent à petites journées vers les eaux de Bade, à l'ouverture de la saison.

Ida était plus belle, plus fraîche que jamais; son esprit se développait chaque jour, et elle brilla exclusivement dans les réunions quotidiennes de la capitale du monde fashionable. L'éclat, le bruit semblaient son élément, et Charles, tout au présent, prodiguait l'or sans hésitation, sans la moindre observation, sans aucun souci de l'avenir, avec une bonne grâce de millionnaire.

Il n'avait d'autre crainte que de voir les parents d'Ida réussir dans les recherches qu'ils ne pouvaient manquer de faire.

Il y parait, autant que possible, en datant ses lettres à son oncle de Paris, où il les envoyait à son ami le docteur Guébin, qui les y mettait à la poste.

Ce médecin, beaucoup plus âgé que Charles, lui portait le plus vif attachement, et ne s'informait nullement des motifs du voyageur.

Le bon M. de Surval n'avait pas été consulté par la famille Mauclair, et il n'était pas homme à s'occuper spontanément des affaires de ses plus proches voisins.

Les parents d'Ida, trompés par les lettres trouvées dans la chambre de leur fille, n'avaient cherché celle-ci qu'à Grenoble.

Ida, enivrée d'hommages, recherchée, flattée par les plus grands personnages de

la France et de l'étranger, répondait le plus naturellement du monde au nom de madame de Surval, et ne pensait que peu ou point à sa famille. En avait-elle le loisir!

Ame de toutes les fêtes, consultée chaque soir sur celle du lendemain, elle ne parlait d'autre chose, et trouvait à peine le temps de travailler ses morceaux de chant ou de piano.

Elle rentrait fatiguée, cédait bientôt au besoin de repos, et Charles aurait parfois souhaité des plaisirs moins incessants; mais son cœur imposait bientôt silence à sa raison.

— Tout pour Ida, se disait-il: je lui dois plus que je ne pourrai jamais lui donner, et bien plus, bien mieux que des fêtes et des concerts.

Il ne pouvait, il ne voulait pas surtout être jaloux.

— Ida, ajoutait-il, est entraînée par la fougue de son âge, par son éducation artistique; la louange l'enivre : on ne saurait être impunément l'idole de toute cette cohue dorée, étourdissante. La fin de la saison coupera court à ce dévergondage de plaisirs, et je dois lui laisser l'initiative de notre départ pour Milan; j'ai peut-être eu tort toutefois de l'amener ici... Ce prince de Tolstoy...

Le jeune seigneur russe, de qui la présence à Bade inquiétait Charles, était le roi de la mode et un modèle accompli d'élégance et de distinction.

Possesseur d'une immense fortune, parfait de grâce et de bon ton, musicien excellent, M. de Tolstoy était recherché de tous.

Dix fois il avait dansé et chanté avec Ida, et il en vint à oser lui parler d'amour.

Charles luttait sans efforts, avec présence d'esprit, sans dépit, sans colère, de bonne compagnie ; il remportait la victoire la plus difficile sur les instincts de frivolité, d'inconstance d'Ida.

La femme charmante se désolait-elle d'avoir légèrement taché un mouchoir, un gant, au milieu d'une course à cheval, d'un déjeûner champêtre, en ouvrant une orange, Charles lui présentait un mouchoir en dentelle plus blanc que le premier, et des gants plus frais qu'aucuns.

— Bravo ! disait-on de toutes parts, l'amant le plus tendre ne ferait pas mieux.

— Ah ! répondait Charles, rien d'étonnant : j'obéis à ma seule pensée, je m'efforce

d'être digne en quelque chose de mon bonheur. Le pourrai-je jamais !

Ida tendait la main à son ami. Son cœur d'artiste était flatté des succès de Charles, lorsque celui-ci ne brillait pas moins qu'elle en l'accompagnant de la harpe, dans un concert, au milieu des montagnes si pittoresques de la forêt Noire.

Leurs ballades écossaises, répétées par mille échos, produisaient un effet incomparable.

L'extrême jeunesse de M. de Surval, son nom aristocratique fort bien porté, sa grande fortune apparente, son luxe d'excellent goût, lui faisaient une bonne position au milieu de tout ce monde élégant.

De nobles dames auraient volontiers disputé son cœur à Ida, et son adresse aux armes, dans les tournois, les assauts, les tirs à la carabine et au pistolet, lui valait ce

qu'on appelle la considération des hommes.

L'habileté à l'escrime est nécessaire dans la vie des salons; le gentilhomme bien élevé n'en parle que peu ou point, mais doit en faire preuve à l'occasion.

L'estime publique est acquise à qui semble expert à braver ou à donner la mort.

Si ce n'est la morale chrétienne, c'est celle du monde, et elle y fait loi.

Le lendemain d'un de ces *galas*, incroyables de luxe et de folie, de la dernière semaine de juillet, Charles fut choisi pour arbitre d'honneur dans une querelle entre deux Anglais de haute naissance.

Il réussit, après quatre heures, à empêcher un duel à mort.

Il rentrait à son hôtel, heureux de son intervention généreuse.

Il chercha vainement Ida dans ses appartements. Ses gens la croyaient, dirent-ils, sortie avec lui.

Une femme de chambre Italienne accompagnait Ida.

Charles courut d'inspiration chez M. de Tolstoy.

Le jeune prince était parti depuis plusieurs heures, sans qu'on pût ou voulût lui indiquer par quelle route. Il s'était assuré de relais à lui, de chevaux conduits par ses domestiques.

De Surval crut cependant, sur quelques indices, que les deux amants avaient suivi la direction de Vienne.

Il prit à peine le temps de se pourvoir d'armes, de se charger d'or, et, suivi d'un homme de confiance, il courut bientôt à franc-étrier vers Stuttgard.

Il avait fait vingt lieues, lorsqu'il recon-

nut qu'il s'était trompé sur la route qu'avaient pu suivre la malheureuse enfant et son séducteur, et une chute de cheval le forçait à revenir à Bade en voiture.

Les Anglais, desquels il avait empêché le duel, lui donnèrent d'excellents soins et parvinrent à lui faire entendre raison sur l'inutilité de ses recherches. Ida était désormais, et dans tous les cas, perdue pour lui, puisque sa fuite était volontaire. L'essentiel était qu'ils ne fussent pas mariés, et cette heureuse circonstance le dégageait de toute responsabilité.

M. de Tolstoy était moins coupable que Charles lui-même, qui avait enlevé Ida à sa famille : ce n'était là que l'épisode le plus ordinaire de la vie élégante, et Charles devait se hâter de faire un nouvel amour afin d'oublier Ida.

— Assez, assez, dit le digne jeune homme

de plus en plus désolé, et plein de remords à l'égard de M. et madame Mauclair.

Ce sentiment l'empêcha de retourner à Grenoble auprès de son oncle, et il se décida à partir pour Paris.

— Eh! te voilà, lui dit Jules en le voyant entrer dans sa chambre. Tu es bien pâle! Quel jeu as-tu donc joué depuis quatre mois? On m'écrit de Grenoble que tu es à Paris, et je p[illegible] moi, que tu en as cru mes conseils, que tu viens de courir le monde en compagnie de quelque jolie fille. Impossible, mon ami, de faire un plus noble emploi de la fortune. Je soupçonne même le nom de l'héroïne; mais, à ton honneur, je suis le seul à t'accuser du rapt de la petite Mauclair. Pareille *scélératesse*, dit-on de toutes parts, ne saurait être ton fait.

« Je n'en vois pas ainsi : dans les âmes bien nées,
» *Le crime* n'attend pas le nombre des années. »

Quand je dis *crime*, c'est pour la mesure du vers, et je voudrais bien être coupable de celui-là, car Ida est belle par merveille, et trop jeune pour t'avoir fait de ces traits, que l'on dit à tort de tous les âges. Sa physionomie d'ailleurs !... Oh ! je m'y connais. Je te sais gré de nous l'avoir amenée à Paris. Sur ce que je leur en ai dit, Fouilleul et Guébin la destinent à tenir l'emploi de soprano, de prima dona, dans notre troupe à huit; nous ne parlons pas d'autre chose, et ta présence à Paris avec Ida va compléter notre personnel.

— Il te faut chercher autre part, mon ami. J'arrive seul, très seul, et tu te connais à mon bonheur autant que dans les mérites et les qualités des femmes grandes ou petites, vieilles ou jeunes. Quant à moi, c'est tout au rebours de tes prévisions.

— Quoi ! tu as encore tes billets de banque ?...

— A cela près de quarante mille francs, peut-être. Je n'ai pas compté.

— Alors ta maîtresse avait trente ans, et je ne m'étonne plus de ta pâleur. Ida t'aurait moins coûté : que ne la prenais-tu !

— Si tu veux m'égayer, et j'en ai besoin, change de sujet, je t'en prie.

VII

« La comédie est belle,
» Et, pour l'homme d'esprit, tout est aimable en elle :
» Tel même qui la joue avec habileté,
» Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
(Poisson, *L'Impromptu de Campagne*).

Le docteur Guébin, ami commun de Charles et de Jules, avait trente-six ans. Son embonpoint était remarquable, sa figure ouverte et franche; il n'avait pas moins de philosophie que de savoir. Sorti de l'Ecole Polytechnique à vingt-deux ans et blessé dangereusement en Algérie, il se prit d'enthousiasme pour les merveilles de l'art chirurgical, qui le rappelèrent à la vie, et se fit médecin par amour de la science.

Mélomane passionné, ami de tous les artistes, il se lia étroitement avec les deux jeunes dauphinois, dont il estimait fort les

talents et le caractère facile et gai. Il les avait mis en rapport avec son autre intime, Fouilleul, musicien pur-sang, comme il s'appelait, qui s'empressait de dissiper le reste de son patrimoine, afin de se livrer sans distraction au chant, à la composition, à son goût dominant pour conduire, diriger un orchestre et de grandes masses chorales. Il prétendait en vivre jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il ne voulait pas dépasser, la meilleure existence ne valant alors plus rien, selon lui. Il n'en avait encore que trente.

Ces messieurs mûrissaient alors un projet formé déjà depuis longtemps.

Amateurs consommés du théâtre, ils avaient calculé qu'une troupe, composée de quatre hommes et quatre femmes, également intelligents, pouvait jouer un répertoire comique et lyrique d'une variété in-

finie, depuis les chefs-d'œuvre de la scène française jusqu'aux vaudevilles de M. Scribe; depuis l'*Amant jaloux*, l'*Ami de la Maison*, le *Mariage secret*, jusqu'aux nouveautés de l'époque. Fouilleul se faisait fort de supprimer ou arranger, au besoin, les chœurs.

Ils avaient cherché de toutes parts des acolytes à leur hauteur : Jules avait donné parole et s'était engagé pour Charles, qui ne pouvait manquer de revenir bientôt à Paris, et Charles était doublement précieux, en raison de son air sérieux, fort convenable pour les grands rôles de la comédie et les premiers ténors, et pour sa science musicale, qui lui permettrait de doubler Fouilleul dans la direction de l'orchestre, lorsque celui-ci chanterait un *trial*, comme on dit au théâtre.

Restait la partie féminine. Madame Jurey, une veuve de trente ans, cousine de Gué-

bin, femme d'un esprit indépendant, et qui écoutait le docteur comme un oracle, s'en rapportant d'ailleurs à lui pour la promesse de l'épouser à première réquisition; madame Jurey, Parisienne à grande tournure et fort recherchée dans ses toilettes, accepta, comme une délicieuse folie, de jouer les premiers rôles de la comédie et du drame, les jeunes mères, etc. Son excellent ton, digne et fier, plein de noblesse, convenait parfaitement à cet emploi, à l'aide des leçons de Guébin.

Jules présenta comme Dugazon, Déjazet et rôles travestis, une actrice de vingt-deux ans, brillante, excentrique, qui venait de débuter avec succès à l'Opéra-Comique. Florestine ne doutait de rien, elle était fort affirmative, même de l'amour absolu que son aimable répondant éprouvait pour elle. En

effet, Jules était bien complètement épris, et rien n'était plus pardonnable.

Fouilleul trouva dans le monde musical, au Conservatoire, une *prima dona* d'une beauté exceptionnelle, et une *ingénuité* toute mignonne et gracieuse. Hélène Duval et Marie Jolivet étaient accompagnées de leurs mères, bonnes dames entre deux âges, qui s'engagèrent à se rendre utiles, à surveiller la comptabilité et les autres détails administratifs, sous la condition expresse et *sine quâ non*, que ces messieurs respecteraient les deux jeunes actrices et ne les aimeraient que d'amitié.

Fouilleul jura en riant, et Charles, tout au souvenir d'Ida, promit en pleine sincérité. Il laissait ses amis agir, tout régler, et cédait, impassible, à leur impulsion. Son pauvre cœur ne se consolait pas de la décep-

tion la plus amère, pensait-il, qu'un homme puisse éprouver.

Hélène et Marie se destinaient au théâtre; madame Jurey et Florestine livraient leur nacelle, au moins pour le présent, au gouvernail de Guébin et de Jules; Fouilleul nageait en pleine eau de dilettantisme, et Charles ne pensait à rien absolument. Lorsque ses amis se récriaient sur les talents d'Hélène, son cœur disait qu'Ida était bien mieux encore et avait une voix non moins pure et mélodieuse.

Tous s'engagèrent réciproquement pour une année, à partir du 1er octobre, et assurèrent généreusement à Hélène et à Marie cinq cents francs par mois chacune, afin qu'elles eussent des toilettes à la hauteur de celles de madame Jurey et de Florestine.

Ces messieurs achetèrent eux-mêmes des garde-robes magnifiques : Charles avait ap-

pris pour Ida à jeter l'argent par les fenêtres; Jules n'avait jamais fait autre chose; Fouilleul se hâtait d'en finir avec tout compte patrimonial, et Guébin continuait à jouer avec la vie, la sienne, disait-il, n'ayant été qu'une suite de mauvaises plaisanteries de la destinée.

Ils prirent en location les quarante partitions qui leur étaient nécessaires, à première vue, et ce fut Fouilleul qui obtint du secrétaire-général du ministère de l'intérieur l'autorisation de jouer sur tous les théâtres non occupés par les directeurs privilégiés.

Guébin fut nommé régisseur-général avec pouvoir absolu pour la composition du répertoire, la distribution des rôles, l'itinéraire, etc.

Il prit à loyer pour un mois la jolie salle toute neuve de R****, afin de ne rien donner

au hasard en débutant dans une petite localité, quelque sûr qu'il se crût de ses talents et de ceux de ses acolytes, après six semaines d'études et de répétitions à Paris même.

Tous étaient d'une gaîté délirante en se mettant en campagne, Guébin particulièrement, qui abandonnait cependant une superbe clientèle. Il venait d'éprouver l'impuissance de sa science pour conserver une jeune fille de seize ans à sa famille, et il jurait de ne plus exercer la médecine qu'à son corps défendant, au moins jusqu'à ce que son vieil oncle, praticien distingué à Montpellier, ne prît sa retraite.

Jules et Florestine disaient mille folies, Fouilleul raisonnait à perte de vue sur l'excellence de la musique italienne, et remerciait Guébin d'avoir choisi le *Mariage secret*, du divin Cimarosa, pour pièce de début; mes-

dames Duval et Jollivet se félicitaient de voir leurs filles entrer avantageusement, et mieux encore, en bonne compagnie, au théâtre; Hélène et Marie s'arrangeaient fort de leur entourage, et le front de Charles, lui-même, commençait à se montrer moins sombre. Au délicieux printemps de la vie, les regrets, les peines les plus cuisantes de l'amour ne sauraient être durables.

Ils attachaient une extrême importance à attirer la foule, non par amour du gain, mais parce qu'il leur fallait de nombreux spectateurs pour consacrer leurs talents, leurs succès.

A cet égard, ils comptaient avec raison sur la jeunesse, la grâce et l'élégance de leurs actrices; la vogue est d'ailleurs acquise, si ce n'est au beau, au mérite, au moins à ce qui n'a pas d'elle un besoin pressant, immédiat.

Tout justifia leurs prévisions : artistes et amateurs vinrent spontanément leur composer un orchestre, très suffisant pour le cadre, et nullement maladroit. La province goûtait les mélodies du *Mariage secret*, à l'égal des élus de la capitale.

On commençait par la jolie comédie de M. Léon Guillard, intitulée : *les Frais de la Guerre*, où ces dames firent merveille.

La ville et *la cour* étaient accourues dès la première représentation ; les châteaux voisins occupaient les dix loges principales. L'on est si heureux à la campagne de retrouver quelque chose des plaisirs de la ville !

Les applaudissements furent unanimes : Guébin, dans le rôle de *Geronimo*, du chef-d'œuvre de Cimarosa, fut pris pour le célèbre artiste du Théâtre-Italien de Paris, par

quelques bonnes gens non habitués de la salle Ventadour.

Il se prêta gaîment à le laisser croire, en baragouinant des vers du Tasse aux oreilles d'un voyageur de l'hôtel de France, où les nouveaux artistes étaient descendus. Lablache en partie fine au théâtre de R****! L'excellent bouffe y aurait lui-même pris plaisir.

La semaine suivante, la petite troupe fut invitée à faire de la musique au château de la marquise de Cerisy, à deux kilomètres de R**** Charles joua de la harpe, Florestine et Hélène du piano, tous chantèrent, et le concert fut suivi d'un bal élégant, où ces dames ne brillèrent pas moins qu'au théâtre. Les procédés des maîtres de la maison furent parfaits, et réciproquement.

Au retour à l'hôtel dans de confortables voitures, par une nuit tout étoilée, Jules,

enthousiasmé, voulait passer sa vie au théâtre :

— Est-il un plaisir égal à celui que nous goûtons! disait-il. L'aristocratie nous recherche, et il n'est pas un spectateur qui ne batte des mains à chacun de nos baissers de rideau. Combien j'ai été applaudi hier après mon grand air dans *l'Éclair !* Fi de l'existence végétative du commun des hommes! Et que sera-ce dans une grande ville! Le charme, comme le succès, sera double. Nous allons révolutionner Blois le mois prochain. On peut nous siffler, sans doute, et cela, dit-on, est humiliant; mais mon honneur est-il à la merci du premier goujat qui aura un franc dans sa poche pour payer sa place au parterre? Qui n'a été sifflé dans sa vie! Ne siffle-t-on que le mauvais acteur? Il y a des déboires dans tous les états. La vérité, la morale sont huées pendant des siècles avant

de faire foi... Voyez le divin législateur des chrétiens!... Je me perdrais dans la nuit des temps, si je voulais approfondir mon sujet.

Jules s'exprimait et voyait en optimiste, si ce n'est en étourdi, quand il parlait ainsi. La tranquillité ne saurait être durable au théâtre.

Que les hommes paisibles et les femmes timides se gardent de cette existence exceptionnelle. Voltaire disait à une jeune actrice qu'il fallait avoir *le diable au corps* pour jouer la tragédie... Ce mot est parfaitement juste pour tout ce qui est artiste, fût-ce pour le plus humble acteur de vaudeville. Il faut une fermeté à toute épreuve, une philosophie non commune, pour parer aux péripéties incessantes de cette carrière.

Les jolies actrices, traitées comme des sœurs par leurs camarades, avaient semblé

adorables à de jeunes étourdis de la société de madame de Cerisy.

A tort ou à raison, ce qui appartient au théâtre est réputé accessible à la séduction sans difficulté, parfois même abstraction faite de tout cérémonial. Cela est triste, pénible pour qui cultive les arts avec passion, comme un des grands charmes de l'existence.

Les fils du comte de Senneville et deux de leurs parents, fixés au même château pour la saison de la chasse, n'avaient pas manqué une des représentations au théâtre. Invités chez madame de Cerisy, ils se montrèrent galants et empressés auprès des comédiennes, et les firent danser plusieurs fois. Rien de fâcheux jusque là, puisque Jules, Fouilleul et Charles firent danser eux-mêmes les nobles dames. Si les chanteurs furent juste-

ment discrets et réservés, les châtelains le furent peut-être moins.

Ces messieurs tombèrent d'accord que les actrices leur plaisaient, et qu'il était tout simple qu'ils les enlevassent au théâtre pour égayer la vie de château, dont la monotonie les fatiguait.

Si l'on va vîte en amour ou en fantaisie avec une cantatrice, on croit surtout pouvoir traiter sans façon un homme attaché au théâtre. Un joli garçon, riche et d'un grand nom, se prétend en droit d'enlever une comédienne au bras même de l'artiste, dût celui-ci s'en fâcher. Un comédien! fi donc! *cela* ne se bat pas, ou l'on ne se bat pas avec *cela*. L'aristocratie n'a nullement abdiqué ses prétentions, lors de la prise de la Bastille. Les mœurs *régence*, Louis XV, règnent encore au théâtre.

Les quatre roués étaient d'accord pour le

partage, l'attribution à chacun d'eux des jeunes dames. Restait à faire naître l'occasion, à réaliser l'excellent tour.

Les artistes, enchantés de leur soirée chez madame de Cerisy, ne pourraient manquer d'accepter une invitation semblable chez M. de Senneville. La distance était plus grande; la route traversait un petit bois; le bal se prolongerait, on reviendrait de nuit; les voitures et les cochers appartenaient au château....

Rien de plus simple : on se déguiserait en brigands féroces, armés des pieds à la tête; on tirerait quelques coups de pistolet en l'air, pour effrayer les chanteurs, et ceux-ci n'hésiteraient pas à céder leurs places dans les voitures, heureux qu'on les laissât regagner la ville à pied, avec les deux inséparables mères d'Hélène et de Marie. Respect à la vieillesse! Nos gentilshommes n'avaient

pas pu trouver dans leur entourage intime deux intrépides qui consentissent à enlever les matrones pour leur compte personnel.

Ils ne laissaient pas aussi de se croire obligés à quelque discrétion. Les grands parents sont d'une circonspection désespérante, et M. de Senneville ne se serait nullement prêté à ce que ses fils regardaient comme une bonne plaisanterie. Ce n'était pas au château de leur père que ces messieurs et leurs acolytes devaient conduire celles qu'ils appelaient déjà leurs conquêtes. Tout leur plan était réglé.

Guébin et ses amis se prêtèrent avec empressement à une nouvelle occasion de faire de la musique en bonne compagnie. Ils n'avaient plus que trois jours à passer à R****, et leur spectacle du lendemain était bien su, bien répété....

Ce fut avec un vrai plaisir que chacun se

para élégamment, attendant avec impatience les voitures qui venaient du château à deux heures chercher les joyeux convives.

Que cela tienne au temps, bon ou mauvais ou au progrès des lumières, le peuple se prête peu désormais aux roueries exorbitantes du siècle dernier. Il aura reconnu qu'il en était la première victime. Les domestiques sont moins dévoués, et la race des Frontin semble éteinte.

Les ravisseurs en herbe eurent la sottise de confier quelque chose de leurs projets à leur vieux cocher, à son départ pour aller chercher les artistes à R****, et l'honnête serviteur, s'il eut la faiblesse de n'oser présenter aucune objection, en conçut une extrême inquiétude de conscience. Il en entretint, pendant toute la route, son fils, qui conduisait la seconde voiture, et le jeune homme en vit par les yeux du vieillard. Les

projets de leurs seigneurs et maîtres furent qualifiés par eux de peu chrétiens. L'esprit religieux serait, à la différence de tant de choses, bel et bon par tous les côtés; il protégerait ceux-là même qui, dit-on, en sont le moins nantis : la gent artistique.

Le vieux cocher avait apporté deux jours auparavant la lettre d'invitation à Guébin, qui lui en avait généreusement payé le port: motif de plus à des réflexions sympathiques.

Le bonhomme prit le docteur à part, et s'échappa, non pas à dire tout le complot de ses maîtres, mais à exprimer de sérieuses craintes sur le retour de nuit à travers les bois.

Guébin comprit à dem-imot et eut l'adresse d'obtenir à peu près les détails désirables.

— Ah! se dit-il, je croyais ces gentilles-

ses-là passées de mode. Sous plus d'un rapport nous ne sommes pas des comédiens comme tant d'autres, et nous n'accorderions pas aux plus grands noms de la France une ombre de droit féodal sur nos dames... Le plus sage serait de s'abstenir, d'éviter le danger; le plus digne est de donner une leçon aux chevaliers félons... Merci, mon brave, dit-il au vieillard. Agissez selon les ordres de vos maîtres, nous n'en saurions rien craindre. Tenez seulement les deux voitures prêtes en dehors de la grille du château, à deux heures sonnantes. Nous nous échapperons du salon, nos dames enveloppées dans leurs manteaux; vous partirez grand train, et ces messieurs courront après nous, s'ils le jugent à propos. S'ils nous atteignent, ils seront mal reçus, ajouta Guébin en lui-même.

Une nouvelle gratification acheva de bien

disposer le cocher, qui se porta garant de l'exactitude de son fils comme de la sienne. Le plan du gros chanteur, comme il le nommait, conciliait son obéissance envers ses maîtres avec ses répugnances personnelles. « Les chevaux prendraient le galop, et il serait impossible de les retenir ; les artistes même forceraient les deux domestiques à hâter le train. »

Le docteur eut bientôt prévenu ses amis. Charles et Jules étaient furieux et voulaient un duel.

— Demain, soit, dit Fouilleul ; mais je suis en voix, en verve, je veux chanter aujourd'hui avec les nobles dames, et je vous assure que nous n'aurons pas l'occasion de tirer l'épée. Ces excentricités, projetées par l'ennui et l'oisiveté, avortent neuf fois sur dix; n'a pas de grandes aventures qui le voudrait bien. L'an dernier, j'ai passé le

mois de septembre dans un château de la Picardie ; nous étions six hommes d'esprit nous évertuant à nous amuser, et tous nos efforts d'imagination aboutirent à un procès-verbal de garde-champêtre, sur le terrain duquel nous avions conduit notre meute, ce qui nous a valu une condamnation correctionnelle fort peu romantique.

Tous quatre se munirent de bons pistolets, sans rien dire à leurs dames de la possibilité d'un danger, auquel ils espéraient échapper, sans en venir à l'extrémité encore fâcheuse de la plus légitime défense.

Jamais le temps ne fut plus pur, plus doux; jamais plus aimable laisser-aller de la part des amphytrions et des convives; jamais plus d'élégance, de politesse; jamais les arts n'eurent plus d'enchantements, et les artistes ne furent plus fêtés. Les quatre bandits en herbe s'étaient constitué commis-

saires, et tous les honneurs du dîner, du bal et du souper furent, comme ceux du concert, pour les belles cantatrices.

Les trente ans de madame Jurey n'obtenaient pas moins d'hommages que les jeunes attraits de ses compagnes ; un joyeux disciple de Balzac s'était prononcé pour elle dans ce qu'il appelait le partage du butin.

Deux heures sonnaient à l'horloge du château, au moment où le souper finissait. Les commissaires avaient précédé la compagnie dans le salon pour disposer la reprise du bal.

Guébin, digne à tous égards de son titre de directeur, s'était assuré que les voitures étaient à leur poste, et chacun des quatre amis avait obtenu de sa partner de ne pas veiller plus longtemps, en raison de la représentation du soir.

Ils avaient déposé les manteaux dans une

antichambre au rez-de-chaussée; le pêle-mêle était grand.

— Hâtons-nous, dit Guébin à madame Jurey, en l'entraînant.

— Hâtons-nous, répétèrent Charles et Jules à Hélène et Marie.

Fouilleul, à moitié gris, était seul en retard; il conduisait Florestine vers le salon.

Les deux vieilles dames marchaient constamment sur les pas de leurs filles.

— Veux-tu donc coucher au château? dit Guébin à Fouilleul.

— Volontiers, répondit le mélomane, sans voir plus loin.

— Et si l'on nous enlève Florestine! car nous ne la laisserons pas avec toi.

— Ah! morbleu!... je me souviens... reprit Fouilleul, en suivant son ami, non sans chanceler.

La gent dramatique et lyrique était en voiture et partait pour retourner à R***, non sans quelques regrets de la part des dames : elles auraient volontiers dansé jusqu'au jour.

Les jeunes Senneville et leurs deux amis s'aperçurent immédiatement de la disparition des artistes. Ils arrivèrent à la grille lorsque les voitures n'en étaient pas encore à vingt pas.

Leurs chevaux étaient prêts. Ces messieurs prirent à peine le temps de s'attacher de longues barbes postiches, de grands sabres autour du corps; leurs pistolets chargés, à poudre seulement, car ils ne voulaient non plus faire de mal qu'ils n'attendaient de résistance ; leurs pistolets étaient dans les fontes de leurs selles ; en cinq minutes ils partirent et se mirent au galop sur la trace des voitures.

Les chevaux des carrosses ne valaient pas moins que ceux de selle, et les deux cochers voulaient, de plus en plus, éviter à leurs maîtres les suites possibles d'une mauvaise action. Les artistes plaisaient à tous.

Les voitures allaient atteindre le faubourg de R***.

Fouilleul était dans celle qui marchait la dernière, avec Guébin, Marie, et mesdames Jurey et Jollivet.

— Allons, dit-il en reconnaissant l'approche de la ville, le docteur est un mauvais plaisant. Il n'a jamais été question de nous enlever nos dames. Guébin a voulu, en nous effrayant, nous ramener de bonne heure au gîte, afin que nous chantions mieux ce soir *Zémire et Azor*. »

En ce moment, MM. de Senneville et leurs amis, jurant, criant, épuisés de fatigue, ar-

rivaient enfin, mais plus ou moins distancés les uns des autres.

Le premier en tête tira un coup de pistolet, en ordonnant au cocher d'arrêter, et, parvenu à hauteur de la portière, il s'écria : « A nous les belles cantatrices. »

Il se trouvait du côté de Fouilleul, qui venait de s'endormir, et qui, réveillé en sursaut, prit la chose au sérieux, et s'écria lui-même en ripostant au feu : « Au diable les nobles bandits. »

L'assaillant tomba de cheval atteint au bras.

Arrivés successivement, les jeunes fous s'arrêtèrent à l'aspect de leur ami blessé, et plus souffrant de sa chute que du coup de feu.

Les voitures avaient cependant continué leur route, nonobstant ou en raison même

des cris de ces dames fort effrayées. Les artistes étaient de retour à l'hôtel.

— Grand merci, et retournez vîte sur vos pas, dit Guébin aux deux cochers, comprenant, à la cessation de la poursuite, que le coup de pistolet de Fouilleul avait porté. Je vais vous accompagner jusqu'au lieu de la rencontre : je redeviens médecin en ce moment.

Pendant que ses amis, ignorant son dessein, gagnaient paisiblement leurs chambres, le docteur retrouvait bientôt les aimables étourdis, honteux et attendant impatiemment une voiture, pour y placer leur ami, tout froissé de sa chute. Guébin se fit reconnaître, leur dit sa profession de médecin, et s'assura avec plaisir que la blessure du jeune Senneville était extrêmement légère. Il y mit un premier appareil.

Ces messieurs lui firent mille apologies, qu'il agréa sans récrimination.

Ils lui demandèrent le secret; il le promit, et ils se séparèrent bons amis. Le docteur avait l'expérience, qui sait faire bonne part à la fougue de l'âge. La leçon avait au surplus suivi de près la sottise, et la leçon était, paraît-il, profitable, puisque les jeunes gens n'osèrent pas même gourmander leurs domestiques. Le vieux cocher l'apprit à Guébin, qui, le lendemain, alla au château donner de nouveau ses soins au blessé, à la prière de celui-ci.

— Voilà un dénoûment terre à terre, indigne de notre roman comique, dit Fouilleul, et je vous l'avais annoncé. Cette fois encore, la montagne en travail a avorté, et par la faute du médecin. Le fait de ces gentillâtres devait emporter mort d'homme.

— Je me refuse aux moyens violents :

ils compromettraient notre caravane lyrique, dit Guébin, et je n'envie point à Jules les douceurs de la cour d'assises. Les arts sont essentiellement pacifiques.

— Moi, dit Florestine, je regrette de ne pas avoir été enlevée : cela est à voir, et ces jeunes gens sont fort bien.

VIII

« La carrière du théâtre est animée,
» brillante : il n'en est pas où l'on
» sente mieux la vie. »

(Casimir Bonjour).

La petite troupe marchait par échelons. Après son mois passé au chef-lieu d'arrondissement, elle arrivait au chef-lieu de département, et le succès, même sous le rapport des recettes, ne pouvait manquer de l'accompagner.

Le bon goût de ces messieurs les portait à respecter la pudeur publique, et la foule accourait, dès-lors que la mère pouvait se faire suivre de sa fille au spectacle. Si directeurs et comédiens font de mauvaises affaires, c'est leur faute. Que ne repoussent-ils bien loin les trois quarts du répertoire actuel ! Que n'en retranchent-ils au moins

les mots fâcheux! Toute pièce à laquelle une jeune personne ne peut pas assister est indigne du théâtre.

Ils firent des affaires d'or à Blois pendant tout le mois de novembre, et on les avait même invités à rester une quinzaine de plus, lorsque leur mauvaise étoile leur envoya le fameux farceur C***, le grand chanteur de chansonnettes. Or, ces messieurs s'étaient promis de ne s'adjoindre aucun comédien de profession, et celui-là moins qu'aucun. C*** pensait qu'au seul bruit de son arrivée, l'on allait courir au devant de lui. Il n'en fut rien. Ce n'était pas son compte.

Il s'avança et déclina ses nom et qualités.

— Monsieur, je suis votre serviteur, répondit Guébin. Enchanté de...

Ce sangfroid le glaçait; enfin il énonça ses prétentions.

— Mille grâces, lui dit le gros garçon;

notre répertoire est arrêté pour le peu de temps que nous avons à passer à Blois et vous voyez (l'entrevue avait lieu au théâtre et pendant la représentation de l'*Ambassadrice*) que nous n'avons pas besoin d'auxiliaire pour attirer la foule. Il ne nous faut que de bonnes pièces, et nous nous sommes formellement interdit le vaudeville grivois. Dieu nous garde de nous salir la mémoire de ces vilenies.

— Le public me désire : il me demandera, reprit le saltimbanque.

— Ce sera vainement.

Il sortit indigné.

Sa menace avait inquiété les artistes, et ils voulurent trancher la question, en jouant le lendemain, afin de partir de suite, si le public prenait parti pour ce garnement.

Il faut rendre justice à C*** : sa cabale était parfaitement organisée, elle se montra me-

naçante. La moitié de la salle le demanda dès le lever du rideau. Guébin s'avança modestement et dit :

— Messieurs, c'est par respect pour vous, pour vos familles, que nous ne saurions représenter les pièces du répertoire de M. C***. Par la même raison que vous avez goûté et applaudi les chefs-d'œuvre comiques et lyriques, vous ne pourriez supporter des crudités où des niaiseries dignes des théâtres en plein vent. M. C*** cherche d'ailleurs à s'imposer à nous par de mauvais moyens ; nous nous y refusons complètement.

Le bruit devint étourdissant; Fouilleul et Marie tentèrent en vain de jouer les deux premières scènes de *la Belle Fermière.*

Fouilleul, impatienté, s'avança à son tour au bord de la rampe, et dit au public :

— Messieurs, si vous ne voulez pas nous permettre de vous donner en paix le spec-

tacle annoncé, veuillez reprendre votre argent au bureau. J'ajoute que c'est notre clôture : nous ne sommes pas habitués à pareil *sabat*.

— Quelle insolence ! s'écrièrent quelques énergumènes ; des excuses ! des excuses !

— C'est une plaisanterie, reprit Fouilleul. Je ne vous ai fait aucune injure, et dès-lors je ne vous dois pas d'excuses. Je vous offre de nouveau le spectacle annoncé...

— Eh bien ! recommencez, dirent les plus raisonnables : nous n'avons rien entendu des premières scènes.

Entêté comme un Picard et exaspéré par le bruit, fort peu mélodieux, sans doute, de tout un parterre, hurlant ainsi qu'une masse de fous furieux, Fouilleul n'était nullement disposé à céder, et ses amis n'étaient pas hommes à le démentir. Jules même l'applaudissait des coulisses, et trouvait sa

bonne contenance au-dessus de tout éloge. Fouilleul acheva de révolutionner le parterre par sa nouvelle allocution.

- Messieurs, dit-il, notre affiche du jour est le seul acte qui nous lie envers vous. Or, elle ne nous impose nullement l'obligation de jouer deux fois les mêmes scènes. Ce n'est pas notre faute si vous ne nous avez pas écoutés, et vos vociférations ont tellement effrayé mademoiselle Marie, qu'elle en est malade...

Les plus impassibles prirent parti contre les artistes et menacèrent d'escalader le théâtre.

— Ah ! s'écria Fouilleul en saisissant un *banc de gazon* qu'il trouva sous sa main : si vous ne venez qu'en nombre double de ce que nous sommes, nous nous défendrons et vous repousserons ; autrement, vous nous assassinerez.

Les trois amis de l'orateur se montraient en effet armés de toutes pièces au fond du théâtre.

Le maire, qui venait d'arriver au spectacle, accourait, justement mécontent, pour s'interposer et signifier aux artistes qu'ils eussent à recommencer *la Belle Fermière.*

Il n'aurait pas été à temps d'empêcher l'invasion du théâtre, ou du moins les voies de fait, si les artistes n'eussent rencontré des auxiliaires fort inespérés.

Il y avait au parquet une douzaine d'officiers de hussards d'un régiment arrivé le même jour, et qui ne faisait que passer.

L'un d'eux avait reconnu Fouilleul dès le commencement du débat, et, le sachant mauvaise tête par merveille, il avait pris plaisir à voir s'il irait jusqu'à résister à tout un parterre. Non moins fou que son compatriote, ou enthousiasmé de l'énergie pi-

carde, il monta sur une banquette avec plusieurs de ses camarades, et, se retournant vers ceux qui escaladaient la barre du parterre pour avancer vers le théâtre :

— Il a, sacrebleu raison! s'écria-t-il, je ne comprends rien à pareil tapage, et je m'oppose à toute escalade, dans l'intérêt de l'ordre, dussé-je mettre le sabre à la main.

Les cabaleurs s'arrêtèrent tout court, montés à demi sur la barre, au bruit des huées du reste de la salle. L'aide de la force armée ramenait l'opinion aux artistes.

Fouilleul avait reconnu dans celui qui s'interposait si à propos son condisciple le capitaine Ravel, qui, s'avançant vers la rampe, au milieu du brouhaha, lui dit :

— Sois tranquille, mauvais sujet, *ils* n'arriveront pas jusqu'à toi ; mais recommence la pièce à cause de nous.

Fouilleul, devenu sage à toute extrémité, annonça gravement que l'on allait recommencer, par procédé pour MM. les officiers.

Le parterre s'insurgeait de nouveau, lorsque la jeune et jolie Marie, toute en larmes, cédant aux instances de l'honorable maire de Blois, rentra sur le théâtre et alla vers Fouilleul, le pressant de lui donner la réplique, ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce.

Marie fut applaudie avec une espèce de frénésie, au rebours de ces messieurs.

Le capitaine alla dans les coulisses serrer la main de cet enragé de Fouilleul, qui, furieux, voulait défier le public en masse, et chargea son ami d'une commission dont les artistes n'eurent connaissance que le lendemain, un cartel pour C***. Heureusement M. Ravel décida celui-ci à s'éloigner dès le soir même.

Fouilleul triomphant voulait annoncer au parterre le départ de son antagoniste, et que la petite troupe continuerait ses représentations. Le maire, de qui la bonté et la tolérance s'étaient lassées, s'y opposa formellement.

— Non, mes chers messieurs, dit-il aux artistes, je ne saurais vous exposer au danger de nouvelles scènes semblables à celle-ci. Oncques ne vis rien de pareil. Sans l'intervention de vos amis les hussards, j'allais sans doute subir un siége, de concert avec vous, car je dois protection même aux fous; mais nous aurions fini par être pris d'assaut et peut-être assommés par mes administrés. Autant mourir autrement et plus tard. Votre mois de séjour est expiré : partez, comme vous en aviez d'abord l'intention, comme vous l'avez annoncé ce soir, et grand bien fasse à la ville de Tours qui va

avoir le bonheur de vous posséder. Je vous y voudrais déjà rendus, tant il va me falloir de précautions pour qu'on vous laisse voyager en paix. On m'a dit que je devrais vous envoyer coucher en prison, mais cela ne vous rendrait certainement pas plus sages. Allez donc, et ne péchez plus, s'il se peut. Au train que vous avez pris, je doute que vous fassiez votre année au théâtre. Peste! vous défiez une salle entière : cela est fier, cela est beau, mais cela n'est pas prudent, et je préfère que vous alliez faire ailleurs de la chevalerie artistique. Si vous êtes gens à écouter un conseil, prenez garde au public avec lequel vous allez avoir affaire à Tours. Ne vous attaquez pas aux dragons de la garnison. Vous devez leur être moins sympathiques qu'aux hussards, et défendez bien vos dames, qui sont fort attrayantes, contre le militaire et le civil. Le cavalier est entre-

prenant, et le négociant Tourangeau aimable et riche.

Fouilleul et Jules voulaient insister et rester à Blois, Guébin, qui sentit que le magistrat municipal avait parfaitement raison, empêcha ses amis de répondre, et fit, au contraire, des apologies.

Jules était d'ailleurs plus flatté qu'humilié de l'allocution du maire.

— Je défie le diable et tous les traîneurs de sabre qui marchent à sa suite ! dit-il ; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas déja tué un colonel, M. Darville, qui ne m'a échappé que grâce à Charles.

« Sans crainte, ainsi que sans audace,
» L'homme est Dieu sur la terre et tout-puissant en soi.
» L'homme, s'il a du cœur, est toujours à sa place,
» Qu'il soit pâtre, histrion ou roi. »

Ce maire est lui-même un homme d'es-

prit, de qualifier notre conduite de chevaleresque ; Fouilleul a été admirable d'énergie, et je donnerais dix ans de ma vie pour avoir pris, comme lui, l'initiative. C'est ainsi qu'il faut faire, et que je continuerai à faire; respectons dans le comédien notre individualité et celles de nos amis. Ah! messieurs de la cabale, je suis avide de l'occasion de vous braver, à mon tour. Honte à qui baisse la tête devant vous. On l'a dit : Combien faut-il de sots pour constituer un public ?

IX

« L'amour, ce petit Dieu, qui fait par sa puissance,
» Extravaguer l'adolescence. »
(Anseaume).

Le maire de Blois, désirait que la petite troupe partît de nuit. Ces messieurs prétendirent que cela était attentatoire à leur liberté, à leur dignité, et ils quittèrent Blois, comme ils se l'étaient promis, en plein midi.

— Nous aurions fait injure à ce beau soleil de décembre, dit Fouilleul, et je deviens romantique, rêveur, comme si j'avais soixante ans. Mon cœur les a par sa fatigue et ses souvenirs ; il est vieux, vieux comme... l'immensité. J'ai quelque chose du comte de Saint-Germain. Je crois avoir vécu au temps du déluge, avant Jésus-Christ tout au moins.

J'ai connu Jeanne d'Arc, j'ai été blessé près d'elle à la bataille de Beaugency; j'ai enseigné le clavecin à la Pompadour, et chanté avec madame Laruette.

Leurs amis les officiers de hussards recommandèrent les artistes à leurs camarades les dragons de Tours, et tout s'y passa le mieux du monde. Ils s'étaient engagés pour trois mois à Poitiers, à partir du premier janvier, et déjà, au lendemain de Noël et le carnaval commençant, ils se félicitaient de n'avoir pas appris que les charmantes actrices eussent été l'objet d'une tentative même de séduction au chef-lieu d'Indre-et-Loire.

Hélène était en scène chantant délicieusement *le Billet de Loterie*, de Nicolo.

Madame Duval avait, à tort ou à raison, pleine confiance en la sagesse de Charles, qui, toujours au souvenir d'Ida, était réelle-

ment plus grave ou sérieux que Guébin lui-même, et plus fraternel qu'aucun pour Hélène. Elle le prit à part et lui dit l'embarras où la mettait depuis huit jours la poursuite d'un jeune homme qui envoyait chaque matin à Hélène les bouquets les plus galants et les lettres les plus passionnées.

— C'est, dit madame Duval, l'associé ou le principal commis du plus riche négociant de Tours. Il passe devant la maison peu après l'envoi de ses missives, et, curieuse de le voir, j'ai encouragé, bien contre mon gré, ses espérances, en entr'ouvrant le rideau de la fenêtre d'Hélène, sans me montrer le moins du monde. Il a cru que ma fille était sensible à sa belle passion, dont cependant elle ne se doute pas, et il écrit qu'il l'attend demain à souper chez lui, à son hôtel sur le quai. La porte cochère sera ouverte, et il traitera Hélène en reine, avec

tous les égards et les respects dus à sa beauté, à ses talents, etc. Ma fille se lève fort tard, et j'ai pu lui cacher lettres et bouquets ; mais notre amoureux menace de son désespoir, si sa flamme n'est pas couronnée, et voilà ce qui m'épouvante. Comment faire ?... Tenez, le voilà à sa place accoutumée, dans la première loge à gauche. Heureusement Hélène suit à la lettre la recommandation de M. Guébin, de ne jamais porter les yeux hors du théâtre : sans cela elle aurait aperçu depuis longtemps les mines du galant. Madame Jurey et Florestine en rient, et j'ai eu beaucoup de peine à les empêcher d'en amuser, comme elles disent, Hélène elle-même. J'aurais peur, moi, que ma fille ne prît au contraire cela au sérieux, et je crois que le plus sûr est de lui cacher l'extravagance de ce jeune homme. Encore une fois, comment faire ?

— D'abord, rassurez-vous, lui dit Charles, sur les suites du désespoir du joli garçon. S'il se jette à l'eau, c'est son affaire particulière. Vous ne quittez non plus Hélène que son ombre, ainsi je ne vois pas comment notre galant pourrait l'approcher. Je vous accompagnerai du reste pour venir au théâtre et vous en retourner, et je vous garantis de toute scène fâcheuse.

Le lendemain, madame Duval fit lire à Charles l'épître quotidienne. Le galant se refusait à mettre en doute qu'Hélène acceptât l'invitation pour le soir, tant il aimait, etc.

Madame Duval était furieuse, indignée; elle menaçait de s'enfuir avec sa fille.

— De grâce, calmez-vous, madame, lui dit Charles. Je vous jure de couper court aujourd'hui même à des démarches qui vous blessent avec raison. J'irai chez ce

monsieur, et lui arracherai, à quelque prix que ce soit, la promesse solennelle de ne plus troubler en rien votre repos.

Charles fit part de son embarras à Jules et à Fouilleul.

— N'est-ce que cela? dit Jules. Je me charge de la procuration que madame Duval t'a donnée, et je jure de ne compromettre en rien la vertu d'Hélène et notre honneur à tous.

Charles savait à quel point il pouvait compter sur ses amis; toutefois, honteux de leur laisser les dangers possibles de cette aventure, il se dirigea, sans trop savoir ce qu'il ferait, vers l'hôtel du jeune négociant, à l'heure indiquée pour le souper.

Neuf heures sonnaient lorsqu'on ouvrit les deux battants de la porte cochère; sans doute Hélène était attendue en voiture.

Presque au même instant, Charles vit

venir deux femmes d'une tournure singulière, voilées, et drapées dans de grands châles.

A peine étaient-elles entrées que les domestiques se mirent en devoir de refermer la porte. L'arrivée d'une chaise de poste ne leur en laissa pas le temps. Le postillon pénétra dans la cour, et un homme, qui parlait en maître, descendit de voiture, exprimant sa surprise de voir l'hôtel si brillamment illuminé.

Bientôt ce fut un mouvement extraordinaire, les valets couraient de tous côtés, ne sachant à qui entendre; des éclats de rire retentissants arrivaient jusqu'à Charles; les deux dames, toujours voilées, descendaient l'escalier à la hâte avec le monsieur arrivant, qui semblait leur faire de vaines instances, tout en riant lui-même, pour les retenir; les rieuses franchissaient enfin le

seuil, et Charles reconnaissait, à leur gaîté folle, ses amis Fouilleul et Jules, vêtus avec une élégance merveilleuse des plus beaux atours de Florestine.

— Peste soit de l'importun! quel beau souper nous manquons là! dit Jules, allant à Charles et lui prenant le bras... Allons, Fouilleul, dis notre mésaventure. Je suis désolé de quitter mon rôle de jeune demoiselle, j'y étais à ravir.

Fouilleul raconta à Charles leur complot de se présenter au jeune négociant sous des habits de femme. « S'il est homme d'esprit, il nous donnera à souper, et rira le premier et plus fort qu'aucun de notre travestissement, disions-nous. Si, au contraire, il se fâche, il aura tort, et nous le prierons très sérieusement nous-mêmes de ne plus chasser sur nos terres; car, en bonne morale, les actrices ne doivent aimer que leurs ca-

marades, et celles qui sont assez osées pour en agir autrement, devraient être à jamais déclarées indignes du sanctuaire des coulisses.

» Quoi qu'il en soit, nous venions d'entrer chez notre amphytrion. Surpris d'apercevoir deux dames, lorsqu'il n'en attendait qu'une, il s'efforçait de faire bonne contenance, et nous introduisait au salon, lorsque le bruit d'une voiture entrant dans la cour l'a troublé au dernier point.

» M. Paul, c'est le nom familier du jeune négociant, d'après les domestiques, M. Paul semblait étonné de nos manières... aisées; il nous regardait, et ne savait quel parti prendre, quand un valet a annoncé que M. Dubuis, le chef de la maison de commerce, s'informait s'il y avait bal ou soirée *chez lui.*

» M. Dubuis est entré au même instant,

Nous replacions nos voiles, que nous étions en devoir de quitter pour nous montrer avec d'autant plus d'avantages. M. Paul était comme pétrifié, hors d'état de dire un mot, de faire un mouvement. Jules aurait été assez fou, je crois, pour rester; je n'ai osé, moi, et j'ai pris le chemin de l'escalier. « Eh! mesdames, de grâce, que je ne dérange rien, a dit M. Dubuis, en me retenant par la main avec beaucoup de galanterie... Je serais désolé d'être ainsi arrivé mal à propos. Je vous en prie, belles dames... »

» Le courage me revenait, et j'allais accepter l'invitation, lorsque Jules, qui avait d'abord fait le brave, s'est enfui, retroussant sa robe jusqu'au dessus du genou, au risque de scandale. Plus réservé, j'ai laissé M. Dubuis, non moins surpris et incertain que son associé sur l'*espèce* des gens qui se trouvaient chez lui, mais prenant gaîment

son parti sur l'ensemble de l'aventure ; j'ai laissé, dis-je, l'honorable millionnaire me donner la main jusqu'à la porte cochère, où tu es témoin que je lui ai fait une révérence classique.

» Nous pouvions très bien rester à souper, sauf à justifier notre travestissement, par l'époque du carnaval où nous entrons. Le cœur a manqué à Jules, je ne m'en consolerai pas. »

Le lendemain, Charles était dès huit heures du matin chez madame Duval, et bientôt arrivait une lettre, qu'elle retira sans mot dire au porteur. Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle, j'ai osé vous écrire que je vous aimais, et je n'ai rien exagéré. Je n'ai pu parvenir à vous plaire ; dès-lors, j'ai eu tort à vos yeux. Deux de vos amis vous ont vengée de ma présomption.

» Peut-être en riez-vous avec eux. En

effet, je n'ai pas réussi. S'il en était autrement, je serais le plus heureux des hommes : mon amour est donc tout ce qu'il y a de plus pardonnable.

» Je quitte Tours pour quelque temps : je crains, j'en conviens, le ridicule qui s'attache à l'insuccès; mais vous êtes, je le sais, aussi bonne que belle, et vous serez discrète. Je suis si malheureux! »

Hélène ne lut non plus cette lettre que les précédentes, dans la crainte qu'elle ne se prît à aimer le très joli et très généreux Paul, que les plus riches demoiselles à marier de Tours se disputaient à l'envi pour époux, et madame Duval, comme madame Jollivet, continua à faire bonne garde de sa fille.

X

« Vous me juriez amour, et vous me méprisez :
» Je n'étais qu'un jouet qu'à loisir vous brisez. »

La petite troupe avait acquis un ensemble incomparable ; elle était recommandée de toutes parts et impatiemment attendue à Poitiers par l'école de droit et les premières familles aristocratiques. Le talent de Charles sur la harpe n'avait pas moins fait de bruit à Tours que la belle voix d'Hélène. L'accueil fut excellent et unanime.

Dès le lendemain du début, la très belle comtesse de Luciennes se fit annoncer chez Charles, que ses succès au théâtre et la gaîté, et surtout l'amitié de ses camarades commençaient à distraire de l'abandon d'Ida.

La comtesse, fière de porter un des grands noms de la province, avait l'aisance d'une femme de trente-un ans, qui a passé la moitié de sa vie à la cour et dans les plus somptueux salons de Paris.

— Monsieur, dit-elle au jeune ténor, je vous ai entendu jouer de la harpe à Tours, et je viens vous demander ce que, je le sais, vous y avez refusé plusieurs fois; mais je me prétends irrésistible, et vous le reconnaîtriez, si je vous contais mes victoires sans nombre.

— Madame, répondit Charles, je comprends facilement, en vous regardant, vos *victoires et conquêtes*. Rien ne m'est moins contestable, et je m'empresse d'ajouter que vous pouvez compter un vaincu de plus. Je me rends sans condition aucune, votre demande est octroyée.

— On n'est pas plus aimable. Ce n'est

pas toutefois à mon bénéfice personnel que je sollicite...

— J'en ai grand regret.

— Il s'agit de ma nièce, de la belle des belles, comme on la nomme à Poitiers, et mes obligations ne seront pas moins grandes. Mathilde de Lorières, orpheline presqu'à sa naissance, a été élevée à Paris et y est restée jusqu'à l'âge de vingt ans, en raison de l'extrême tristesse de la maison de son aïeule maternelle, septuagénaire et infirme, son seul asile possible ici, au moins pendant l'hiver, puisque je passe à peu près ma vie à la campagne. Un vaste hôtel, sans autres habitants qu'une pauvre femme perdue de douleurs rhumatismales, ne sortant jamais, n'est nullement attrayant pour une belle jeune fille, au sang provençal; aussi le séjour produit-il son effet naturel sur ma nièce. Elle s'ennuie à mourir depuis

son arrivée à Poitiers, il y a deux mois, et, pour en venir à mon sujet, Mathilde a appris à Paris à jouer de la harpe ; elle désire en continuer l'étude ; il n'y a personne ici qui puisse la diriger, et je m'adresse à vous.

— Mon Dieu! madame, j'ai bien peu de temps dont je puisse disposer....

— Vous avez accueilli ma supplique telle quelle, m'avez-vous dit, et j'ajoute que toutes vos conditions d'heure et *autres* sont acceptées à l'avance.

— Ne parlons, je vous en supplie, d'aucunes conditions ; l'ambassadrice, de son aveu, doit seule en imposer. Je suis à vos ordres.

— Ma voiture est à votre porte, et ma chère enfant est impatiente ; vous ne savez pas, heureux artiste, ce que c'est que l'en-

nui, *ce cruel tyran des âmes qui pensent*, chez une jeune fille...

Cinq minutes après, madame de Luciennes entrait triomphante dans le grand salon de l'hôtel de Lorières. Mathilde y jouait de la harpe ; son aïeule se tenait près de la fenêtre dans la chambre voisine.

— Victoire, dit gaîment madame de Luciennes à sa nièce, monsieur n'a pu me refuser. Il n'est pas moins poli et bien élevé que harpiste habile.

Mathilde se leva avec empressement et vint embrasser sa tante.

Charles salua profondément.

Madame de Luciennes présenta l'artiste à sa vieille parente en termes obligeants, et l'aïeule de Mathilde le remercia elle même. Madame de Lorières avait toute sa raison, mais les narcotiques, dont elle faisait usage pour ses affreuses douleurs, la tenaient

dans une somnolence presque continue.

Mathilde était de première force sur la harpe, et Charles n'eut que bien peu à reprendre à sa manière. Enchanté, ébloui, il n'avait rien d'un grave et pédant professeur, sa timidité était extrême; il tremblait de toucher la main de son élève, il était moins à l'aise qu'elle. Madame de Luciennes en riait de tout son cœur. « Bravo! disait-elle, vous êtes un harpiste comme je l'avais rêvé, et je puis consciencieusement aller à ma campagne. Je suis fort en retard pour les plantations de cet hiver.

Mathilde conservait, elle, une espèce d'impassibilité sans raideur.

Après deux heures de musique, de chant, qui ne furent qu'un instant pour le jeune artiste, il se retira heureux, le cœur plein de Mathilde, s'engageant à revenir le len-

demain, tous les jours. « Quel bonheur ! se disait-il, si j'étais aimé d'une si belle personne ! Mathilde semble douce et bonne, nullement fière de sa noblesse ; j'ai maintes fois rencontré son regard, et toujours plein de bienveillance....

Puis le souvenir d'Ida lui revenait cuisant, et Charles fondait en larmes. L'amour trompé, odieusement trahi, combattait l'amour naissant...

Le présent ne tardait pas à donner tort, une fois de plus au passé.

Mathilde était avide de leçons de harpe, peut-être aussi de la présence de celui qui la lui enseignait, et le départ de sa tante ne lui laissait pas, à la vérité, d'autre distraction.

Son aïeule le reconnaissait et redoublait de politesse envers Charles, qui, elle le savait, s'était refusé à accepter d'autres

élèves, fût-ce au prix le plus élevé. Les leçons étaient d'ailleurs de délicieux concerts, d'un véritable agrément pour la vieille dame. La porte de sa chambre, toujours ouverte sur le salon, lui en rendait l'audition complète.

Malheureusement les douceurs de l'harmonie aidaient parfois aussi aux effets du pavot et du laudanum ; la bonne marquise sommeillait dans son grand fauteuil, et un tête à tête de deux heures est dangereux entre jeune homme et jeune fille. Les harpes étaient d'accord, les cœurs en firent de même. Peu de mots, prononcés bien bas, pour ne pas réveiller la digne aïeule, firent bientôt, du maître et de l'élève, deux amants tendres et passionnés, sans autre séduction que leur amour réciproque.

Guébin dirigeait le théâtre avec tant de facilité et de sens, fort du bon vouloir de

tous, que Charles pouvait consacrer plusieurs heures par jour à Mathilde, et celle-ci mettait toute son adresse à ce qu'aucun importun ne vnît troubler les moments toujours trop courts de leurs entrevues. Elle était, comme Charles, toute au présent, abstraction faite de position et de fortune, et ne voyait rien autre, rien de mieux surtout, que de faire de la musique avec un amant charmant et adoré. Il en est souvent ainsi au délicieux printemps de la vie ; on n'existe réellement que pendant les heures consacrées à l'objet aimé, on dévore le surplus, on s'efforce de le dissiper, d'en bannir la pensée; on dort ou l'on s'étourdit, on compte les minutes, on s'efforce, on s'ingénie à hâter la course du temps.

Les beaux jours s'écoulent comme les mauvais.

Mathilde avait pour tuteur un officier

général, en mission depuis plusieurs années en Orient. C'était lui qui avait placé Mathilde en pension à Paris, ne voulant la renvoyer en Poitou que pour l'époque de son établissement.

Surpris d'apprendre la rentrée de la jeune fille chez son aïeule, sur la demande de celle-ci, il s'occupa, dès son retour à Paris, de trouver un parti convenable pour sa nièce, et bientôt il y réussit au delà de ses espérances. Il écrivit aussitôt à madame de Luciennes.

La comtesse revint à Poitiers dans les premiers jours du printemps.

Elle assista à quelques leçons de harpe, et sa sagacité fut inquiète de quelques regards, de quelques signes d'intelligence qu'elle crut remarquer.

Le laisser-aller de la grande dame était en défaut. Elle ne voulait reconnaître que

pour elle-même et ses pareilles, le privilège des aimables folies; elle le refusait aux jeunes filles. Il y a ainsi dans le monde un code tacite, des lois consacrées, et ces restrictions au désordre sont encore une fortune pour la morale.

La noble comtesse n'était pas femme à se récrier bien fort, tant elle avait vu d'exemples plus fâcheux dans son entourage. Son amour-propre était surtout en jeu.

Le mal était fait, si mal il y avait, plus ou moins; il fallait prendre les choses dans l'état, et y porter remède. « Je suis sûre de Mathilde, se dit-elle, notre noble sang ne peut mentir, et ma nièce perdra ses habitudes de harpe sans trop de regret, comme on change de maître de musique. Sans doute celui-ci est fort bien, plus distingué qu'aucun homme du monde; mais enfin c'est ou ce n'est qu'un artiste, et l'on traite

avec ces gens-là l'argent à la main. Les préparatifs de son mariage, les soins de sa toilette distrairont Mathilde. »

Madame de Luciennes n'employa aucun préambule, aucune circonlocution pour annoncer à sa nièce que son tuteur arrivait le jour même, et lui présenterait un colonel d'un grand nom, avec lequel son mariage était arrêté.

Impassible ou indifférente, la jeune fille ne laissa échapper aucun signe de joie ou de peine. Elle leva les yeux sur sa tante, et reçut la nouvelle, comme si elle s'y fût attendue, sachant depuis huit jours le retour en France de son tuteur.

La présence de madame de Luciennes aux leçons de harpe y apportait une contrainte qui lui rendait peut-être son amant moins cher. Et puis, il est d'usage qu'une riche héritière se marie, et l'on n'épouse

pas un artiste, cela ne s'est jamais vu. Charles, par un juste sentiment d'orgueil, n'avait rien dit à ces dames de sa naissance; il prétendait ne déroger en aucune façon en jouant la comédie, et ne voulait pas s'en excuser.

— Bien, ma chère, dit madame de Luciennes, heureuse de reconnaître dans sa nièce ce qu'elle appelait l'esprit de sa famille.

Enchantée de voir tout se passer suivant ses prévisions, elle courut vers Charles, afin, comme elle le disait, de tout liquider en une heure. Il n'est si douces ou bonnes folies qui ne finissent.

Elle entra joyeuse, riante, chez l'artiste.

— Je ne vous demande pas, je ne veux pas savoir, monsieur, lui dit-elle, si j'ai des reproches à vous faire. Un joli homme a des priviléges que je respecte. Ma nièce et moi

nous vous devons beaucoup d'argent pour vos leçons de harpe et de chant, et je vous prie d'accepter ces cent louis.

— Ah ! madame, je ne puis...

— Il est tout simple et naturel que l'artiste reçoive le prix de son talent, le salaire de ses soins. Vous chantez au théâtre...

— La position est différente.

— Vous ne prétendez pas traiter avec les nobles maisons de Lorières et de Luciennes sur le pied de l'égalité... Quoi qu'il en soit, ma nièce va se marier.

— Mathilde !... c'est impossible.

— Dites, s'il vous plaît, mademoiselle de Lorières. J'ajoute qu'elle n'y fait aucune difficulté, aucune espèce d'objection. Le colonel comte de Norvil est un parti envié de nos plus nobles maisons.

— Fût-ce un roi, Mathilde ne saurait...

— Je me retire, monsieur : toute discus-

sion sur un sujet semblable ne peut se soutenir entre nous. Votre jeunesse peut seule vous excuser, et je ne veux pas vous dire des vérités pénibles. Nos relations de musique se terminent et se soldent par un compte d'argent. Il serait de mauvaise compagnie d'y ajouter un mot. Adieu, monsieur.

La grande dame se retira avec la même aisance qu'à sa première visite, trois mois auparavant.

Charles était désespéré, et s'écriait, éperdu d'amour, comme il avait dit à madame de Luciennes : « Mais il est impossible !... »

Il voulut tenter un effort suprême et révéler son nom. Il alla à l'hôtel de Lorières.

Le concierge, qui l'avait en affection pour ses manières affables, lui exprima ses regrets de ne pouvoir le laisser entrer. « M. le général vient d'arriver avec le colonel de Norvil, son ami, qu'il présente en ce moment

à notre jeune demoiselle ; mes ordres sont positifs, dit le bon serviteur. »

Charles tenta de franchir le grand escalier. Deux valets lui barrèrent le passage.

Il rentra, la mort dans l'âme. Sa position lui semblait affreuse, et il ne pouvait ouvrir son cœur, confier sa peine à Jules lui-même. Sa délicatesse, d'ailleurs, ne lui permettait pas de dire avoir été aimé de Mathilde. Pouvait-il aussi se plaindre d'être oublié ? La contenance, les regards de madame de Luciennes lui en avaient dit plus que ses paroles : un artiste ne saurait être qu'un jouet pour une grande dame, qu'un jouet qu'elle brise à son gré. Le monde !... Charles n'en savait rien à vingt-cinq ans.

Il connaissait les issues, tous les appartements de l'hôtel de Lorières, la chambre même de Mathilde. Il résolut d'y parvenir, le soir, par dessus les murs du jardin.

Par des efforts inouis, il trouva moyen d'arriver sur le faîte du mur. Il allait sauter dans l'intérieur, lorsque l'approche et les aboiements de deux énormes chiens le forcèrent à revenir sur ses pas.

— Madame de Luciennes a pensé à tout, se dit-il, et Mathilde, qui n'a pu ignorer que je me suis présenté à l'hôtel, ne m'a pas écrit un mot de consolation ou d'adieu ! Elle est grande dame, elle aussi !... Elle me dédaigne ou me méprise ! Voilà donc la vie que j'avais rêvée si belle ! Une coquette m'a brisé le cœur à vingt ans; l'honneur m'a forcé à m'éloigner de Marie, un ange de candeur et d'amour; Ida m'a fui, et Mathilde m'abandonne !... A ma honte infinie, la mort de ma mère bien aimée est peut-être ce qui m'a frappé le moins cruellement !... Fi de ma destinée : je n'en veux plus, je n'ai pas la force de la subir.

Sans penser à la douleur qu'il causerait à son digne oncle, si bon, si tolérant pour lui, Charles, après une nuit passée tout entière sans sommeil, s'occupait sérieusement de se faire sauter la cervelle, et déjà il avait chargé ses pistolets et se disposait à écrire à Jules, lorsque Guébin entra chez lui, au point du jour, et l'aborda avec sa rondeur accoutumée.

— Mon ami, lui dit-il, notre petit contrat à la main, je viens te sommer de ne plus hésiter à quitter Poitiers, quelque charme qui t'y retienne. Fort de ta signature et de la toutepuissance que toi-même m'as déférée, j'ai traité pour aller passer la belle saison à Nantes. Je tiens à faire consacrer nos succès par les suffrages d'une grande ville. La direction Nantaise est, une fois de plus, en désarroi, et le préfet de la Vienne a bien voulu écrire pour nous, sans compter une

vingtaine d'étudiants en droit, au nombre desquels tes amis MM. de Ruillé se sont distingués par la chaleur de leur zèle. Nous avons du répertoire pour quatre mois, et nous l'augmentons chaque jour... tout nous promet plaisir et fortune... Mais je te vois fatigué, bouleversé, tu as une fièvre atroce. Pourquoi ces pistolets ?...

— C'est, je crois, le seul remède à mon mal.

— Allons donc ! tu ne t'y connais pas; moi seul suis compétent sur cet article, et je mets, d'autorité d'amitié et de médecin, ton remède dans ma poche, comme inopportun jusqu'à l'absurde, et contraire à mes ordonnances et prescriptions. Voyons : qu'as-tu ? Hier encore, à notre répétition à trois heures, tu étais d'une humeur charmante et chantais à te faire adorer.

— Hier encore, mon ami, je me croyais

aimé. On me l'avait juré cent fois, et depuis on m'a non seulement désabusé, mais congédié, humilié, repoussé, si ce n'est chassé, ainsi qu'un valet dont on n'a plus que faire. Ah ! maudites soient les grandes dames ou demoiselles !

— Tu n'es pas homme à me nommer celle-ci, et j'en ai regret : j'irais la remercier de t'avoir rendu au culte des arts, que tu étais en train de négliger, si ce n'est d'abdiquer pour elle. Ingrat ! tu veux te tuer, parce que l'on a pris une initiative, que toi-même peut-être aurais prise dans quelques jours ! Est-ce pour se marier que l'on te quitte ?... Oui. Ah ! n'envie pas du moins le sort du ravisseur. S'il ne se désespère que plus tard, ce sera avec plus de raison, pour plus longtemps, et je ne sais pas si je l'empêcherais de recourir à tes moyens violents de guérison. Tu n'es pas, je le sais, de ces

mannequins que l'on nomme des hommes à bonnes fortunes, des séducteurs de profession, de ces gens qui aiment à froid. Je te fuirais bien loin. Au contraire, ton cœur est tout entier de la partie, sans raison ni réserve. A ton retour d'Allemagne à Paris, il venait, paraît-il, de subir une crise telle que celle d'aujourd'hui, et tu vois bien que tu n'en es pas mort. Que cette seule observation te guérisse. Ton mal est inhérent, endémique à la jeunesse, et tu t'en corriges tous les jours. La belle demoiselle te délaisse ! Elle venge les grisettes que tu as délaissées ou que tu délaisseras. La rupture vient le plus souvent d'en haut. Laisse faire la jolie femme, tu n'empêcherais rien. *Formosis levitas semper amica fuit.* Une Nantaise te vengera de la perfidie poitevine, puis une autre, puis une autre. Loin de ma pensée de te conseiller l'inconstance, qui d'ailleurs

n'est pas dans ta nature. Livre doucement ta vie aux arts en première ligne, puis aux amours, leurs accessoires obligés, et ne te tue *plus*, si l'on te quitte. Avant six mois, tu ne t'en fâcheras pas même. Il faut prendre le monde comme Dieu l'a fait, et c'est une œuvre admirable, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Pardonne mon outrecuidance; ce ne sont pas mes raisonnements que je compare au magnifique édifice du grand architecte, et toutefois je suis fier et surtout heureux d'être arrivé pour empêcher la pitoyable hérésie de ton suicide, ton oncle m'en remerciera... Voilà ton pouls changé, calmé du tout au tout. Ce que c'est que la pression de main d'un ami !

— Fais-moi quitter Poitiers le plus tôt possible.

— Ce sera au premier jour. Je me fais

fort au surplus, au prix d'une nouvelle ordonnance, de te rendre capable d'assister, impassible, à la noce.

— Non. Oh ! non, ne t'y trompe pas.

— Eh bien ! soit, je vais te faire changer d'air. C'est un moyen connu, familier, commode au médecin. Adieu, cher convalescent.

XI

« Ah! la belle, la grande chose que
» l'art, et que l'art est bien autrement
» dévoué qu'un ami, bien autrement
» fidèle qu'une maîtresse, bien au-
» trement consolant qu'un confes-
» seur! »

(*Mémoires d'*Alexandre Dumas, *tome IX*).

Il ne faut pas proscrire la vie agitée. Les belles années de la jeunesse ne sauraient être sans plaisir, sans charmes, et l'existence peut valoir quelque chose avant trente ans.

Un certain vagabondage peut même avoir un côté avantageux. On rencontre beaucoup de gens, en courant le monde, sur les grandes routes, dans les lieux publics, et il y a nécessairement du bon sur la quantité. Le bien domine même, disent les optimistes.

A vingt-cinq ans on sent vivement, on se récrie, on peste, on jure après sa destinée; puis le calme revient, on ne se rappelle plus ce qui a été pénible, on regarde de toutes parts, et l'on a bientôt aperçu ou retrouvé des consolations. L'essentiel ne serait-il pas d'avoir de longues années devant soi pour essayer la vie sous d'autres faces, et en espérer du plaisir ou du bonheur... sauf déceptions nouvelles?

Le directeur du théâtre de Nantes, n'avait pu atteindre la fin de l'année théâtrale, et les malheureux artistes fuyaient de toutes parts, cherchant un public plus facile, une ville plus hospitalière. Aucun nouveau directeur ne se présentait, au grand regret des autorités, et Nantes, allait être sans spectacle.

Plusieurs jeunes Nantais, étudiants en droit à Poitiers, qui s'étaient liés avec

les artistes par occasion, charmés de rencontrer au théâtre des hommes aussi distingués, engagèrent ces messieurs à aller se montrer sur la scène de leur ville natale.

Edouard et Alfred de Ruillé, qui se faisaient particulièrement les patrons des artistes, portèrent l'obligeance jusqu'à entraîner leurs compatriotes, qui se trouvaient à Poitiers avec eux, et tous partirent pour Nantes, dans la semaine-sainte, pour aller assister aux débuts de leurs recommandés, noble emploi, disaient-ils, de leur vacance de Pâques.

Les aimables étudiants, une fois sur les lieux, mirent de leur parti la jeunesse commerciale, et l'aristocratie elle-même céda à l'impulsion.

Le succès dépassa les espérances les plus présomptueuses. La troupe tout entière fut redemandée à la fin de la représentation

de début et, dès la première semaine, elle compta, pour la campagne d'été, un nombre d'abonnés double de celui que le dernier directeur avait pu réunir pour l'hiver. Elle était à la mode, elle faisait fureur.

Edouard et Alfred de Ruillé avaient, l'un vingt-quatre et l'autre vingt-cinq ans, et venaient de terminer leurs études. Ils ne se destinaient point au barreau, et n'avaient suivi des cours de droit que pour obéir à leur oncle le marquis de Saint-Aubin.

Ce gentilhomme avait passé sa vie à Paris jusqu'à l'âge de cinquante ans, dans la familiarité des artistes les plus distingués de l'époque. Il avait été l'intime de Fleury, de Talma. Il avait assisté aux derniers moments de celui-ci, en 1826, et versait encore des larmes en racontant les détails de sa mort. Il avait, disait-on, joué la comédie avec les plus grandes dames de la cour.

A la mort de sa sœur, madame de Ruillé, le bon marquis avait quitté ses habitudes parisiennes si chères, et était venu à Nantes présider aux soins de toute espèce nécessaires à ses neveux, et surtout à leur jeune sœur, la petite Léocadie. M. de Ruillé père n'existait plus depuis dix ans déjà.

Le marquis voulait que ses neveux goûtassent, dès la jeunesse, les jouissances de la fortune. Il leur avait fait faire leur éducation en province un peu à leur loisir, à leur aise, au moins pour l'école de droit; mais il se disposait à les lancer dans la carrière, à leur ouvrir les portes de la capitale. Il s'était refusé à jamais séparer les deux frères. « Ma vie a été bonne, disait-il, à cela près d'un appui incessant, d'un cœur à qui je pusse me confier à chaque instant. L'homme le plus heureux éprouve un vide, s'il ne peut penser tout haut, dire peines et

plaisirs à un ami sûr, dévoué. Ces deux jeunes gens s'aiment; je leur prodigue l'or ; même pour leurs fantaisies; ils ont de la santé... Je me plais à les voir heureux : je veux qu'ils me bénissent. Quant à ma petite Léocadie, je la garderai longtemps à faire du bruit autour de moi, sous les auspices de cette vieille anglaise qui lui donne toute l'instruction désirable. Léocadie est frêle encore, mais elle se fortifie à jouer avec sa chèvre au soleil de mon parc, à donner des soins à sa volière, à ses lapins... Ses frères ont le double de son âge, ils la protégeront après moi. »

M. de Saint-Aubin, peut-être par un certain dédain des caquetages de la province, se plaisait surtout en famille; il passait des heures entières à voir courir Léocadie, et il avait laissé ses neveux séjourner à Nantes beaucoup plus souvent qu'à

Poitiers. Les trois jeunes gens étaient des modèles d'élégance et de distinction.

Le retour d'Edouard et d'Alfred fut une grande joie pour l'hôtel du marquis.

— Mon oncle, dit Alfred, le plus jeune, le plus gai des deux frères, nous t'apprendrons quelque chose d'aussi merveilleux que la fin de nos études en droit. Tu es sans doute étonné que nous ayons passé, tout d'une haleine, le carême à Poitiers sans te faire maintes visites. Nous devons à ta bonté de ne pas te tromper, même en cela : ce ne sont point notre dernier examen et notre thèse qui nous ont retenus, mais bien les plus aimables artistes, qui jamais aient monté sur le théâtre. J'ai beaucoup pensé à ce que tu nous as dit souvent de la grâce incomparable avec laquelle Fleury et Armand portaient l'épée et l'habit de cour..... Eh bien ! je ne saurais croire que ces

grands comédiens aient été supérieurs à nos amis. Je dis : nos amis, parce que nous n'avons pu manquer de les aimer, nous étant trouvés par hasard en rapport avec eux. Nous avions bien reconnu que ce n'étaient pas des garçons tailleurs ou des épiciers qui avaient pris le théâtre pour y végéter en paresseux, et nous avons appris d'eux sans surprise leur fortune et leur position sociale. Ils ne sont au théâtre que jusqu'au premier octobre, à moins qu'ils ne continuent leur association, ce qui n'aurait rien d'étonnant, tant ils y prennent plaisir. Le croiras-tu ! Le jeune premier rôle et ténor, celui avec lequel nous sommes le plus liés, Charles de Surval, est docteur en droit, et nous a fort aidés pour nos thèses : c'est le plus excellent répétiteur. Il n'est pas pédant surtout ; il riait de toutes ses forces, en nous indiquant quelques unes

des arguties, au moyen desquelles les professeurs nous désarçonnent souvent. Et il est de première force sur la harpe. Il faut l'entendre chanter : *O Richard, ô mon roi !* en s'accompagnant. Il arrache des larmes, et nous fait rêver de notre cher Henri. Ah ! tu n'y résisterais pas toi-même, toi qui aimes tant notre bon roi !

Ici la jeune Léocadie prêta grande attention au discours de son frère. La harpe était son instrument favori, et son institutrice, miss Western, lui avait déjà enseigné tout ce qu'elle en savait, à l'extrême regret de la jolie enfant, avide d'y progresser. Elle goûta vivement la réponse du marquis.

— Tu m'apprends en effet des merveilles, mon neveu, dit le vieux gentilhomme, et je ferai de l'extraordinaire en l'honneur de tes amis, comme tu les nommes. J'irai au spectacle à Nantes pour la première fois

de ma vie. Je n'ai peut-être jamais vu de comédiens de province, nous en faisions peu de cas dans notre monde parisien. Mon journal annonce pour aujourd'hui : *l'Homme du Jour ou les Dehors trompeurs*, et *l'Eclair*, opéra d'Halévy... C'est du grand répertoire par excellence. Assurez-vous d'une loge, mes enfants.

Ce spectacle un peu froid, mais décent et convenable, fit un plaisir infini à la jeune fille, qui n'était jamais encore entrée dans un théâtre. Elle s'informa auprès de ses frères de celui des quatre artistes qui était, suivant eux, harpiste si habile, et elle le regarda plus que les autres. Le rôle du *Baron* dans *l'Homme du Jour*, fit surtout honneur à Charles dans l'esprit de M. de Saint-Aubin.

— Ce jeune homme est vraiment bien, dit le marquis à ses neveux. Amenez-le

demain déjeûner à l'hôtel, je suis désireux de le voir à la ville. Les autres ne sont pas mal, mais je suis encore pour les exceptions au théâtre.

Léocadie était la plus curieuse de la famille de déjeûner avec un comédien. Elle espérait que ses frères le feraient jouer de la harpe, et elle les gagna à ses intérêts. Elle se leva de bonne heure pour tenir sa musique et son instrument en ordre. Coquette sous un autre rapport encore, elle mit une fleur dans ses cheveux, elle se fit belle. Elle avait vu quatre actrices charmantes, et la nièce de l'honorable marquis de Saint-Aubin ne devait pas, pensait-elle, leur être inférieure. Léocadie répéta aussi son morceau de harpe de prédilection, pour le cas où on la prierait de se faire entendre à son tour. Elle sentait que son jeu laissait à désirer, et elle s'en dépitait. Elle en au-

rait versé des larmes de regret, si elle n'avait craint d'être surprise par l'arrivée de l'ami de ses frères.

Charles attendait impatiemment MM. de Ruillé, qui venaient le chercher en voiture, en raison de l'éloignement de l'hôtel de leur oncle.

— Ah! leur dit-il, à peine assis avec eux dans la calèche, ce que vous m'avez dit de M. de Saint-Aubin me donne un empressement extrême de lui être présenté. Son suffrage m'est plus précieux qu'aucun.

— Et notre petite sœur, que vous n'avez pu bien voir du théâtre dans sa loge, dit Edouard, et qui vous a tant applaudi, à votre air du premier acte; notre chère Léocadie, que nous avons entendu jouer de la harpe dès le point du jour, sans doute dans la pensée que vous demanderiez à juger de ses forces...

— Merci, merci, mes amis.

Charles fut frappé de la noblesse du maintien du marquis, comme il avait, la veille, admiré l'expression digne et fière de son visage au spectacle. Il exprima en bons termes à son hôte l'honneur qu'il recevait de son invitation, et salua avec beaucoup de grâce la jeune fille et son institutrice. Après cinq minutes, tous les cœurs lui étaient acquis.

Le marquis lui fit donner mille détails sur ses camarades et leur association.

— C'est charmant, dit M. de Saint-Aubin, c'est une idée essentiellement heureuse, et j'en sais gré à votre ami le docteur. Cela émane d'un homme d'esprit, intelligent de la vie. Il est remarquable de rondeur, de naturel. Mes neveux m'ont vanté aussi sa belle voix de basse, sa gaîté dans *Don Pasquale*, etc.

— Il n'est pas moins noble et énergique dans le rôle de *l'Amant bourru*. Il entend très bien le théâtre : c'est lui particulièrement qui a formé ces dames à la scène : il les fait répéter, au besoin, dix fois de suite, sans leur passer un vers faux, de même que notre ami Fouilleul sauterait au plancher pour une intonation équivoque.

— Vous devez jouer le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la *Métromanie*.

— Hélas ! monsieur le marquis renouvelle mes douleurs. Il ne se rappelle pas que nous ne sommes que quatre hommes, et qu'il y en a cinq rôles dans la *Métromanie*.

— Il est vrai.

— A Poitiers, possédé du démon ou de la passion de la meilleure comédie que l'on connaisse depuis Molière, le cher Guébin, enthousiaste du rôle de *Francaleu*, ayant entendu mentionner un ancien acteur, en

retraite aux environs, s'en alla le trouver et lui offrit une bonne somme pour jouer *M. de Baliveau*. Il le paya même d'avance... Au jour convenu, le vieil histrion arriva ivre-mort, et il nous fallut changer le spectacle. Guébin, furieux, mit son homme à la porte, s'il ne le battit. Cela nous a corrigés à jamais de nous associer des comédiens de profession, et nous sommes condamnés à nous priver de jouer *la Métromanie*, que nous avions étudiée, que nous aurions jouée avec amour. Je ne saurais dire quels en sont nos regrets!

— J'aime à vous entendre parler ainsi. Oui, l'art a des délices incomparables, et il y a bonheur à interpréter un chef-d'œuvre, à l'animer, lui donner la vie. Le croiriez-vous! je sais encore la comédie de Piron du premier au dernier hémistiche, et il faudra qu'un de ces jours nous en disions, à nous

deux, la grande scène du troisième acte. Je suis un *Baliveau* de la vieille roche.

— Je le crois sans peine, et je me tiendrai fort honoré, humble *Damis* que je suis, d'avoir un oncle tel que vous.

Au salon, après déjeûner, Charles se prêta avec empressement à chanter l'air de *Richard*, en s'accompagnant de la harpe, et, cette fois, M. de Saint-Aubin, les yeux mouillés de pleurs, lui prit la main et la serra avec vivacité.

— Je n'avais pas éprouvé pareil plaisir depuis longtemps, dit-il à Charles. Bravo! bravo! monsieur. Cet air est superbe, bien choisi et bien chanté.

L'heureux artiste acheva de gagner les bonnes grâces de toute la famille, en faisant jouer de la harpe à la jeune Léocadie pendant une heure, sans plus de pédantisme qu'il n'en avait mis en parlant droit à Poi-

tiers avec MM. de Ruillé. La petite sœur avait pris une excellente leçon, et miss Western elle-même en avait bien profité.

Il exprima la crainte d'avoir été indiscret en restant aussi longtemps.

— Pour vous rassurer, dit le marquis, agréez notre invitation à tous de revenir demain.

— Je ne saurais refuser, répondit Charles en se retirant, et ce jour-ci restera des plus beaux de ma vie.

Le marquis dit deux mots à l'oreille d'Édouard, qui reconduisait l'artiste.

— Mon ami, dit M. de Ruillé, je viens d'être constitué ambassadeur, et j'arrive sans préambule à ma mission; donnez, je vous en prie, quelques leçons de harpe à ma sœur.... J'ajoute bien vîte qu'il ne sera pas question de salaire entre nous. Seulement, en raison de l'heure, la plus facile

pour vous, je crois, acceptez de déjeûner...

— Ce me sera plaisir infini, répondit Charles; à demain... Ici, nul danger, ajouta-t-il en lui-même, Léocadie n'est encore qu'une jolie enfant, et son institutrice ne la quitte pas. O Mathilde! ton souvenir me poursuit encore. Que de bonheur je t'ai dû! que de bonheur tu m'as enlevé!

Chez M. de Saint-Aubin, ces leçons de chaque matin étaient une fête pour tous.

Le marquis revint sur son sujet favori, et répéta avec Charles la scène du troisième acte de *la Métromanie*.

L'artiste fut enthousiasmé, et avec juste raison. C'était la grande et belle diction de la Comédie-Française, une noblesse incomparable, une accentuation large, à la manière de *Rachel*, à rendre à jamais insupportables les déclamations, les gens de métier.

Charles ne put s'en taire et exprima chaudement son admiration.

— Eh bien! je vais vous surprendre, dit M. de Saint-Aubin. J'y ai réfléchi, et je crois avoir tout prévu, avoir examiné la question sous toutes ses faces: mettez de nouveau *la Métromanie* au répertoire, je jouerai *Baliveau* avec vous et vos amis. Ce sera sans doute un fait inouï, sans exemple dans notre aristocratie; mais je n'ai nullement regret de ne pas ressembler à tout le monde, et je suis assez fort logicien pour prouver aux médisants que c'est là une distraction inoffensive et nullement indigne d'un homme de cœur et d'honneur.

Charles était peut-être moins surpris que contrarié. M. de Saint-Aubin sur le théâtre! un riche et noble propriétaire! Il n'osait lever les yeux.

— Vous voilà pâle, effrayé, dit le mar-

quis. Vos compliments de tout à l'heure n'étaient-ils donc pas sincères ?

— Pardon. Le succès ne m'est pas douteux, et mes amis seront justement fiers de leur *camarade* d'un jour...

— Mon cher Charles, dit Alfred, ne craignez pas que nous puissions être personnellement contrariés du fait de notre oncle. Nous partageons tous ses sentiments sur le bien et le mal en général, et sur la question de jouer la comédie en particulier. Le succès aussi n'est pas douteux pour nous ; ainsi *procédez* comme s'il s'agissait de tout autre amateur que vous jugeriez digne de jouer *Baliveau* avec vous.

Charles n'en était pas moins ému, et plutôt inquiet que satisfait. Il est d'un noble cœur d'accepter, de courir soi-même au danger auquel on se refuse à exposer, fût-ce un indifférent.

Les artistes furent enchantés de l'offre du marquis, et se mirent entièrement à ses ordres pour les répétitions et le jour de la représentation.

— Je suis pressé de jouir, j'ai soixante ans, dit M. de Saint-Aubin, invitez vos amis à venir répéter demain dans mon jardin. C'est le lieu de la scène pour les quatre premiers actes, et je ferai tout disposer pour qu'il y ait convenance parfaite, ainsi que dans mon salon pour le cinquième.

Ce fut une partie de plaisir pour tous, et chacun reçut avec grande déférence les avis du marquis. Il savait à la lettre les traditions, et il fut jugé inutile de répéter au théâtre.

Charles eut une vraie pensée de cœur. Il avait été question, entre ses amis et lui, de donner une représentation au bénéfice des pauvres, par reconnaissance pour la bonté

infinie des Nantais et de leurs autorités. Il obtint que ce fût celle de *la Métromanie*, et tout fut réglé en conséquence.

Quelle foule et quelle belle recette pour les indigents ! Les plus grandes dames en magnifiques toilettes remplissaient les loges de tous les étages. Quel succès aussi pour les acteurs, et particulièrement pour *M. de Baliveau !* Le dernier spectateur des troisièmes semblait comprendre, prolétaire ou autre, que le marquis ne faisait injure à personne, qu'il était meilleur comédien qu'aucun, et qu'il doublait par son concours l'aumône faite aux malheureux. L'aristocratie, d'abord fort effarouchée, s'était promptement rassurée, par le bruit que Charles et ses amis s'étaient plu à répandre des talents exceptionnels de M. de Saint-Aubin et de la pensée de bienfaisance qui le faisait agir. Les applaudissements étaient

spontanés, unanimes, intelligents, et jamais le chef-d'œuvre de Piron ne fit autant de plaisir.

Charles, cependant, était peu ou point à son rôle, au moins jusqu'à ce que le succès du marquis fût prononcé, tranchant. Alors, alors seulement, et rassuré par M. de Saint-Aubin lui-même, il reprit courage, et, dans leur grande scène, les applaudissements adressés à son interlocuteur le touchaient beaucoup plus que ceux qu'il recevait pour son compte.

Le marquis s'en aperçut, et lui dit dans la coulisse : « Je lis dans votre cœur ; vous êtes un digne jeune homme ; vous avez tremblé pour moi, tout en blâmant ma fantaisie, dont, mieux inspiré que moi-même, vous avez fait une œuvre de charité ; honneur à vos procédés, monsieur. »

Il ajouta cinquante louis à la recette pour

les pauvres, et fit de brillants cadeaux aux actrices. Les journaux de toutes couleurs eurent la pudeur, le bon goût de ne pas même le nommer, tout en lui donnant les plus justes éloges, et Guébin renvoya vers lui le président du bureau de bienfaisance, qui se présenta pour le remercier comme chef de la petite troupe ; enfin, l'excentricité la plus exorbitante dont on ait souvenir à Nantes ne causa ni chagrin ni désagrément à aucun.

Le marquis vint, souriant, le lendemain au devant de Charles, en lui tendant les deux mains, et les jeunes gens l'accueillirent mieux que jamais : ils avaient assisté au spectacle, et Léocadie, particulièrement, convint que son cœur avait battu bien fort.

— Je suis plus brave que vous tous, mes enfants, dit M. de Saint-Aubin, et toutefois je ne vous causerai plus de pareilles émo-

tions, je vous aime trop pour cela. Eh ! si vous n'étiez pas si trembleurs, je prendrais, je crois, parti sous les drapeaux de Charles pour l'emploi des pères-nobles. J'ai eu fort à lutter contre mon désir de jouer *le Bourru Bienfaisant* avec *la Métromanie. Baliveau* était un rôle trop peu important pour ma fièvre théâtrale... Rassurez-vous : j'ai fait ma clôture *définitive et sans remise.*

Les artistes eurent fort à se défendre contre les demandes d'une seconde représentation de *la Métromanie,* qui leur étaient faites de toutes parts. Les amis de Charles les lui renvoyaient, et celui-ci n'était nullement tenté d'en entretenir le marquis, de gagner de l'argent au prix d'appréhensions affreuses. Il sentait qu'il serait mort du coup de sifflet que le premier malveillant aurait pu jeter à la face de l'honorable gentilhomme, et il osait à peine parler comédie, théâtre avec lui.

XII

« I know not if angels weep, but men
» Had weept enough — for what — to weep again. »
(Byron.)

M. de Saint-Aubin et Charles s'étaient réciproquement fort sympathiques, et lorsque le jeune artiste était libre de ses moments, il allait à l'hôtel avant l'heure de la leçon de harpe et se plaisait à se promener dans le parc avec le marquis. Les causeries de celui-ci étaient pleines d'intérêt, sur l'aristocratie et les notabilités littéraires de la Restauration et des premières années de la révolution de juillet. Les anecdotes, particulières à M. de Saint-Aubin, avaient surtout de l'attrait pour Charles, qui y puisait une connaissance approfondie du monde. « Ah! j'ai beaucoup vu, je dois avoir appris, j'étu-

die toujours, et je ne sais que peu ou point. Autant vaut livrer sa barque au courant que la Providence nous a fait, disait le marquis. »

Un jour, entraînés par la vivacité de leur entretien, ils arrivèrent à la partie la moins fréquentée du parc, à l'extrémité d'un sentier, que plusieurs fois M. de Saint-Aubin avait semblé vouloir éviter de suivre.

— Ah ! s'écria Charles étonné, ce petit tertre ressemble à un tombeau, et rien n'est plus romantique; un noble cœur a choisi l'emplacement.

— Oui, c'est en effet un tombeau : Elda y repose, je l'ai rapportée de Naples.

— Un amour d'Italie ?

— Non, mon ami, Elda était de la Franche-Comté, de la petite ville de Vesoul... Vous apprenez beaucoup avec moi, me dites-vous obligeamment : j'en doute, et je ne

sais pas si mon expérience vous servira jamais. Quoi qu'il en soit, vous vous rappellerez, je crois, à quarante-cinq ans, ce qui m'est arrivé à cet âge, et vous éviterez peut-être, pour vous ou pour ce qui vous est cher, la faute dont le souvenir fait encore mon désespoir...

« J'aime à conter, vous l'avez reconnu, et je vais vous dire un des derniers épisodes de ma vie agitée :

» J'arrivais, dis-je, à quarante-cinq ans ; mes cheveux prenaient la teinte argentée qui annonce l'approche de l'hiver de l'homme, et je m'étais dit maintes fois que la saison des douces folies était passée, que je ne devais plus aimer que les enfants de ma sœur. Hélas ! le plus sage radote sur ce sujet plus que sur tout autre, et meurt, je le crains bien, dans l'impénitence finale. Que l'occasion se présente à lui, il la saisit avec

plus d'empressement qu'il ne faisait au printemps de la vie. Où fuir, où se cacher pour éviter de mal faire? Je ne saurais le préciser.

» Un de mes parents éloignés, habitant la petite ville de Semur, m'invita à être le parrain de son fils aîné. Il croyait m'avoir quelques obligations, et me témoignait sa reconnaissance par cette politesse.

» Je ne pouvais manquer d'accepter, jusqu'à la *commère* quelconque que l'on me donnerait pour partner. Je ne m'informai de l'âge et du personnel que pour y conformer les cadeaux d'usage. On veut faire comme tout le monde, même à quarante-cinq ans.

» Elda Belmont, appelée à partager avec moi la responsabilité du salut du nouveau-né, étrangère elle-même à Semur, profita de la compagnie d'une dame qui se rendait

à Paris, pour arriver chez mon parent. Une demoiselle ne doit pas voyager seule.

» Ma pensée n'était nullement à la jeune fille, avec laquelle mes rapports ne devaient être que de quelques jours. Mon imagination ne m'en avait présenté aucun portrait. J'avais acheté gants, bouquet, dragées, boîtes et colifichets de baptême pour une *commère* de vingt-six ans, d'une position modeste, ainsi que l'on me l'avait écrit.

» Elda était petite, peu jolie, mais blanche, bien faite et gracieuse ; ses yeux bleus étaient pleins de douceur ; son sourire, pâle comme un jour d'hiver, avait quelque chose de touchant. Elle devait être sympathique à un homme de cœur, car elle était frêle, impressionnable, et une toux sèche et fréquente témoignait d'une extrême faiblesse de poitrine. La chaleur de sa main était fébrile, et l'ensemble de sa personne sem-

blait en proie à un mouvement, à un entraînement pénibles.

» Je ne suis point égoïste. Si mon regard se fixe sur un être souffrant, c'est par un sentiment de tendre compassion, par un extrême désir de soulager ou de consoler. Et puis :

« Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
» Dont, par un doux rapport, les âmes assorties
» S'unissent l'une à l'autre, et se laissent piquer
» Par un je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer. »

» Pauvre enfant! dis-je au fond de mon cœur, après avoir adressé les politesses d'usage à ma petite commère.

» J'ajoutai aux cadeaux de baptême, et m'informai avec une tendre obligeance, autant que je le pouvais sans indiscrétion,

de mille petits détails de famille et de la vie intime d'Elda.

» Celle-ci ne pouvait s'offenser d'un intérêt exprimé avec une extrême délicatesse, et elle me répondait en toute sincérité. Sans en trahir aucun regret, elle me faisait part de son existence toute monotone. Un petit voyage à Besançon avec son père lui avait procuré quelque distraction, et sa santé en avait éprouvé un bien infini. « Ah ! les voyages ! disait-elle avec une espèce de passion. Quel plaisir ! On renaît à la vie. Le grand air, la variété des sites !... J'aurais désiré que Semur fût à cent lieues de Vesoul pour rester plus longtemps en route. Ma bonne cousine a pensé à moi pour marraine de son enfant, afin de me sortir, pendant quelques jours, de la tristesse de la maison paternelle ; mais qu'est-ce qu'une si faible distance à parcourir ! Je donnerais ma vie pour

passer trois mois en Suisse, en Italie, tout au moins à Nice. Les Napolitains disent, dans leur enthousiasme national : *Voir Naples, et puis mourir ;* je le conçois, et je dirais volontiers comme eux. »

» Nous étions au mois de juillet, la saison des voyages, et j'avais pris, à mon départ de Paris, un passeport pour Genève et Rome, que je voulais revoir, à l'approche probable de ma retraite à Nantes ; je n'étais pas entièrement décidé ; toutefois, mes amis des environs de Paris m'ayant invité à séjourner dans maints châteaux, et l'isolement des hôtels garnis commençant à m'effrayer.

» Le désir exprimé par Elda fit cesser mon irrésolution, et, sans aucune arrière pensée d'amour, sans apercevoir aussi l'immense responsabilité, au moins morale, que j'acceptais à la légère, ou plutôt au devant

de laquelle je courais sans réflexion, je m'écriai : C'est une fortune pour moi de vous entendre parler ainsi, mademoiselle, dis-je à Elda, et je vais solliciter de notre hôte son intervention auprès de votre famille, pour qu'elle m'accorde la faveur infinie de vous conduire en Suisse, en Italie, si vous voulez bien m'agréer pour chevalier. Je vous jure que vous n'en sauriez avoir un plus loyal et plus dévoué. L'intérêt que vous m'inspirez fera de moi le compagnon de voyage que vous pouvez désirer. Que je meure si j'oublie un instant ce que je devrai à l'honneur que je recevrai de votre confiance.

» — J'accepte, dit Elda, j'ai foi en vos promesses; la vie sous vos auspices ne saurait avoir aucun mauvais côté. Je vais écrire à mon père.

» J'obtins sans difficulté l'appui de mon parent.

» —Vous êtes bien hardi, bien aventureux, me dit-il cependant, et je n'aurais certainement pas osé prendre pour vous l'initiative de ce voyage. Je ne parle pas des quelques mille francs qu'il va vous en coûter, vous êtes fort au dessus de cela; mais vous avez des yeux, de la perspicacité, et vous ne pouvez manquer de reconnaître que la pauvre jeune fille dont vous allez vous charger, plus ou moins à l'étourdie, je vous en demande pardon, est, je le crains bien, frappée à mort. Cette insouciance, ce laisser-aller sont des symptômes sûrs. Lisez la lettre de son père : il y épanche sa douleur, il a déjà perdu ainsi plusieurs enfants ; Elda est son dernier bonheur, et il n'a plus, dit-il, la force de la voir mourir sous ses yeux.

» — Eh bien, repris-je, il faut essayer d'un

climat plus doux, d'un soleil plus chaud. Nous passerons l'hiver à Naples, s'il le faut, et je serai justement heureux et fier, si je rends à un honorable vieillard sa fille bien aimée pleine de force et de santé. Elda rêve de l'Italie ; ses instincts lui disent qu'elle se trouvera bien d'y séjourner... Je suis pour qu'on puisse réaliser tout le possible de ses rêves.

» Ce ne fut pas sans une grande hésitation que M. Belmont consentit au désir de sa fille ; il exprimait même l'espoir qu'elle y renoncerait ; il l'en priait, et, dans son anxiété, il rendait notre hôte juge suprême de la question de convenance, d'opportunité, etc.

» Elda n'hésitait pas, elle, et son affirmation eût entraîné les plus indécis. Elle ne respira à l'aise que lorsqu'elle se vit bien enveloppée, chaudement vêtue, dans une

bonne chaise de poste. La délicatesse de son père avait bien garni sa petite bourse, le vieillard avait épuisé pour elle ses dernières économies.

» Assis près d'Elda, je n'eus plus d'autres pensées. C'était des soins de chaque instant, d'une prévoyance tendre et compatissante. On peut ainsi s'absorber, vivre, pour ainsi dire, dans un autre être, jouir, surtout souffrir par lui. Ce n'est pas de l'amour; c'est bien mieux, et toutefois c'est un sentiment non moins dangereux, car il est plus touchant, et ne peut manquer d'inspirer un retour, dont l'objet aimé ne se rend pas compte, mais qui devient bientôt passionné, absolu.

» Elda n'était pas surprise, car elle n'avait rien prévu ni calculé; elle était heureuse, et s'appuyait le plus naturellement du monde sur celui qui se vouait lui-même à elle.

» — Ah ! dit-elle à l'aspect du lac de Genève, que cela est beau !... Il faut nous arrêter, séjourner ici.

» — Volontiers, répondis-je, Genève a un attrait particulier ; ses hôtels garnis sont justement renommés, et ses environs sont remarquables, pittoresques ; nous irons, si vous voulez, à Ferney.

» — Non, je n'aime pas Voltaire ; il avait prodigieusement d'esprit, et peu ou point de cœur.

» Telle de ses œuvres est une mauvaise action, m'a dit mon père, qui ne saurait se tromper sur pareil sujet. Les souvenirs de Rousseau me vaudront mieux, et ils seront le but de nos promenades. Je voudrais aussi naviguer sur le lac.

» — Cela est facile par les bateaux à vapeur : on cotoie la rive suisse ; on déjeûne à Lausanne, et l'on revient par la

rive savoisienne, moins gaie, moins animée, moins riche, moins peuplée, à la vérité.

» — Pourquoi donc ?

» — Les méchants calvinistes de Genève prétendent que c'est un effet tout simple de la différence de religion et de gouvernement.

» — Cela ne saurait être.

» — Sans doute, et je n'irai pas voir ici mon ami James Fazy, le type du républicain suisse.

» Je l'ai connu excellent et distingué, merveilleusement instruit dans sa jeunesse à Paris ; mais je ne suis plus de force à débattre avec lui ses théories, ses utopies ; mon cœur absorbe mon esprit, il est tout au bonheur. Ah ! que démocrates et monarchistes se disputent l'empire du monde ! votre bras s'appuie sur le mien, je sens votre

souffle qui me brûle, et je n'existe que de votre vie ! Fi de la politique !

» La fièvre me gagnait, fut-ce en dépit de moi, et la pauvre enfant en avait pour deux en ce moment.

» Quelle délicieuse journée passée sur le lac ! J'étais incessamment occupé à bien tenir le manteau d'Elda, parfaitement croisé sur sa poitrine, et la jeune fille s'extasiait à l'aspect de Coppet, de Rolle, de Morges.

» — Je voudrais aller aussi au Mont-Blanc, dit-elle au retour.

» — Avec plaisir, répondis-je ; mais il fait bien froid dans la vallée de Cluses, à Sallanches, à Chamonix surtout, si le soleil n'y brille pas de tout son éclat.

» — Oh ! nous aurons beau temps ! je veux absolument aller au Montanvert. Si mon manteau ne me suffit pas, vous y ajouterez le vôtre. Je ne tousse pas, assise bien

près de vous. Après quelques jours, nous irons nous réchauffer au doux ciel italien, tout d'une traite, jusqu'à Naples.

» Elda devenait tranchante.

» Tout souvenir étranger s'éloignait réciproquement, je crois; et, quant à moi, j'étais bien complètement au présent, tout à Elda.

» Cette romantique vallée de Chamonix est le pays le plus dangereux du monde. On s'y oublie; on y oublie tout ce qu'on s'était le plus promis de respecter : le devoir, l'honneur peut-être !...

» J'en partis le plus heureux, le plus inquiet, le plus tourmenté des hommes. Mes yeux ne quittaient plus Elda. En voiture, je ne perdais pas un de ses mouvements. J'étudiais l'expression d'un regard, la couleur de ses lèvres, de son teint, la chaleur plus ou moins morbide de son haleine. Le

plus léger accès de toux me brisait le cœur, me torturait. Si elle sommeillait, je la veillais à genoux, les yeux noyés de larmes. Mon bonheur, si l'on peut nommer ainsi une position fausse, désolante, une angoisse incessante; mon bonheur était un remòrds cuisant, homicide; je sentais ma vie défaillir; j'étais devenu aussi impressionnable qu'Elda, je ne dormais plus.

» Un jour, voyant sa poitrine se soulever de fatigue, de souffrance, je ne pus commander à ma douleur, et m'écriai involontairement :

» — Ah ! pauvre enfant, je t'ai tuée ! »

» Elda s'éveillait, et souriant du sourire des anges, en essuyant de sa main mes larmes :

» — Eh ! non, cher fou, me dit-elle, eh ! non, vous ne m'avez pas tuée :

« Je puis vivre demain, puis quelques jours encore. »

comme dit le bon Lafontaine. Le voyage, les beaux sites de la Savoie, le ciel de Naples l'auront peut-être abrégée de quelques semaines... mais il me fallait bien connaître aussi l'existence. Quelle tristesse de n'avoir fait que végéter ! Ce m'a été une inspiration de Dieu de m'éloigner ainsi de mon père. Je l'aurais fait mourir de mes souffrances... Et puis notre maison de Vesoul est étroite, obscure... Ici ma vue embrasse tout le golfe. Ne fermez jamais cette fenêtre, mon ami. La brise de mer rafraîchit, ravive mon souffle ! Quels soins adorables vous prenez de moi !... Comment reconnaître... Je ferai plusieurs lettres à mon père, je les postdaterai, pour le cas où j'en viendrais à ne plus pouvoir écrire... Il faut prolonger les illusions, même les moins rationnelles .. C'est à tort que l'on parle mal des santés comme la mienne. Je vis, je sens doublement ; je jouis

avec ivresse de l'aspect de cette mer, de ce ciel d'azur. Que ce peuple est heureux !... mais il est fâcheusement bruyant. Je voudrais d'autres habitants pour l'Italie... Toujours, partout du bien et du mal ; c'est comme pour moi.

» Si j'avais pu appuyer mon existence sur un digne ami tel que vous, je n'aurais jamais eu assez de jours, assez de cœur pour vous aimer ! Les joies trop vives sont courtes ; ce sont des joies toutefois : merci à Dieu.

» Elle était bien élevée, instruite ; elle voulut visiter l'île de Caprée, si pleine encore des souvenirs de Tibère. Je n'étais pas en position de refuser, tout en reconnaissant qu'une traversée de mer, quelque brève qu'elle fût, lui pouvait être mortelle. Caprée est d'ailleurs comme encaissée dans sa ceinture de rochers, et les jours d'octobre y

étaient déjà froids, humides. Quelques feuilles tombaient, Elda le remarqua.

» — Retournons à Naples, lui dis-je.

» -- Pas encore, mon ami, répondit-elle ; oh ! nous avons le temps. Vous êtes un touriste trop peu curieux des lieux historiques. Vous ne vous occupez que de mes aises, et vous vous rappelez mal, je crois, certain passage fort important, éminemment philosophique et vrai de votre ami Montaigne, passage dont j'approuve fort la morale (1), mais que je ne vous citerai pas, en raison de votre mauvaise disposition d'esprit... Nous voilà aux ruines du palais, et des bains de Tibère. Je vous condamne à m'y lire, à m'y traduire tout ce qu'en disent Tacite et Suétone...

» Je me plais ici, j'y ai un lit de mousse,

(1) « Il faut continuer la vie, dans la mort même, le plus » longtemps possible. »

du soleil sur mes pieds, mon ami à mes côtés... Qui croirait que ces lieux ont été témoins de tant d'horreurs ! Maintenant le calme, la paix y règnent. Les rois de nos jours ne sont plus des tyrans. Cela tient à la religion chrétienne, qui a produit la civilisation... J'ai lu quelque part que Jésus était venu à la cour de Tibère, peut-être ici même. Quel contraste ! le fils de Dieu, le meilleur, le plus sage, le plus humain des hommes, et le monstre le plus féroce, le plus hideux !... Ah ! mon auteur s'est trompé : Jésus n'est pas venu à Caprée : il aurait fait un miracle de plus, il aurait calmé le tigre altéré de sang... Lisez donc, mon ami, je me fatigue à parler ainsi.

» Bientôt la lecture lui fit éprouver un autre genre de fatigue.

» — Que cela est beau ! dit-elle. Quel style nerveux et concis !... Mais, cessez : le

récit de ces horreurs me nâvre, m'abat. Je m'indigne qu'il ne se soit pas trouvé une Charlotte Corday pour chaque Tibère qui a épouvanté le monde... Ces émotions sont au dessus de mes forces. J'ai eu tort de vous amener ici ; j'aurais mieux fait de vous prier de me conduire à Procida : c'est le lieu de la scène d'un délicieux petit roman : *Charles Barimore*, de M. de Forbin... Retournons à Naples.

» Chaque jour voyait diminuer ses forces physiques, tout en ajoutant à son énergie morale. Elle mettait le comble à mon désespoir, en m'interrogeant sur le nombre des heures qu'elle pouvait avoir encore à vivre et sur les questions religieuses les plus délicates ; elle me demandait si elle devait faire appeler un prêtre, et puis elle exigeait que j'eusse moi-même le courage de lui adresser les exhortations suprêmes.

» — Ange du ciel, pardonne-moi, lui dis-je, mourant de désespoir à ses pieds.

» — Pardonne-moi toi-même, ami : je suis une méchante, je n'ai que des grâces à te rendre, à toi qui as satisfait au caprice de la jeune fille, à toi qui m'entoure de soins si touchants depuis trois mois. Va, tu n'entendras que de douces paroles de ma bouche. Que mon souvenir ne te laisse aussi rien d'amer, comme je n'emporte au ciel que des bénédictions pour toi. Gloire à Dieu, qui t'as mis sur ma route !... Vois le beau coucher du soleil. Quel spectacle sublime et tout divin !... Demain il se renouvellera, et j'aurais pu en jouir de nouveau près de toi !... mais ma religion m'enseigne que le ciel est encore plus beau... je l'espère, je le crois, et j'y cours... *Voir Naples, et puis mourir...*

» Elda n'existait plus.

» Bientôt je quittais l'Italie, emportant un cercueil. J'ajoutais un vol à tout ce dont j'étais coupable ; je trompais M. Belmont et notre parent commun, en leur laissant croire qu'Elda reposait sur la terre napolitaine. Je ne pouvais m'en séparer : je voulais conserver à jamais sous mes yeux le souvenir cuisant de ma faute, de celle qui devait être mon dernier amour.

» — Vous le voyez, mon cher Charles, dit M. de Saint-Aubin en terminant son récit : voilà le résumé des plaisirs de la vie : un tombeau. »

XIII

« No crede puellis. »

(Térence.)

« O femme, ô femme ! nul » animal créé ne peut, dit-on, » manquer à son instinct : le » tien est-il donc de trom- » per ! »

(Beaumarchais, *le Mariage de Figaro*, comédie.)

Peu de jours après le récit qui précède, M. le marquis entra un matin de bonne heure chez Charles.

— Êtes-vous à ma disposition, mon ami? dit M. de Saint-Aubin à l'artiste, avec sa familiarité habituelle. J'ai besoin de vous.

— Je suis parfaitement à vos ordres, et surtout bien heureux de vous voir chez moi; mais, hâtez-vous, monsieur, de me faire savoir le motif de l'honneur que je reçois :

vous avez quelque chose de grave et de solennel qui perce, me semble-t-il, sous l'air de bonté qui domine en vous à mon égard, et je ne me consolerais pas d'une peine quelconque que vous pourriez éprouver ; du moins j'y voudrais porter remède, fût-ce au prix de tout mon sang.

— Je le sais, j'en suis persuadé, mon jeune ami, et c'est ce qui justifie ma démarche. Vous allez comprendre aussi que je m'adresse à vous, et non pas à mes neveux :

» Vous me trouvez plus sérieux que de coutume... Oui, quelque philosophie dont on se targue, et si longue expérience que l'on ait de la vie, on est impressionné, le pauvre vieux sot de cœur pâlit... Bref, j'éprouve un vif chagrin, et pour en perdre ou atténuer le souvenir, s'il est possible, je viens implorer votre aide, que je sollicite calme et impas-

sible, pour liquider de suite et à jamais une mauvaise affaire.

» Ne m'interrompez pas, laissez-moi dire, cette fois encore, et surtout agir :

» Je ne chercherai pas à m'excuser ou non auprès de vous, parce qu'il vous faudrait avoir mon âge pour juger la question.

» Quoi qu'il en soit, à tort ou à raison, par un reste des mauvaises habitudes de Paris, si vous voulez, nonobstant la dure et mortelle leçon de mon voyage avec Elda, j'ai... ou plutôt j'avais pris ou fait une maîtresse à Nantes ; jolie personne de vingt-cinq ans, accorte, spirituelle, fort agréable. Il en est ainsi des hommes sots ou faibles, au cœur aimant quand même, qui sont jeunes après l'âge, *in extremis* enfin. C'est sur eux que les femmes apprennent, s'exercent à tromper ; c'est sur eux qu'elles se vengent des infidélités de leurs premiers amants. Il est

ainsi un adorable échange de procédés, de bien et de mal.

» La triste réalité est encore sensible au plus fou, et je n'en suis pas à comprendre que je ne saurais plaire à une jeune femme, par moi-même, quel que soit son bon vouloir. La délicatesse me dit aussi que tout l'or du monde ne vaut pas une caresse, et ne saurait payer rien de ce qui ressemble à l'amour.

» En outre de merveilles, de procédés, de discrétion, de... générosité surtout, je me suis fait bien complétement *son* égal, son ami... Que n'aurais-je pas donné pour faire oublier mon acte de naissance!... Mais, je le savais déjà, l'esprit le plus aimable et le plus bienveillant, les efforts les plus intelligents pour plaire, ne peuvent compenser la différence d'âge.

» Celui qui a vécu pérore, moralise, quoi

qu'il en ait. Il a vu, appris ce qu'il faut, ce qui est désirable dans les dernières années de l'existence, et il voudrait que celle qu'il aime, suivît le sentier, qu'il regarde comme le bon, le meilleur. La jeune fille, au contraire, ne voit que le présent. La vieillesse lui semble à un siècle de distance, elle ne pense pas la jamais voir arriver, et tout ce qui l'annonce l'attriste. Elle nomme morale, c'est à dire ennui, dans son vocabulaire, tout discours sérieux. L'homme à son déclin, chose singulière, parle plus que le jeune homme : il serait honteux que la conversation languît, et malheureusement il n'a plus le même esprit que sa jolie partner pour l'entretenir, l'occuper, l'intéresser.

» Louise, c'est son nom, a le cœur et le bon goût d'apprécier ce qui est bien ; elle a aussi assez de raison pour continuer la vie de travail. L'oisiveté, l'antipathie d'un

labeur honorable sont, plus que la misère même, ce qui plonge ces infortunées dans la fange; mais Louise est à l'âge où les passions sont irrésistibles, et une existence paisible, aisée sans doute et assurant son avenir, ne pouvait lui suffire.

» Victor est fort joli homme, grand, bien fait, beau parleur, *luron*, et il a lui-même vingt-cinq ans. Ses yeux ne sont pas moins éloquents que ses discours; s'il sont moins corrects, moins châtiés, moins flatteurs même que les miens, il a l'attrait infini de la jeunesse, et porte le mieux du monde l'uniforme de sous-lieutenant au 24e régiment léger.

» S'est-il informé de la position de Louise? L'enlever à un homme de mon âge lui était, en tout cas, un fait de bonne guerre. La grisette appartient exclusivement aux jeunes gens. Après quarante ans l'on est en dehors

de la vie galante, et l'héritage paternel est convoité jusque-là. Victor n'a nullement pensé à ce qu'il fait perdre à Louise, et encore moins à son impossibilité de lui en offrir la compensation. Il plaît, il est aimé, il est dans son droit, il a raison.

» Le charme est tout-puissant pour Louise, en raison du contraste même. Elle entend parler sa langue naturelle, et ses heures, passées avec Victor, sont délicieuses; mais le supplice était grand lorsqu'il fallait me consacrer à moi-même quelques instants. Tromper est plus qu'une difficulté et une mauvaise action pour quiconque a du cœur, c'est aussi une peine extrême.

Louise a trop de noblesse d'âme pour avoir pu y tenir longtemps. Si fort que lui déplaise ce qu'elle appelle la morale, elle a compris et retenu de celle que lui prodiguait son vieil ami, qu'il est pardonnable de ris-

quer son bonheur, son repos personnel, mais que l'on ne doit rien compromettre de ce qui est à autrui, surtout à qui nous aime.

» Elle a senti qu'elle faisait mal, que sa folie était absurde, qu'elle se rejetait, contre toute raison, dans le champ de l'incertain, ou plutôt dans la certitude de n'avoir d'autre asile que l'hôpital pour sa vieillesse...

» Voici ce qu'elle m'a écrit : « Il serait indigne de moi d'abuser plus longtemps de vos bontés. J'aime, et je dois dès-lors cesser mes rapports avec vous, avec vous, si bon, si parfait pour moi !... Je vois toute l'étendue de ma faute, de mon ingratitude, et mon cœur se brise en vous écrivant, mais le sort en est jeté : je vous supplie de me pardonner, de m'oublier. »

» Quoi qu'on dise de la force d'un premier amour, un dernier est peut-être encore bien plus puissant, plus exalté. L'on y tient

comme à un dernier bonheur. Où retrouver ce ciel, ces délices de l'existence que l'on goûtait d'autant plus, qu'ils ne sauraient être que par exception le partage du soir de la vie !...

» Je sens vivement, et je suis assez malheureux pour aimer Louise, beaucoup plus peut-être qu'au premier jour de notre liaison. J'adorais ce qui était bien elle, je m'efforçais de ne lui voir que des qualités ; j'étais à genoux devant un mot affectueux ou simplement obligeant ; je me flattais d'avoir développé en elle un aimable et bon esprit. Pour tout au monde, je n'aurais rien exposé, compromis des intérêts de ma jeune amie, et je me vois délaissé, congédié !... Pauvre enfant ! ta franchise est louable. Oui, tu n'es pas faite pour tromper ! et puis, tu en conviens, tu ne laisses pas de regretter ton vieil ami. Moi seul en effet t'aimais

comme tu mérites d'être aimée. Notre liaison était mieux qu'une de ces intrigues de chaque jour. Dieu m'avait confié une orpheline à protéger, et j'avais tout au moins la mission de ne pas te laisser tomber plus bas !.....

» Je ne saurais être aussi indulgent pour le séducteur de Louise. Sans doute je redoute fort le ridicule ou le bruit qui s'attache en province à ce qui fait événement, à ce qui sort du train ordinaire; je sais qu'un sexagénaire que l'on apprendrait avoir provoqué un jeune homme pour affaires féminines, serait un fou qu'il faudrait lier ou exiler. On dit bien, entre autres lieux-communs, qu'il faut respecter les vieillards, mais ce n'est pas, paraît-il, dans ce qu'ils ont de plus cher... Le coup m'est porté depuis quelques heures, et j'ai pu m'informer de mon heureux rival. Il faut s'attendre à tout

dans une position anormale .. J'ai été heureux de savoir avec qui j'avais à traiter. Il serait sans exemple qu'un officier français se refusât à un cartel et à en garder religieusement le secret.

» Vous êtes intelligent de mes sentiments, de ma position, de ma résolution... Victor demeure non loin d'ici, dans la maison de M. Guébin... »

— Je n'hésite pas à vous suivre, mon honorable ami, répondit Charles, en se levant et prenant son chapeau; mon Dieu ! je vous comprends, et je vous accorde que c'est comme vous qu'il faut faire. Oui, la jeunesse ne saurait avoir tous les priviléges : il faut se défendre à son égard. L'homme à épaulettes vous a fait, non pas injure, mais beaucoup de peine; il vous a blessé dans ce que vous appelez justement une illusion, un bonheur infini... Moi-même, en position

semblable, j'ai eu soif de vengeance !... j'aurais fait bon marché de ma vie.... Peut-être il peut y avoir à dire à cela, avec Montaigne, que le temps est un grand *guérisseur;* mais il marche lentement pour qui souffre, et je crois que du sang peut accélérer sa marche.

Ils arrivèrent chez M. Victor, qu'ils trouvèrent dans le plus beau désordre, fumant et faisant des armes avec un camarade.

— La fortune nous favorise, dit le marquis à Charles.

Un jeune galant connaît toujours celui qu'il trompe ou qu'il supplante, et le sous-lieutenant rougit de trouble ou d'émotion, en reconnaissant son malheureux rival. Il s'empressa de reprendre sa redingote d'uniforme, s'excusant de son déshabillé.

— Au contraire, lui dit M. de Saint-Aubin, je vous trouve en costume tout convenable à mes projets... Au fait, monsieur : sauf à

rehausser d'autant plus votre gloire, je conviens que vous m'avez causé une peine cruelle. Le tour que vous m'avez joué, et que vous jugez sans doute excellent, m'est, à moi, détestable... La vengeance peut me soulager jusqu'à un certain point, et donner, ne fût-ce que pour un temps, un autre cours à mes idées. Je ne puis que gagner à me battre avec vous... Je crois que je veux vous tuer.

— C'est sans doute une plaisanterie, répondit Victor, en s'efforçant de sourire avec ironie.

— Pas le moins du monde, reprit le marquis, car, vous le voyez, je suis accompagné d'un ami, d'un témoin, et nous avons, en bas dans ma voiture, des armes de toute espèce, pour parer à tout délai, à toute remise. Fort heureusement, voilà l'un de vos camarades, qui ne saurait se refuser à vous as-

sister, et votre honneur m'est garant de votre discrétion. Je vous jure, en retour, la plus absolue de notre part : tout se passera le mieux du monde.

— Je ne sais si je dois...

— J'ai réponse à tout, dit M. de Saint-Aubin, en se dépouillant de son habit. Vous êtes tenté de me jeter mon âge à la tête. Mieux aurait valu y penser plus tôt. Aujourd'hui mon âge ne saurait alarmer votre délicatesse que s'il entraîne la débilité de ma main... A l'œuvre donc.

En disant cela, le marquis saisit un fleuret avec une aisance parfaite, et se posa fort régulièrement sous les armes en face du sous-lieutenant.

— Vous le voulez absolument ?... dit celui-ci. Ce n'est pas toutefois sans répugnance...

— Soyez parfaitement tranquille, reprit M. de Saint-Aubin.

Il s'avança résolument, et, après avoir ébranlé Victor par les coupés les plus brillants, avec une vivacité toute juvénile, il partit d'un coup droit classique, et toucha son adversaire en pleine poitrine. Sans s'arrêter, il continua l'attaque, et atteignit, deux fois encore en une demi-minute, le jeune officier, par des moyens différents, à peu près au même point.

Victor était cramoisi de honte, d'humiliation.

Le marquis acheva de l'exaspérer en lui disant :

— Si votre honneur n'est pas rassuré à mon égard, monsieur, je vous offre de me rendre raison au pistolet.

— Trève à toute raillerie, répondit Victor furieux, en saisissant son épée et celle de

son camarade déposées dans un coin, et les présentant au choix de M. de Saint-Aubin : en garde :

Le marquis en prit une au hasard, sans laisser aux témoins le temps d'intervenir.

Victor attaqua en énergumène aveuglé par la rage, et son adversaire n'eut qu'à tendre le bras pour lui porter une nouvelle botte fort dangereuse.

Le jeune officier chancela, et, soutenu par son camarade, alla tomber, privé de sentiment, sur son lit.

— Charles, hâtez-vous d'appeler votre ami le docteur, et envoyez-le au blessé, dit M. de Saint-Aubin en sortant avec le jeune artiste.

— Guébin, prends ta trousse, et monte vîte au second étage, à droite, sur la cour, dit Charles entr'ouvrant à peine la porte du gros garçon, qui chantait, accompagné au

piano par madame Jurey; surtout, n'interroge ni ne dis mot.

Le docteur n'avait pas besoin qu'on lui dît les choses deux fois; il fut bientôt près de Victor.

Le marquis était déjà en voiture, et il ordonnait à son cocher de gagner l'hôtel au galop.

— Je crains que nous soyons en retard pour le déjeûner, dit-il à Charles, en lui tendant la main pour qu'il reprît place près de lui. Je vous charge aujourd'hui de causer pour deux avec mes neveux. Je fais appel à l'un de vos aimables accès de gaieté, de folie... Le sang m'est toujours solennel, quoique je ne fusse pas, hélas ! à en répandre pour la première fois. Le duel est une des cruelles nécessités de notre état social, et il n'y a que les poltrons ou les imbécilles à dire le contraire; sans doute il ne répare rien

et ne corrige personne, il n'importe toutefois : il faut se battre, c'est là une de ces vérités de cœur, de sentiment que la raison ne saurait démontrer.

— Je suis de cet avis, dit Charles, mais je plains surtout les témoins du duel. Vous venez, sans reproches, monsieur, de me vieillir de dix ans en dix minutes.

— Je le sais, je vous crois ; mais c'était aussi pour vous une des exigences de vos rapports avec moi. L'existence n'est qu'une suite de bizarreries semblables, et nous souffrons beaucoup plus encore par ou pour autrui que par ou pour nous-mêmes. Mes neveux sont charmants, et j'adore ma petite Léocadie. Je pouvais être heureux en bornant là mes affections... Eh bien, il a fallu que je fusse assez absurde pour faire de nouveau une maîtresse... Il m'est arrivé... comme à trente ans, car tout est tricherie,

au jeu d'amour, et le coup d'épée que je viens de lui donner ne changera ni M. Victor, ni ses pareils... ni Louise. Il est encore possible que je retombe en cas semblable, sauf même chance.

« Allons, allons, j'ai la fièvre, et vous pardonnerez mes divagations. Vous me voyez, mon ami, en pleine jouissance des plaisirs de la vengeance. Qu'en dites-vous ?... Fi d'eux, quant à moi ! Ils ajoutent, je crois, à l'amertume de la perte que j'ai faite. Un sourire de Louise valait mieux. Ah ! je mourrais de honte et de douleur de mon habileté à l'escrime, si je l'avais acquise pour me faire duelliste. Vous le savez, c'est pour me distraire, pour des motifs de santé, et pour exercer mes neveux, que j'ai conservé des habitudes d'armes. Ce pauvre jeune homme aura cru avoir affaire à un maître, et je tremble que sa blessure ne soit fort

dangereuse... Je jure de ne plus toucher épée ou pistolet. Cela ne convient point à mon âge, la vieillesse doit être passive. Mon cœur aussi est plein d'amour, et je m'efforcerai de ne plus aimer. Pitié de la fin de la vie ! Le seul sentiment qui puisse la rendre chère nous est interdit. Sans vous, sans l'agrément infini de votre séjour à Nantes pour mes neveux, je les emmènerais voyager. Ici, je dois craindre d'être assez faible, assez lâche, pour aller demander pardon à Louise d'avoir blessé son amant. Peut-être solliciterais-je de nouveau son amour !... Elle me repousserait, n'est-il pas vrai ?... Mon ami, il vous faut la voir. Portez-lui ces deux mille francs en or, et obtenez qu'elle aille retrouver sa mère à Paris. »

Ils arrivèrent à l'hôtel. Les jeunes gens les attendaient dans l'avenue. Ils furent frappés de la pâleur du marquis.

— Ce n'est rien, dit celui-ci, reprenant son sang-froid, j'ai mal dormi, j'étais mal disposé, ce matin, et je suis allé, pour me remettre, causer théâtre avec Charles. Nous avons négligé l'art pour la philosophie, et j'ai été heureux de trouver notre ami à ma hauteur. Nous sommes d'accord sur un point fort important; mais la discrétion de mon interlocuteur m'a laissé pérorer par trop exclusivement, et j'en suis fatigué. A vous la parole, mes enfants : parlez musique, et que Léocadie me chante ses plus beaux airs au dessert. Je crains que Charles ne soit pas en voix : ma faconde l'aura absorbé.

Charles était en effet fort sérieux, lors de sa visite à Louise, qu'il trouva en proie à la plus vive indignation contre M. de Saint-Aubin. Elle avait deviné que le marquis était l'auteur de la blessure de Victor, et elle épancha une haine affreuse contre son

vieil amant. Elle ne voulait nullement s'éloigner, quitter Nantes, et Charles ne savait s'il devait se dessaisir de l'or dont il était chargé. Puis elle se ravisa, et, se rappelant que le 24e régiment allait en garnison à Paris, elle s'engagea à s'y rendre, lorsque Victor serait parfaitement rétabli, *bien entendu*, ajouta-t-elle impudemment.

Charles apprit de Guébin que Victor ne pourrait pas voyager avant un mois, et, en rendant compte de sa mission au marquis, il glissa sur la restriction que Louise avait mise à l'acceptation des deux mille francs,

M. de Saint-Aubin profita plus qu'il ne l'avait espéré de la leçon que Louise lui donnait. Confiant en Charles, il ne s'informa pas, et n'eut pas la nouvelle douleur d'apprendre que son or avait été dépensé à Nantes à payer les dettes de M. Victor, et que si Louise avait pu suivre *son officier* à

Paris, à l'extrême regret de celui-ci, c'était à l'aide de la bourse de Charles.

— Chose singulière ! disait l'artiste, c'est moi qui venge peut-être le mieux M. de Saint-Aubin. Mettre cette folle sur les bras de Victor est faire à celui-ci un plus mauvais tour que lui donner un coup d'épée. Ce garçon n'est pas plus méchant que tout autre, et je l'ai presque pris en amitié, aux visites que je suis allé lui faire par procédés ; mais je dois protéger par dessus tout les intérêts de l'honorable gentilhomme.

Le jeune officier disait gaîment à Charles qu'il aurait dû, en compensation de la part qu'il avait prise aux faits du marquis, se charger de Louise, et qu'à ce prix il s'engagerait à lui verser les deux mille francs sur la plus prochaine succession qu'il ferait.

—Vous en auriez regret, répondit Charles.

— Non, j'en jure. Vraiment M. de Saint-

Aubin est un raffiné de vengeance. Que j'épouse Louise, si je m'attaque désormais à la maîtresse de tout marquis, comte ou baron ! Mes instincts étaient tout anti-aristocratiques, et vont le devenir bien davantage. Ah ! qu'ai-je fait ! Si je n'espérais rendre ma belle au sein maternel à Paris, je me brûlerais la cervelle. Ici la peine est exorbitante, hors de toute proportion avec la faute, et je mérite le prix Monthyon.

Charles s'attendrissait sur le sort de cet amant heureux. « Voilà donc, se disait-il, l'amour d'une grisette, et à deux égards !... Mélite ne m'a pas fait pis. Ida et Mathilde elles-mêmes !... Marie, ce serait toi seule que je devrais pleurer. Tu n'étais ni grisette ni demoiselle, mais douce, naïve et pure, et toutefois, au dire d'un grand casuiste expert en fait de convenances, même religieuses, je ne pouvais pas t'épouser !... Ernestine, que me réserves-tu ? »

XIV

« Rien n'est embarrassant pour un homme de cœur,
» Que l'amitié dirige au sentier de l'honneur. »

Lorsque Charles s'en alla jouer la comédie à Bruxelles, il y avait avec lui, au théâtre royal de cette belle ville, deux jeunes danseuses d'un grand talent et d'une position exceptionnelle.

Adèle et Amélie de Ray avaient perdu leur père, lieutenant-colonel d'état-major, depuis deux ans. Leur mère avait un grand nom, mais un nom mal sonnant auprès de la dynastie de 1830, et elle ne put obtenir aucun secours du gouvernement.

Madame de Ray, dépourvue de fortune, avait un cœur haut et fier : elle n'était pas femme à demander deux fois, même pour

ses enfants. « Que faire ? dit-elle à ses filles. Vous brodez comme des fées, et je suis moi-même habile à tous les travaux d'aiguille, mais c'est une ressource insuffisante, et vous n'êtes pas assez fortes au piano pour donner des leçons ; votre singulière passion pour la danse, mes enfants, vous a fait négliger tout autre art d'agrément, et vos talents, très brillants dans un salon, ne sont pas à la hauteur d'un théâtre.

— Tu te trompes, tu nous fais injure, maman, répondit Adèle, l'aînée des deux sœurs. Je me rapelle avoir entendu, au dernier bal du vieux général, M. Petipa, de l'Opéra, qui, tu en conviendras, doit s'y connaître, dire derrière nous, en nous regardant, que si nous cultivions la grande chorégraphie, nous serions bientôt premiers sujets. Eh bien ! nous avons cultivé la danse théâtrale, sans t'en rien dire, et à bonne

école, je t'assure. Tiens, regarde sans déranger le rideau de la fenêtre : nous dominons d'ici la salle d'étude de madame Saint-Léon de la *Cerrito*. Vois-la danser. Trois heures par jour, elle travaille comme tu la vois faire en ce moment, et nous l'imitons : nous savons par cœur tous ses mouvements, tous ses pas, toutes ses poses, ses pointes si difficiles. Amélie surtout fait déjà des merveilles de souplesse, de légèreté. C'est bien mieux que moi, et pourtant je ne suis pas gauche... »

Les deux jeunes filles se mirent à danser avec une grâce charmante, et la pauvre mère les couvrit de caresses une fois de plus.

Madame Saint-Léon les avait aperçues la regarder, et elle avait pris plaisir à professer ainsi à la muette.

Adèle obtint de sa mère qu'elles feraient

une visite à la *Cerrito*, et la rendraient juge de leurs dispositions et des ressources qu'elles en pourraient obtenir.

L'aimable artiste les accueillit avec bonté et se plut à les faire danser. Elle leur donna des encouragements, de sages conseils, et ajouta que, si elles voulaient se lancer dans la carrière, elle les ferait engager à Bruxelles comme troisième et seconde danseuses à dix-huit cents francs par an et qu'elles y trouveraient une école excellente, où elles se perfectionneraient en peu de temps, de manière à doubler leurs appointements l'année suivante.

Madame de Ray accepta, non sans hésitation, cédant aux instances de ses enfants, et la *Cerrito* leur donna des lettres de recommandation, même pour leurs travaux de broderie.

Ces dames arrivèrent à Bruxelles peu

avant Charles, et le hasard les logea dans la même maison.

L'extrême jeunesse et la beauté toute régulière et distinguée d'Adèle et d'Amélie, jointes à leur grâce naturelle, leur valurent un grand succès, et madame de Ray eut fort à faire de les défendre contre une foule de prétendants. Heureusement, elle était aussi alerte et intelligente que tendre mère. C'était un travail, et elle en riait avec son voisin Charles.

Celui-ci avait conçu une profonde estime pour l'honorable veuve, et loin de s'établir prétendant lui-même au cœur des jeunes filles, il les nommait ses sœurs, et ne souffrait pas un mot équivoque en leur présence.

Il était alors fort absorbé dans sa déplorable liaison avec la trop coquette Mélite.

Tombé dangereusement malade, ce fut de madame de Ray et de ses enfants qu'il reçut le plus de soins jusqu'à l'arrivée de son oncle.

Lorsque M. de Surval emmena son neveu à Grenoble, les jolies danseuses revenaient à Paris avec un brillant engagement au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Charles leur écrivit du Dauphiné, et, à ses différents séjours dans la capitale, il fréquenta plus qu'aucune la maison de la digne veuve. Il professait une profonde reconnaissance pour ces dames.

Charles était à Nantes depuis trois semaines seulement avec ses amis, lorsque le conseil municipal, sur l'initiative du maire, leur accorda spontanément une subvention de trois mille francs par mois, dans l'espoir que ces messieurs se compléteraient et resteraient l'hiver suivant.

Les artistes s'adjoignirent les malheureux choristes de la dernière direction, qu'ils secouraient déjà, et utilisèrent aussitôt leur concours en montant *Fidelio* le chef-d'œuvre de Bethowen, dont Fouileul était justement enthousiaste.

Ils décidèrent aussi qu'ils feraient venir de Paris deux danseuses, pour former au besoin, avec quelques jeunes comparses, un petit divertissement.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin venait de fermer, et vraisemblablement pour toute la belle saison.

Charles pensa aussitôt aux jeunes filles, et obtint sans difficulté de ses amis un engagement pour elles.

Ce fut une fortune pour la pauvre veuve. Madame de Ray venait de tomber infirme, et la clôture du théâtre allait les laisser sans ressources. La lettre de

Charles combla de joie toute la famille.

Toutefois, la réponse de madame de Ray le jeta dans une anxiété de nouvelle espèce.

«Mon ami, lui écrivait-elle, nous acceptons avec grande reconnaissance; mais il faut que vous fassiez plus encore que de nous donner du pain. Je ne saurais me dissimuler que ma santé décline avec une rapidité effrayante. Je viens d'arracher à mon médecin la confidence que je ne saurais vivre plus de deux mois. « Entrez, m'a-t-il dit, » dans ma maison de santé; si un miracle » ne vous guérit pas, du moins vous mourrez en paix. Ayez la fermeté de vous taire » avec vos enfants et envoyez-les à Nantes.

» La Providence ne m'abandonne pas, puisque vous êtes près de moi. Sans ce bienfait je ne me séparerais à aucun prix de mes

filles. Je connais votre cœur, je l'ai vu brisé par l'amour d'une coquette, mais l'innocence et le malheur lui resteront toujours sacrés. Adèle et Amélie vont à Nantes retrouver un frère qui les aimera, les respectera et les fera respecter de tous. »

— Oui, s'écria Charles en finissant de lire, et je remplirai mon devoir d'affection à mes risques et périls. Je vais me vieillir de cinquante ans, et me faire le *Bartholo* le plus revêche de la chrétienté. Jamais tuteur n'aura été plus intraitable : grilles et verroux me seront en aide, s'il le faut.

Les jeunes filles arrivaient le soir même.

Charles en était au point d'intimité avec M. de Saint-Aubin qu'il lui confiait ses soucis comme ses jouissances artistiques, et l'excellent homme n'était jamais en défaut d'amitié et de sages conseils. Charles

lui avait maintes fois mentionné ses obligations à Bruxelles envers la famille de Ray, et ses appréhensions sur la position pécuniaire de ces dames.

En apprenant l'arrivée, pour le soir même, des deux sylphides, le marquis demanda à Charles quelles mesures il avait prises. L'artiste avait à peu près pensé à tout.

— C'est bien, dit M. de Saint-Aubin. Il faut exiger, en retour de nos soins, qu'elles marchent toujours de compagnie. Ce leur sera une garantie réciproque et une sauvegarde contre vous-même. Quant à mes neveux vos inséparables, je ne suis pas sans inquiétude, traitez la question avec eux, la parole qu'ils vous donneront sera plus sûre, par l'amitié qu'ils vous portent, que par leur déférence affectueuse pour mes injonctions. Voici d'abord ma morale sur la question : je ne veux pas que MM. de Ruillé trompent vos

pupilles, chastes et pures comme vous me l'affirmez ; je ne veux pas non plus qu'ils les épousent... Louise et mon coup d'épée à M. Victor m'ont vieilli de vingt ans ; les préjugés de ma caste, sages ou sots, me reviennent à l'esprit ; je me reproche presque mon existence excentrique ; je ne jouerais peut-être plus la *Métromanie* avec vous ; vous devez vous apercevoir que je baisse étonnamment ; je vais me renfermer dans mon orgueil aristocratique... Toutefois la conclusion, plus ou moins logique de mon discours, est que je vous prie d'engager demain les deux orphelines à venir déjeûner avec nous. C'est dans le laisser-aller de la salle à manger ou du salon de musique, que l'on connaît que l'on juge le mieux les gens, et je ne renoncerais pas pour tout au monde aux deux heures que vous voulez bien nous donner chaque matin. C'est un des plus vifs

plaisirs, et, sans doute, le dernier de ma longue carrière. Aussi je m'engage, à ce prix, à garantir, quoi qu'il arrive, mesdemoiselles de Ray de l'amour de mes neveux. Je vous en donne ma foi de gentilhomme. »

Il restait à s'entendre avec Edouard et Alfred.

— Mes amis, leur dit Charles, mes deux jeunes sœurs, les petites danseuses de Bruxelles, arrivent ce soir, et vous m'aiderez dans ma tutelle. Vous ne leur ferez pas la cour, par amitié pour moi ; vous m'aiderez même à éloigner les galants. Vous aurez d'autant plus de mérite, que mes pupilles sont adorables par leur beauté, leur éducation, leur distinction, et, mieux encore, par leur malheur. Elles ont à votre égard la recommandation la plus puissante de toutes : elles sont pauvres, et il faut qu'elles vivent de leurs talents, uniquement de leurs ta-

lents. J'ai pensé à rédiger et vous faire signer un petit contrat synallagmatique entre nous : vous vous engageriez à ne pas vous faire aimer, et je m'engagerais, moi, pour le compte de mes sœurs et le mien, à vous préserver de toute intrigue ou ruse, de tout stratagême tendant à vous amener à mariage ; mais je vous accorde que votre *enjeu* serait supérieur au nôtre, et je dois me borner à faire appel à votre cœur, comme à vous prévenir que mes sentiments pour M. le marquis ne me permettent pas de me prêter à vos prétentions, même les plus morales. Promettez-moi surtout que vous ne vous fâcherez pas de ma très légitime défense ou méfiance contre vous-mêmes. Quant à moi, je vous déclare que je ne vous rendrai pas raison de ma conduite, que vous me tuerez sans danger aucun de représailles, parce que je ne vous aime pas

moins que mes pupilles, et que je ne saurais vous faire injure en m'efforçant uniquement de conserver à l'abri de vos coups le dépôt qui m'est confié.

— Allons, tu te moques de nous, dit Alfred, et tu ne parles pas moins bien morale que notre oncle. Il faut croire que tu pratiques ses principes, ou que tu es exemplairement discret, car nous ne savons rien de tes folies, vraisemblables cependant. Nous serons sages à ton instar, nous ne pouvons pas vouloir te contrarier : notre oncle et notre sœur ne nous pardonneraient pas. Ne crains rien de nos séductions ; ne nous cache pas tes pupilles : si nous les aimons, nous ne leur en dirons rien, et nous t'accordons que tous moyens seront loyaux et légitimes de ta part pour les soustraire à nos prétentions, même matrimoniales, si notre oncle ou toi ne les approuvez pas.

— J'adhère à tous engagements fraternels, ajouta Edouard en étendant gaîment la main, à la manière de Guillaume Tell. »

Le soir, Charles était à l'arrivée du bateau à vapeur, et bientôt les deux jeunes filles se pressaient dans ses bras.

— Mes sœurs !... leur dit Charles tout ému, votre voyage a-t-il été heureux ? Personne n'a-t-il manqué d'égards, de procédés envers vous ?

— Personne, répondit Adèle. Cette vieille dame que vous voyez là-bas était avec nous dans le coupé jusqu'à Angers Nous avons fait des caresses à son petit chien, et cela nous a valu ses bonnes grâces. Nous nous sommes établies à ses côtés sur le bateau ; l'on a cru que nous étions de sa famille ou de sa connaissance, et l'on ne nous a pas même adressé un mot.

— Honneur à elle, dit Charles, allant

avec ses pupilles saluer respectueusement la dame.

— Voilà donc monsieur votre frère ? répondit la voyageuse. Je le félicite d'avoir d'aussi aimables sœurs. Sans flatterie, on ne saurait voir des jeunes personnes mieux élevées. Enfants, si vous éprouvez le besoin d'une vieille amie à Nantes, demandez la comtesse de Lucé, sur le Cours... Adieu, adieu, chères petites : je suis flattée de vous connaître, ne m'oubliez pas.

Le joli chien léchait les mains des deux sœurs, et la comtesse revint sur ses pas les embrasser et les inviter de nouveau à aller à son hôtel.

— Vivat ! chères enfants, dit Charles, vous gagnerez ainsi tous les cœurs.

— Nous en avons besoin, dit Amélie en retenant ses larmes. Maman est bien malade !

— Vos succès, votre bonheur, l'aisance, fruit de votre travail, lui rendront la santé.

— Plaise à Dieu.

Charles était magnifiquement logé. Près de son salon, très élégant, il avait retenu pour les deux sœurs une grande chambre très confortable. Le salon leur était ainsi commun à volonté, et elles y trouvaient un piano et la harpe de leur tuteur.

Le lendemain, de bonne heure, Charles frappait à leur porte. Elles étaient rangeant leurs malles, leurs chiffons.

— Mes amies, leur dit-il, j'ai quinze cents francs d'économies ; on gagne de l'or dans cette bonne ville. Tout étant commun en famille, voilà vos deux tiers de la bourse; ma garde-robe est au complet, je veux que vous soyez élégantes : vous déjeûnez aujourd'hui chez un marquis, le meilleur, le plus bienfaisant des hommes ; nous ferons

visite demain à la vieille comtesse. S'il vous manque quelque chose, vous trouverez ici près, dans la rue même, tout ce que vous pouvez désirer en modes et nouveautés.

MM. de Ruillé arrivèrent bientôt dans leur calèche.

Adèle et Amélie étaient déjà habillées, parées, toutes fraîches et mignonnes. La bonté de leur tuteur, sa délicatesse, l'appui assuré qu'elles trouvaient en lui, leur donnaient le bonheur avec la sécurité. Charles les tenait par la main, heureux lui-même de leur affection, et il s'avança ainsi vers MM. de Ruillé. « Mes amis, mes pupilles, dit-il en les présentant »

Ces messieurs s'inclinèrent devant les jeunes filles, frappés de surprise et d'émotion. Charles, loin d'exagérer, n'avait pas dit assez. Édouard s'efforçait vainement de détourner

ses yeux d'Amélie, qui rougissait profondément.

— Je t'en prie, mon ami, dit Alfred à Charles, partons sans retard. Mon oncle et Léocadie sont impatients de connaître tes sœurs, et nous serons tous d'autant mieux accueillis que nous arriverons plus tôt.

— En voiture donc, enfants, dit Charles.

Les jeunes filles montèrent en calèche, comme si elles en avaient eu l'habitude, appuyées sur MM. de Ruillé. Le temps était superbe, brillant.

— C'est plaisir, dirent-elles à leur tuteur, qui les interrogeait incessamment du regard.

— Je ne promets plus rien, dit gaîment Alfred à Charles, en descendant de voiture. Voilà ce pauvre Édouard, qui extravague déjà, et je sens que le poison me gagne. Adèle est encore mieux que sa sœur.

— J'ai vos serments à tous deux, ré-

pondit le tuteur, et la foi jurée est sacrée en Bretagne : « *Potiùs mori quàm fœdari.* »

M. de Saint-Aubin donnait la main à mesdemoiselles de Ray, et la jeune Léocadie les scrutait de toute la force de ses grands yeux, en s'emparant du bras de son maître de harpe.

— Vos sœurs me plaisent, dit-elle à Charles, et elle enleva les jeunes filles à son oncle pour les conduire à la volière. MM. de Ruillé suivirent magnétiquement.

— Diable ! diable ! s'écria le marquis, je n'ai rien vu de pareil, de mon temps, dans la chorégraphie, sauf les yeux bleus et la grâce pudique de Marie Taglioni. Je tremble, mon cher, que vous n'ayez fait un tour pendable à vos amis.

— Ils m'ont donné parole, répondit Charles.

— Tâchez qu'ils s'en souviennent. Je veillerai de mon côté.

Mademoiselle de Ruillé prit plaisir à accompagner de sa harpe les deux sœurs et celles-ci dansèrent une manière de tyrolienne de salon qui acheva de leur gagner la digne famille.

— Emmenez-les, dit le marquis à Charles avec sa bonté familière, et toutefois je maudis l'obligation où vous êtes d'aller à la répétition présenter ces enchanteresses au théâtre. Si ce n'étaient mes soixante ans et ma fortune, que vous savez en amour, je m'établirais, je crois, le rival de mes neveux. Ah! le charme est grand, mais, quoi qu'il arrive des jeunes gens et du vieillard, je vous en prie, mon ami, venez dîner tous les trois. Je ne sais pas comment nous allons faire pour nous passer de vous... et d'elles d'ici à cinq heures.

Charles remercia, voulut refuser ; mais M. de Saint-Aubin insista, et invita ces demoiselles avec une politesse si obligeante, qu'elles s'inclinèrent et n'osèrent dire non.

Les camarades de Charles furent parfaits pour les orphelines, et elles répétèrent leurs pas de début pour la représentation du lendemain.

Jules riait de toutes ses forces avec Charles, en lui désignant les sylphides gambadant, comme il disait, ainsi que de jeunes gazelles.

— Je te défie de te sortir de là, mon ami ; tu ne peux manquer d'adorer ces petits bijoux, et plutôt toutes les deux que l'aînée ou la plus jeune elle seule. Je ne puis espérer ton salut que de l'embarras du choix.

— Tu te trompes, répondit Charles, il n'y a place pour moi que dans leur amitié. La

concurrence est grande à Nantes, même sans compter des prétendants parisiens, que je crois avoir découverts à l'horizon.

— Tu es un mortel privilégié, si tu en échappes, et je te confierai Florestine.

— Ne me confie personne, c'est encore le plus sûr, d'autant que Florestine est plus charmante qu'aucune et ne peut manquer de te fixer. J'ai de la responsabilité par delà mes forces, et à peine le loisir de vaquer à mes affaires personnelles.

— Je me charge, si tu veux, des petites danseuses.

— Je te remercie, tu ferais pis que moi.

En rentrant, le soir à dix heures, de l'hôtel du marquis, Amélie dit à son tuteur :

— Mon ami, il faudra aller seul demain chez M. de Saint-Aubin. On est trop bon pour nous dans cette maison, et ce train de voi-

tures, d'équipages, de laquais en livrée, nous tournerait la tête. J'ai presque peine à me rappeler ma profession de danseuse à deux cents francs par mois.

— Oui, ajouta Adèle, et nous nous enfermerons à double tour, et n'ouvrirons à personne pendant votre absence. Nous écrirons à maman, et nous nous exercerons pour le soir. »

Leur succès au théâtre fut très brillant, et, dans la pluie de fleurs qu'elles reçurent, elles reconnurent pour les plus beaux les bouquets d'Alfred et d'Édouard. L'amour fait toujours plus et mieux qu'aucun.

Madame de Lucé avait été émerveillée de leur talent pour la broderie, sur le bateau à vapeur. Après une première visite de politesse à la comtesse, et sur une pres-

sante invitation, elles allèrent travailler avec elle.

C'était ainsi, ou en s'asseyant à coudre au Jardin des Plantes, pendant que Charles y étudiait ses rôles, qu'elles lui laissaient quelque loisir pour ses études et ses affaires personnelles. A peine même écrivait-il à l'honorable M. de Surval.

Mais les rapports avec le marquis et sa famille étaient fréquents, et les deux jeunes gens bien aimables. Tant et tant de regards et quelques douces paroles échappaient à Charles de la part de ses amis.

Le tuteur eut aussi à subir une difficulté d'une autre espèce : il y a à Nantes, comme partout, ce qu'on appelle des *lions*. Or un *lion*, sans doute le plus beau et le plus brave, jugea Adèle digne de son attention, et lui envoya une épître galante, si ce n'es polie.

Ce fut Charles qui ouvrit la porte au messager, et lui arracha le poulet amoureux que le frontin voulait lui dissimuler. Le jeune tuteur se fâcha, déchira le billet et le jeta au visage du valet sans en faire mention, bien entendu, à sa pupille.

Le *lion* se fâcha et envoya un cartel à Charles. « Cela est essentiellement dans les obligations que j'ai acceptées, se dit celui-ci. Allons chercher l'ami Guébin, cette fois encore, pour panser le blessé, car je vais, toujours par suite de mes fonctions, nécessairement recevoir un coup d'épée.

Il ne manqua pas d'en être ainsi. Heureusement le *lion* oublia d'appuyer, et, satisfait de la bonne grâce, de la bonne humeur même de l'artiste, qui philosophiquement ne récriminait en aucune façon et se présentait le plus simplement du monde sur ce qu'on appelle le terrain, ainsi qu'il en fai-

sait au théâtre, le *lion* s'excusa de l'indiscrétion de sa démarche.

Une égratignure! dit Charles au docteur: je m'abonnerais à en recevoir une vingtaine de semblables pour que mes amis de Ruillé ne fussent ni aimés, ni amoureux de mes pupilles.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, répondit Guébin, tu es le plus sage parmi les fous de ma connaissance. Tu acceptes gaîment un duel obligé. Cela répare le tort que t'avait fait dans mon esprit ta velléité de suicide, il y a trois mois, pour l'abandon d'une belle demoiselle qui cessait de t'aimer. Mon ami, il faut voir la vie sous toutes ses faces, afin d'en pouvoir dire son opinion. Aimons et battons-nous en toute loyauté, sans tricherie aucune. Ne craignons que les mauvais souvenirs, c'est à dire ne reculons que devant les mauvaises actions. Permets

à ta maîtresse de te quitter, comme ce beau fils veut bien te permettre de défendre l'honneur de la petite de Ray contre ses attaques.

— Belle concession qu'il me fait-là.

Il est plus tolérant que toi, et je te le ferais comprendre, n'étaient les détails où il me faudrait entrer. Il est plus facile de s'éloigner d'une bonne table après qu'avant dîner.

— Tu parles comme un gourmand, et je sens en gourmet ; mais morbleu ! je suis un bon chien de berger : je défends consciencieusement le troupeau confié à ma garde. Je mordrai jusqu'à mes amis, s'il le faut, pour les éloigner.

— Mieux vaudrait mordre l'une ou l'autre des brebis.

— C'est pour moi le fruit défendu.

— Bon ! des danseuses !

— Il est singulier qu'un homme de théâtre calomnie son prochain ou ses prochaines. J'aimerais mieux juger la chorégraphie par mes petites pupiles, que les actrices par la belle Mélite, qui a failli me faire mourir de chagrin à Bruxelles. Quoi que tu en dises, mon ami, vivent les femmes pour lesquelles on veut se tuer : c'est signe qu'elles sont adorables.

— Oui, mais on les oublie toutefois, et l'on ne se tue pas. Je gage que tu n'es plus tenté de te brûler la cervelle. Tu auras trouvé sans doute une autre maîtresse plus adorable encore ; cela est à l'honneur de la science : il faut toujours chercher, approfondir ; c'est l'histoire de la pierre philosophale, l'alchimie est justifiée, et l'on trouve dans le creuset : *Rien n'est vrai sur rien*, et je ne sais rien.

Tout est vrai : l'existence de Dieu par

dessus tout, l'amitié, tu en es la preuve, l'amour et les bons et louables sentiments.

— Honneur aux croyants.

La nouvelle de la mort de madame de Ray vint obliger les jeunes filles à une retraite absolue. Leur douleur était grande, et les artistes furent les premiers à les engager à ne pas paraître; messieurs de Ruillé eurent la discrétion de ne pas solliciter d'être reçus. Ils partirent brusquement pour Brest, où les appelait une parente à succession.

Charles l'apprit de M. de Saint-Aubin.

— Mon ami, lui dit le marquis, vous ne pouvez manquer d'avoir aperçu quelque chose de l'amour de mes neveux pour vos pupilles, et je ne pense pas, à l'honneur de ces demoiselles, que cet amour soit complètement réciproque. Il est très vif chez Edouard et Alfred. Ils ont compris, et pour

vous et pour mesdemoiselles de Ray, qu'ils ne devaient pas les traiter en filles de théâtre, et ils ne veulent ne plus ne moins qu'épouser. Vous connaissez mon opposition, je vous l'ai dite, et j'y persiste, quelque soit le charme que ces adorables enfants exercent sur moi. Je l'ai signifiée à messieurs de Ruillé, et nous nous sommes presque fâchés pour la première fois. Après un long débat, nous n'avons pu convenir que d'une trève, d'un mois d'épreuve, d'absence. Le deuil de vos pupilles les a décidés à cette concession, et j'ai dû consentir, dans ma tendresse pour eux, à me borner, faute de mieux, à gagner du temps. Je compte sur l'étoile de ma famille pour me préserver d'un mariage qui ne convient pas, dès lors que j'y aperçois un côté fâcheux, inquiétant. J'ai même exigé que ces messieurs partissent sans vous voir, afin de vous éviter des ins-

tances qui vous auraient été pénibles. Je sais que vous avez mis obstacle de toutes vos forces aux sentiments de mes neveux, et que ces demoiselles ne les ont encouragés en rien : aussi ces circonstances n'ont fait qu'ajouter à mon estime pour vous et pour elles.

— J'ajoute, monsieur le marquis, répondit Charles, qu'Adèle et Amélie ont reconnu elles-mêmes le danger de rapports nombreux avec d'aimables jeunes gens dont elles ne pouvaient prétendre à devenir les femmes, dont elles ne voulaient pas être les maîtresses, et qu'elles ont eu plusieurs fois la force de se refuser au bonheur, c'est leur expression, qu'elles trouvaient dans la compagnie de mademoiselle de Ruillé.

— Oui, oui, elles et vous avez été plus prudents que le vieux gentilhomme, et j'aime à le reconnaître. Aussi je veux que vous

les ameniez ici chaque matin, en l'absence de mes neveux. Nous respecterons leur douleur, tout en nous efforçant de les en distraire par notre affection. La grâce de Dieu décidera ensuite si elles seront mesdames de Ruillé, fut-ce en dépit de tant et tant de raisons. »

La grâce de Dieu, comme avait dit le marquis, leur vint en aide à tous.

Le médecin chez qui madame de Ray était morte écrivit à Charles pour le charger de demander à ces demoiselles si l'état de leur cœur et leurs convenances de toute espèce leur permettaient d'accueillir la recherche d'un artiste distingué et de son fils, à lui docteur, beau jeune homme, médecin lui-même et bien posé. Les deux prétendants étaient avantageusement connus des jeunes personnes, qui

en avaient plus d'une fois entretenu leur tuteur.

Celui-ci, en leur annonçant le départ de messieurs de Ruillé, n'avaient rien dit de leur amour ni des sentiments du marquis.

Il usa de la même discrétion en faisant la commission du docteur.

Adèle et Amélie baissèrent les yeux et répandirent quelques larmes, en prenant les mains de Charles. Ce ne fut qu'après un long silence qu'Amélie répondit: « Oui, mon ami, nous acceptons de nous établir à Paris. Le séjour de la province est dangereux : écrivez au docteur de venir nous chercher. »

Charles obtint d'abréger, de rompre l'engagement des sylphides, et elles quittèrent Nantes quinze jours après la mort de leur mère.

—Tant pis, tant mieux, dit le marquis; ces chères enfants sont charmantes, et je n'ai vu

que du bien en elles ; mais le monde a ses exigences.

— Je reçois une lettre de ces messieurs, lui dit Charles. Ils m'avouent leurs sentiments, leurs prétentions. Je vais leur répondre toute la vérité, me fondant sur l'antériorité des droits des prétendants parisiens, et mon impossibilité de prévoir leurs intentions personnelles. Je ne dois pas les laisser s'abuser plus longtemps. Ils n'auront pas même sujet, monsieur, de vous attribuer leur déception.

— Grand merci donc, dit le marquis,

« Et ne me brouillez point avec la république. »

comme dit le bon roi Prusias. »

Les efforts de Charles ne furent pas entièrement couronnés de succès. Messieurs de Ruillé rendirent pleine justice à sa

loyauté, mais ils souffrirent vivement et ne boudèrent pas moins leur ami que leur oncle. Ils revinrent à Nantes, et les rapports entre eux et l'artiste ne furent plus aussi intimes, aussi étroits. Charles s'efforçait vainement de leur faire entendre raison.

Hélas ! était-il raisonnable lui-même ? Était-il plus tranquille, plus heureux ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

—

		Pages
Chap.	I.	1
—	II.	17
—	III.	34
—	IV.	61
—	V.	79
—	VI.	96
—	VII.	127
—	VIII.	157
—	IX.	170
—	X.	182
—	XI.	205
—	XII.	230
—	XIII.	254
—	XIV.	278

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.